

Mariages d'aujourd'hui

par
Madame Lescot



PRIX :

1^{fr}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme
du "Petit Echo de la Mode"

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant toutes les deux semaines.

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 16 fr.

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : 1 franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Ce journal procure, en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus :: :: complet des albums de patrons. :: ::

Le numéro : 0 fr. 75

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 franc. Franco 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

Toutes les nouveautés de la saison sont données par
Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F^{co} 3.25.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : France et Colonies, 12 francs ; Etranger, 13 fr. 50

Aux deux Albums : France et Colonies, 6 fr. 50 ; Etranger, 7 francs.

Adresser les commandes à M. le Directeur
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, PARIS (XIV').

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Elle constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée sans salir l'imagination. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORJUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline le MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRÈTE.
35. **Trop Jolie**, par Louis D'ARVERS.
36. **La Petiote**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIERY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.

Volumes parus dans la Collection (Suits).

41. Deux Amours, par Henri ARDEL.
42. Odette de Lymaille, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. La Roche-aux-Aigues, par L. de KERANY.
44. La Tartane amarrée, par A. VERTIOL.
45. Intègre, par Pierre LE ROHU.
46. Victimes, par Jean THIERY.
47. Pardonner, par Jacques GRANDCHAMP.
48. Le Chevalier clairvoyant, par Jeanne de COULOMB.
49. Maryla, par Isabelle SANDY.
50. Le Mauvais Amour, par T. TRILBY.

51. Mirage d'Or, par Antoine ALHIX.
52. Les deux Amours d'Agnès, par Claude NISSON.
53. La Filleule de la Mer, par H. de COPPEL.
54. Romanesque, par Mary FLORAN.
55. Le Roman de la vingtième année, par Jacques des GACHONS.
56. Monette, par Mathilde ALANIC.
57. Rêve et Réalité, par Marie THIERY.
58. Le Cœur n'oublie pas, par Jacques GRANDCHAMP.
59. Le Roman d'un Vieux Garçon, par Jean THIERY.
60. L'Algue d'Or, par Jeanne de COULOMB.

61. L'Inutile Sacrifice, par T. TRILBY.
62. Le Chaperon, par Louis D'ARVERS.
63. Carmencita, par Mary FLORAN.
64. La Colline ensoleillée, par Maria ALBANESI.
65. Phyllis, par Alice PUJO.
66. Choc en Retour, par Jean THIERY.
67. Noëlle, par CHAMPOL.
68. Kitty Aubrey, par TYNAN.
69. Le Mari de Viviane, par Yvonne SCHULTZ.
70. Le Voile déchiré, par Edmond COZ.

71. Maria-Sylva, par LUGUET-FRICHET.
72. L'Etoile du Lac, par Andrée VERTIOL.
73. Les Sources claires, par Marguerite d'ESCOLA.
74. L'Abbaye, par SALVA du BEAL.
75. Le Tournant, par Pierre VILLETARD.
76. Tante Babiole, par Mathilde ALANIC.
77. Mon Ami le Chauffeur, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. De l'Amour et de la Pitié, par Jacques GRANDCHAMP.
79. La Belle Histoire de Maguelonne, par Jeanne de COULOMB.
80. La Transfuge, par T. TRILBY.

81. Monsieur et Madame Fernel, par Louis ULBACH.
82. Le Mariage de Gratielle, par M. des ARNEAUX.
83. Meurtrie par la Vie, par Mary FLORAN.
84. Un Serment, par la Baronne ORCZY.
85. L'Autre Route, par C. NISSON.
86. La Lettre rose, par H.-S. MERRIMAN.
87. L'Amour attend... par René STAR.
88. Sous leurs pas, par Jean THIERY.
89. Aimez Nicole, par Pierre GOURDON.
90. Le Secret de Maroussia, par la Comtesse de CASTELLANA ACQUATINA.

91. La Branche de romarin, par BRADA.
92. Une belle-mère, par Raoul MALTRAVERS.
93. Cœur de Princesse, par Agnès et Egerton CASTLE.
94. La Fleur d'Amour, par Andrée VERTIOL.

Le volume : 1 fr. 50 ; f^{co}, 1 fr. 75. Cinq volumes au choix, f^{co} 8 fr.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

MADAME LESCOT

Mariages
d'aujourd'hui



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue. Gazan, Paris (XIV^e)

A MA CHÈRE FILLE GABRIELLE

Je dédie ce roman

En témoignage de ma reconnaissance pour l'aide si dévouée qu'elle me donne.

M. LESCOT.

Mariages d'aujourd'hui

I

A travers les persiennes closes filtraient à peine quelques rayons de soleil, comme si la libre entrée de la lumière eût été une insulte au deuil, une profanation de la douleur. Dans cette obscurité, deux femmes étaient assises tout au fond du grand salon. L'une, la maîtresse du lieu, Mme d'Erlanges, enveloppée de ses crêpes de veuve, écoutait dans une attitude de profonde reconnaissance les exhortations que lui prodiguait sa parente, la marquise de Mérencourt.

Celle-ci parlait d'une voix onctueuse, aux sonorités molles, ouatées et assourdies ; mais les paroles arrivaient néanmoins distinctes à deux hommes qui, à l'extrémité de la vaste pièce, dans l'une des sombres embrasures, se tenaient debout, silencieux.

« Résignation chrétienne... soumission à la volonté divine... »

L'un des hommes eut un ironique haussement d'épaules et, d'une voix très basse, murmura à l'oreille de son interlocuteur :

— Entendez-vous, mon cher notaire : « soumission à la Providence... » hein ! c'est facile, quand on a comme Flavie deux à trois cent mille livres de rente ; mais quand on est ruiné comme cette pauvre Mme d'Erlanges... Peut-être avez-vous exagéré, mon brave Doucin ; vous autres notaires, vous êtes des empiriques disposés à pousser les choses au noir ; une gêne momentanée, et puis les affaires s'arrangent.

— Non, monsieur Gérard, je n'ai rien exagéré ;

c'est bien la ruine et si personne ne leur vient en aide...

Son regard s'arrêta un instant sur la marquise de Mérencourt.

— La ruine !... ce pauvre d'Erlanges était le plus brave homme du monde, un excellent père, un excellent mari, une belle fortune et aucun vice.

Le notaire répliqua, hochant la tête :

— Aucun vice, j'en conviens, aucun ordre non plus. Excellent mari et excellent père, il ne résistait ni aux fantaisies de sa femme, ni aux caprices de son fils. Que voulez-vous, monsieur Gérard, quand on a quarante mille livres de rente, si on en dépense cinquante mille et cela pendant près de trente années, un instant arrive où, de la belle fortune, il ne reste que des dettes. Nous en sommes là.

— Rien, il ne leur reste rien ?

— Les propriétés ont tant perdu de leur valeur que lorsque la liquidation sera terminée, je crains bien qu'il ne reste pas grand'chose à Maurice de l'héritage paternel ; quant à Mme d'Erlanges, sa fortune personnelle est intacte, une centaine de mille francs ; elle n'était pas riche, vous savez.

— Et que compte faire Maurice ?

— Il ne sait rien encore et c'est pour lui exposer la situation que nous sommes réunis dans une sorte de conseil de famille : vous, monsieur Gérard, le plus intime ami du défunt, la marquise de Mérencourt, parente bien éloignée, mais si riche, et dont Mme d'Erlanges attend, espère un secours plus effectif que d'édifiantes paroles.

Il se tut, puis reprit baissant encore la voix :

— Il y a une très grave décision à prendre : la vente du château. Un acquéreur se présente, ils sont rares, les acquéreurs de châteaux par le temps qui court ; il faut décider Maurice, le coup sera rude pour le pauvre garçon.

— Oui, pauvre garçon, répéta M. Gérard ; vendre Erlanges ! jamais il ne s'y résoudra ; je pense à ma petite Christiane, s'il lui fallait vendre la Maison Verte où elle est née, où sa mère est morte, quel déchirement de cœur ! Heureusement qu'avec moi ce n'est pas à craindre, mon bon Doucin ; je n'ai qu'une bien petite fortune, mais elle est franche d'hypothèque et je la laisserai à ma chère fille telle que je l'ai reçue de mes parents.

Sans répondre, le notaire eut un énigmatique sou-

rire où un observateur eût discerné un peu de scepticisme ; il demanda :

— Elle va bien, Mlle Christiane ? en pension toujours ?...

— Oui, en pension encore malgré ses dix-sept ans ; elle aurait eu la vie trop triste auprès de moi, c'est pourquoi j'ai eu le courage de me séparer d'elle ; mais c'est la dernière année, elle me revient et ne me quittera que pour suivre son mari, à moins que le susdit mari ne veuille bien faire sa résidence de la Maison Verte. Ah ! Doucin, si vous connaissiez un brave garçon qui ne soit pas trop exigeant pour la dot...

La phrase de M. Gérard fut interrompue par Mme d'Erlanges qui dit très haut :

— Maurice se fait bien attendre, je vous fais toutes mes excuses, messieurs ; je n'avais pas voulu le prévenir de votre visite. Depuis la mort de son père, le pauvre enfant vit dans une sauvagerie absolue, enfermé dans sa chambre ou errant dans les bois. Il était déjà sorti quand je l'ai mandé, mes gens se sont mis à sa recherche, il ne peut tarder à rentrer. Sa douleur m'épouvante quand il apprendra... c'est pourquoi je vous suis profondément reconnaissante de m'assister dans ce cruel moment. Enfin le voici.

La porte venait de s'ouvrir, un grand et beau garçon s'arrêtait sur le seuil ; ses yeux, au sortir de la lumière du dehors, ne distinguaient rien dans la pénombre du salon ; les deux hommes s'avancèrent vers lui les mains tendues :

— Monsieur Maurice...

— Mon pauvre garçon...

Il serra ces mains d'amis, puis s'avança vers le fond de la chambre où la voix de sa mère l'appelait. En reconnaissant la marquise de Mérencourt, il eut un imperceptible mouvement de recul qu'il réprima par effort de politesse, il s'inclina dans un salut respectueux. Une crainte vague s'emparait de lui : bien qu'aucune parole n'eût été prononcée, il sentait qu'un nouveau malheur flottait dans cette chambre aux persiennes closes, dans la solennité lugubre de ces gens assemblés. Qu'allait-il apprendre ? Une angoisse crispa son front ; il dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme :

— Vous m'avez fait chercher, ma mère ?

— Oui, dit-elle, nous avons à te révéler des choses bien douloureuses, assieds-toi, mon pauvre enfant.

Maurice d'Erlanges resta debout. De plus en plus il éprouvait les affres de la torture, sentant venir le bourreau et ne sachant comment le repousser.

Son angoisse était si visible que les deux hommes en eurent pitié, ils se regardèrent n'osant porter le premier coup.

Ce fut la marquise de Mérincourt qui prit la parole :

— Soumission à la volonté de Dieu, courage dans l'épreuve, résignation du chrétien aux décrets de la Providence, *sursum corda*.

Les phrases continuaient dans une douceur monotone. M. Gérard brusquement interrompit :

— Pour Dieu, Flavie, arrive au fait, tu tortures ce pauvre garçon avec ton homélie, regarde-le donc.

Mme de Mérincourt eut un léger mouvement de dépit. Si elle n'aimait pas à être interrompue, elle aimait bien moins encore à être tutoyée par son cousin, Frédéric Gérard. Ce tutoiement familier lui rappelait brutalement qu'elle n'était point née marquise, circonstance fâcheuse qu'elle aimait à oublier.

Une rougeur empourpra son pâle visage tandis que M. Gérard s'adressait au jeune homme :

— Maurice, vous êtes brave, vous supporterez en homme de cœur la mauvaise fortune, il vaut mieux vous dire les choses simplement : votre père laisse ses affaires en piteux état, c'est la ruine ou à peu près.

— La ruine ! — répéta Maurice ; et il respira longuement ; il avait redouté pire dans l'une de ces minutes où les malheurs se grossissent de l'effroi de l'inconnu. — La ruine seulement ?

Ce mot était inattendu ; mais il fut interprété de façon différente par les quatre auditeurs : Mme de Mérincourt en fit les honneurs à son éloquence ; elle daigna approuver d'un regard bienveillant ce détachement des biens périssables ; M. Gérard cria son admiration pour cette courageuse énergie :

— Brave cœur !

Le notaire parut surpris ; sans doute le jeune d'Erlanges n'avait point compris la gravité de la situation ; il allait l'exposer lui-même plus nettement ; mais Mme d'Erlanges laissa déborder son irritation et sa déconvenue. Elle avait espéré chez ce grand enfant gâté une faiblesse devant la mauvaise fortune, un peu de lâcheté même, qui apitoierait le cœur de la riche parente et l'amènerait aux aides

efficaces ; l'attitude ferme du jeune homme et le « ruiné seulement » mettaient à néant son espérance ; elle dit avec aigreur :

— Si cela ne te semble pas suffisant, Maurice, c'est qu'en fait de malheur tu es difficile à satisfaire ; moi je trouve la mesure comble, débordante même.

Elle laissait tomber ses bras dans un geste de défaillance, il s'attendrit.

— C'est vrai, ma mère, j'ai parlé en égoïste, j'aurais dû penser à vous. Je travaillerai double pour assurer votre bien-être ; j'ai du courage, je ferai de mon mieux.

Il se tourna vers le notaire :

— Ce mot de ruine est souvent prononcé un peu légèrement ; il me restera bien un toit pour abriter ma mère et quelques arpents de terre pour lui donner du pain. Je suis vigoureux, je conduirai moi-même la charrue, car je ne serais pas capable d'autre chose.

— Bien, Maurice, dit encore M. Gérard.

Et, derechef, tout bas il murmura :

— Brave cœur !

Le notaire interpellé répondit après une minute d'hésitation :

— Vous êtes ruiné, en ce sens que la succession de feu M. d'Erlanges est grevée de lourdes charges ; il est fort à craindre qu'il ne vous reste rien ; mais la fortune personnelle de madame votre mère, protégée par le régime dotal, est intacte, c'est donc à vous surtout qu'il faut songer ; une circonstance très heureuse se présente qui facilitera la liquidation : on demande à acheter le château.

Le jeune homme pâlit et jeta vers sa mère un regard suppliant. Il allait dire : « Vendre le château, oh non, ce serait trop dur, gardez-le, ma mère ; vivons-y simplement, frugalement, mais gardez-le, gardez-le. » S'il ne prononça pas ces paroles, c'est que le visage fermé et froid de Mme d'Erlanges glaça sur ses lèvres cette ardente supplication. Seul avec elle, peut-être se fût-il jeté à ses pieds, mais en présence des trois spectateurs de cette scène, il ne voulut pas s'exposer à des prières vaines ; une indomptable fierté se dressa en lui et ce fut d'une voix blanche, presque impassible, qu'il répondit :

— En cela comme en toutes choses, monsieur Doucin, vous prendrez les ordres de ma mère ; si elle désire vendre Erlanges, j'y souscris.

Il attendit avec anxiété la réponse; elle fut telle qu'il l'avait redoutée.

— Oui, dit Mme d'Erlanges, je désire que le château soit vendu; ma petite fortune ne me permet pas de le conserver, puis il faut que tu gagnes ta vie, Maurice; et ce n'est pas en conduisant la charrue que tu pourrais y parvenir.

Mme de Mérencourt s'était levée :

— Ma maison est à votre disposition, ma chère cousine, je serai heureuse de vous y offrir l'hospitalité.

Et tandis que Mme d'Erlanges remerciait avec une effusion où se cachait son dépit de n'avoir point obtenu davantage, M. Gérard prenait le jeune homme à part et lui disait :

— Je ne suis pas bien riche, mon pauvre garçon; mais tout ce que je possède est à votre service. J'étais le meilleur ami de votre père et si quelques milliers de francs peuvent vous être utiles, n'hésitez pas à me les demander.

— Merci, dit le jeune homme avec plus d'émotion que jusque-là il n'en avait laissé paraître, je vous suis reconnaissant profondément; mais je ne veux entraîner personne dans ma ruine, je suis jeune et j'ai bon courage, je gagnerai ma vie.

Quand il se retrouva seul dans sa chambre, il éclata en longs sanglots.

II

Un mois plus tard, la vente du château était conclue. Mme d'Erlanges n'avait point laissé trainer les choses en longueur, étant de celles qui ne se complaisent point aux agonies. Elle quittait avec plus d'amertume que de regret cette demeure où pendant trente années elle avait été l'idole d'un mari faible et bon. Elle se retirait à Mérencourt, acceptant l'hospitalité de sa riche cousine. Maurice partait pour Paris; il avait décliné avec une dignité sombre l'invitation de se joindre à sa mère, faite par la marquise; il se raidissait dans sa fierté ombrageuse,

résolu à se suffire à lui-même sans rien devoir à personne, soutenu aussi par les belles illusions de la jeunesse. Au fond du cœur, il ne doutait guère que toutes les portes ne s'ouvrissent devant un d'Erlanges, sollicitant un emploi.

Hélas ! il dut en rabattre. Durant six mois, il gravit le dur calvaire des longues stations dans les antichambres, des fins de non-recevoir, des promesses vagues, des attentes vaines. La désespérance le saisissait quand le hasard le mit en rapport avec le directeur d'un de nos plus grands établissements de crédit.

— Que cherchez-vous ? demanda celui-ci au jeune homme.

— Le moyen de gagner honnêtement un morceau de pain, répondit-il avec un amer sourire ; mais cela, je commence à m'en apercevoir, ne se trouve pas à Paris.

Le directeur eut un léger haussement d'épaules :

— Le pain se gagne presque toujours honnêtement, monsieur d'Erlanges ; peut-être jusqu'ici avez-vous exigé des truffes et des ortolans. Si le pain vous suffit, nous pourrions vous satisfaire ; je vous offre un emploi dans ma maison aux appointements de cinq mille francs, c'est du pain bien sec, vous le voyez ; mais entre vous et les rapides fortunes, il y a ce diable d'adverbe que vous avez prononcé et que vos yeux répètent : « honnêtement » ; honnêtement, avec cet adverbe-là, il sera prudent de garder votre frugalité spartiate.

Le directeur lui serra la main en le congédiant, et Maurice sortit le cœur joyeux.

Cinq mille francs ! il entrevoyait pour cette somme non seulement une rangée d'innombrables pains blancs, mais un petit logis modeste où sa mère et lui pourraient vivre heureux. Il écrivit à Mme d'Erlanges une lettre de tendres prières, la suppliant de venir au plus tôt ; puis, sans attendre sa réponse, il se mit à chercher un appartement.

Il voulait un premier étage pour que sa mère n'eût pas la fatigue des interminables escaliers ; il dressait une liste de ses trouvailles, notant les inconvénients et les avantages de chaque maison ; cette occupation berçait son impatience.

Mme d'Erlanges ne répondait que par d'évasives promesses ; elle n'avait aucune hâte de rejoindre son fils, l'effroi la saisissait devant cette vie si différente

de la large vie d'autrefois. Elle se cramponnait à la riche demeure où elle recevait l'hospitalité ; c'était le luxe encore, ce château, ces domestiques, ces équipages. La marquise, pour adoucir les regrets de sa cousine, mettait à sa disposition, voitures, bêtes et gens. Elle en profitait, multipliant sous prétexte d'adieux les visites, les courses dans les environs.

Elle usait sans réserve de la bonté de son hôtesse. Elle en usa si largement qu'elle en abusa.

Tout lasse, tout passe, tout casse, dit un triste proverbe.

L'indiscrétion de Pune passa les bornes, la bonté de l'autre se lassa et l'intimité des deux femmes se brisa.

Mme d'Erlanges dut comprendre à des signes non équivoques que son séjour au château avait duré assez longtemps et qu'il fallait se résigner à en partir pour garder l'espoir d'y rentrer. Le résultat de cette constatation fut d'amener Maurice sur le quai d'arrivée de la gare P.-L.-M. Il avait devancé l'heure, et, d'instant en instant, consultait l'horloge d'un regard fiévreux ; il murmurait intérieurement :

« Encore quelques minutes, elle sera ici ; cette fois, plus de délai, plus de remise ; je ne serai plus seul, nous reprendrons la chère vie de famille, nous reconstruirons notre foyer. »

Il oubliait, il pardonnait et les longs retards, et la trop visible indifférence, et même la vente du vieux château.

L'express arrivait dans sa vitesse redoutable, puis stoppait brusquement sous l'effort des freins ; des têtes aux portières, des cris d'appel, des exclamations.

Maurice entendit son nom jeté d'une voix brève. Un grand élan de joie lui emplit le cœur. C'était elle enfin ; il ouvrait les bras pour l'ardente étreinte du revoir : Mme d'Erlanges se contenta d'un léger « shake hands » et d'un rapide baiser.

Elle avait sauté à terre, svelte et fine dans sa toilette de deuil d'une correction irréprochable, ayant aux mains seulement un plaid roulé dans sa courroie. Rien de ces encombrants et nombreux petits colis que les bourgeoises économes transportent pour éviter les surtaxes. La mauvaise fortune n'avait point encore modifié les habitudes de Mme d'Erlanges, et Maurice en le constatant se sentit à la fois inquiet et joyeux. Mais comme il la regardait plus

attentivement, une subite appréhension l'oppressa. Il lui sembla qu'on lui avait changé sa mère; elle avait certainement le regard plus froid, les lèvres plus minces, une expression impérieuse et dure qu'il ne lui avait point vue encore.

Deux heures plus tard, comme ils dinaient en tête à tête dans un restaurant, elle le questionna en phrases précises, sur ses heures de bureau, son travail, ses chances d'augmentation.

— Oh ! l'augmentation, il ne faut pas y songer d'ici à longtemps; mais, ajouta-t-il en souriant, nous sommes fort riches. En additionnant mes appointements et vos revenus, nous arrivons au chiffre très respectable de seize mille francs. Vous plait-il que je vous dise de quelle façon j'organise les différents services de notre budget ?

— J'écoute.

— Appartement, deux mille francs. J'ai trouvé pour cette somme derrière le Luxembourg une maison de bonne apparence, escalier facile, premier étage, deux chambres à coucher, l'une grande, bien aérée, bien éclairée, la vôtre, ma chère maman; l'autre... — Il s'interrompit, se mordit les lèvres, ne voulant point dire que la seconde chambre était obscure et basse, il ajouta : — L'autre sera parfaitement suffisante pour moi; nous aurons une salle à manger et un salon minuscule où vous pourrez sans trop de peine recevoir jusqu'à trois visiteuses : les appartements de réception ne nous sont plus nécessaires. Vous verrez, ma mère, combien nous serons heureux dans ce joli petit nid.

Il la regardait, quêtant un sourire d'encouragement; il s'arrêta devant le regard qu'elle lui jeta.

— Achève, dit-elle.

Il reprit, hésitant un peu :

— C'est que, je ne sais plus très bien. Je pense que six mille francs suffiront pour la nourriture; douze cents francs pour les gages de notre bonne, je tiens à ce que vous soyez bien servie. Deux cents francs par mois pour votre toilette; six cents francs par an pour la mienne, j'userai très peu dans mon bureau. Il nous restera trois mille huit cents francs pour les dépenses diverses, les menus plaisirs, les théâtres où vous désirerez que je vous conduise, les promenades en voiture, les excursions le dimanche hors de Paris. Approuvez-vous ?

Tandis qu'il parlait, elle avait déchiré une feuille de son carnet et s'était mise à écrire.

— Je te demande la permission de modifier quelques-uns de tes chiffres. Voici mon budget à moi.

Il lut :

« Appartement : cinq mille francs.

« Gages du valet de chambre un jour par semaine pendant sept mois : six cents francs.

« Gratification au concierge : cinq cents francs.

« Toilette de madame : trois mille cinq cents francs.

« Toilette de monsieur : deux mille francs.

« Voitures, gâteaux, bonbons, vins pour les five o'clock. Etrences aux domestiques des maisons amies; en tout : deux mille quatre cents francs.

« Nourriture : deux mille francs.

Il la regardait ahuri, croyant à une plaisanterie; mais il vit, au pli dur de ses lèvres, qu'elle était sérieuse.

— Achéons de diner, dit-elle, quand nous serons seuls, je discuterai ces points avec toi.

Ils eurent vite terminé, Maurice n'avait plus faim et ressentait une vague tristesse. Dès qu'ils furent dans la rue, elle prit son bras.

— Causons ici; nous y sommes plus en sûreté que dans ces chambres d'hôtel, aux cloisons minces, aux portes si peu discrètes.

— Grand Dieu, ma mère, allons-nous conspirer ?

— Oui, répondit-elle gravement; nous allons conspirer contre ce monde qui n'aime que le mensonge, qui méprise la pauvreté. Ton budget ressemble à une grosse pierre qu'un bon nageur s'attacherait au cou; le mien est une vessie gonflée d'air, on nage très bien avec cela, c'est ce qu'il nous faut.

Il étouffa un soupir de regret. Pour causer plus librement, il l'avait emmenée dans le jardin du Luxembourg; il s'était dit qu'elle aimerait à s'asseoir sous ses admirables ombrages, il songea au petit logis, mais il répondit avec résignation :

— Ce sera comme il vous plaira, ma mère; je remets toutes choses entre vos mains; seulement je crains que vous n'ayez quelque illusion sur le bon marché de la vie matérielle. J'ai conservé mon appétit de campagnard et deux mille francs pour la nourriture me paraissent...

— Il faudra que cela suffise, interrompit-elle. L'argent dépensé ainsi ne sert à rien; nous dînerons, du reste, en ville tous les soirs.

III

Dès le lendemain, Mme d'Erlanges s'occupa de la réalisation de son programme, c'est-à-dire de gonfler les vessies.

L'appartement d'abord.

Quand Maurice lui présenta la longue liste des petits logements dénichés un peu partout, elle biffa d'un trait de crayon le quartier des invalides, la plaine Monceau et le Luxembourg. Elle voulait être logée faubourg Saint-Germain.

Saint Germain étant à ses yeux le protecteur de la noblesse, elle lui rendait un culte spécial et considérait que pour l'honorer dignement il fallait habiter son faubourg.

Ceci limitait les recherches : en outre, certaines rues lui semblaient plus Saint-Germain que les autres, de ce nombre et au premier rang, la rue de Varenne.

Ce fut donc la rue de Varenne qu'elle explora. Saint Germain se conduisit de façon courtoise, en saint qui sait vivre et rend politesse pour politesse.

Dans le second hôtel qu'elle visita, elle découvrit une garçonnière de grand style, deux pièces seulement, mais hautes et spacieuses comme des halls, une antichambre, une salle de bain. Elle eut peine à réprimer sa joie devant cette trouvaille. Le prix de quatre mille huit cents francs lui parut modique. Elle donna immédiatement au concierge ébahi cinq cents francs de denier à Dieu et conquit à jamais par cette libéralité l'estime de cet important fonctionnaire.

L'appartement une fois meublé eut très grand air : de lourdes portières disposées habilement donnaient l'illusion de nombreuses portes.

Elle fit de la première pièce une salle à manger ornée des vieux bahuts du château d'Erlanges ; la seconde devint un salon aux fauteuils armoriés ; la salle de bain servit de cabinet de toilette et même

de cuisine par l'adjonction d'un fourneau à gaz. Cette cuisine, il est vrai, n'eut point à rougir des odeurs populacières; Mme d'Erlanges, de ses mains patriciennes, préparait elle-même le chocolat du matin et c'était tout.

La femme du concierge eût pu révéler au monde étonné que Maurice couchait sur une des banquettes de l'antichambre et sa mère dans un des grands bahuts de la salle à manger, meuble à transformation qui se déployait le soir en un lit peu confortable. Mais les concierges qui reçoivent cinq cents francs de denier à Dieu rendraient pour la discrétion des points aux sbires de Venise.

Mme d'Erlanges, ayant ainsi préparé ses vessies, songea sérieusement à se jeter à l'eau, c'est-à-dire à affronter l'accueil de ses relations parisiennes.

Cet accueil fut d'abord distant, froid, réservé, ainsi qu'il convient à l'égard de gens dont on soupçonne la ruine, mais il ne tarda pas à se modifier.

On lui rendit ses visites. La vue du bel hôtel où elle avait établi ses pénates, le valet de chambre en tenue correcte et par-dessus tout ces deux superbes pièces si hautes, si vastes, si bien meublées produisirent un revirement dans l'opinion.

— Est-ce qu'ils ne seraient pas ruinés? se demandait-on.

Mme d'Erlanges fit d'adroites confidences. Un jour, devant l'ébahissement d'une femme un peu niaise, elle dit négligemment :

— Qu'aviez-vous donc supposé, chère amie? Que vous avait-on raconté? Peut-être que nous étions dans la misère parce que nous avons vendu Erlanges? Voici la vérité, je vous la dis en confidence : mon pauvre mari si bon, si confiant, se laissait gruger par les paysans; les choses étaient impossibles à mettre sur un meilleur pied, car Maurice est presque aussi faible que son père; c'est pourquoi j'ai résolu de vendre le domaine. Et puis, je vous l'avoue, j'avais assez de la vie de province et je n'étais point fâchée de revoir Paris. Seulement, j'ai craint pour mon fils le désœuvrement des jeunes gens oisifs, désœuvrement qui les entraîne à tant d'irrémédiables sottises. J'ai obtenu de lui qu'il passât quelques heures par jour dans un de nos grands établissements de crédit pour y étudier les questions de finances; je tenais à ce qu'il apprît à gérer une fortune qui, dorénavant, sera entièrement mobilière. Puis il deviendra plus

tard, dans notre province, le candidat du parti monarchique; il doit donc s'instruire de ces choses aujourd'hui si importantes, afin d'être capable de remplir son mandat.

Elle entraînait son auditrice dans la salle à manger où l'on apercevait à travers la portière soulevée un lunch élégamment servi.

— Que vous offrirai-je, chère madame ? Du thé, un peu de vin de Grenache ou de Syracuse ?

Toute cette diplomatie ne fut point en pure perte; dès qu'il fut avéré que les d'Erlanges ne mouraient pas de faim, on les invita à dîner.

Leur vie s'organisa régulière, suivant le plan tracé par Mme d'Erlanges. Maurice partait le matin vers huit heures après avoir pris avec sa mère une tasse de chocolat; il se rendait à pied à son bureau pour économiser les quarante centimes de l'omnibus; à midi, il déjeunait pour quarante sous dans un petit restaurant; à cinq heures, il rentrait chez lui, mangeait quelques vieux gâteaux, reliefs du five o'clock; le soir, il dînait en ville.

D'abord il s'était révolté. Il gardait de son enfance à la campagne le goût d'une vie large; il ne comprenait rien aux mesquines économies de sa mère et les subissait en disant :

— A quoi bon paraître et ne pas être ? Quel intérêt avons-nous à tromper tous ces gens-là ? Qu'importe qu'ils nous croient riches, nous n'irons jamais leur emprunter d'argent. Avec le prix de ces deux chambres, nous aurions un appartement tout entier; avec le salaire du valet de chambre et du concierge, nous paierions les gages d'une brave fille qui nous servirait, nous aimerait et nous respecterait; enfin, avec les dix francs de voiture que nous dépensons chaque soir, nous pourrions dîner au coin de notre feu.

Peu à peu, ses observations cessèrent; une transformation s'opérait lentement en lui : ses yeux, son esprit se prenaient; le luxe des hôtels, des diners, des réceptions, toutes ces élégances du monde aristocratique l'ensorcelaient.

Maintenant il eût rougi d'un intérieur bourgeois, du pauvre nid derrière le Luxembourg. Il lui préférerait l'incommodité de ces deux superbes chambres, la dure couchée sur la banquette du vestibule.

Un désir se logeait dans un coin de son âme : devenir riche, lui aussi.

Il prenait en horreur le bureau où il allait comme

un mercenaire gagner sa vie, et quand, en traversant la place de la Concorde, il apercevait quelque cavalier se rendant au Bois, il suivait le cheval et l'homme d'un long regard.

Ah ! ces alezans ! Ces bai-brun ! Jour et nuit leurs galopades le hantaient ; il les voyait caracoler jusque dans son bureau.

Quand il avait aligné les uns après les autres les centaines de millions du grand établissement de crédit, il alignait son pauvre budget à lui et cherchait sur quel chapitre il faudrait restreindre pour trouver le logement, la nourriture d'un alezan.

Alors il se rappelait les courses d'autrefois à travers la forêt, et la désespérance le saisissait.

Quoi ! toujours le bureau, toujours la chaîne, la vie mesquine, morne, plate, et nul moyen d'en sortir.

Tout d'abord il avait eu, au fond de son courage, cette secrète espérance des cœurs très jeunes : se frayer vers le but un chemin rapide par sa bonne conduite, son intelligence et son travail ; mais avec l'expérience de la vie, cette illusion s'évanouissait. Il n'était pas de ceux qui parviennent au premier rang ; il jugeait avec une froide équité son peu d'aptitude aux grandes études, les lacunes de sa première éducation et aussi les scrupules qui l'arrêteraient toujours.

Auprès de lui pourtant, Mme d'Erlanges poursuivait un but qui motivait le faux luxe de son existence, un but que par instant elle faisait briller aux yeux de son fils pour relever son courage au milieu des journalières privations : un riche mariage.

Elle partait à la recherche des héritières, calculait l'âge des parents, supputait les chances de successions et, toutes informations prises, les présentait à son fils.

— Un million, deux millions.

Lui se récriait :

— C'est de la démente, un gentilhomme ruiné, de médiocre noblesse...

Elle l'interrompait :

— M. de Peyguilhem était de médiocre noblesse ; il n'en a pas moins épousé la cousine du roi.

— Je ne suis pas un Lauzun, disait-il.

C'était vrai qu'il n'était pas un Lauzun. Bien qu'il fût très beau avec sa haute taille droite un peu forte, la franche expression de ses yeux clairs et le joli sourire gai qui découvrait de belles dents blanches,

il n'avait ni la grâce attirante, ni la froide impertinence, ni la volonté impérieuse des grands séducteurs.

Auprès de ces filles nobles et riches, une timidité le saisissait, une pudeur d'honnêteté surtout. Le mensonge apparent de sa vie pesait sur ses épaules, alourdissait ses gestes, le rendant semblable à un pauvre honteux. Il sentait qu'au moindre souffle le château de cartes édifié par sa mère allait s'effondrer, qu'il passerait pour un aigrefin ; il se demandait dans la rigidité de sa conscience s'il est beaucoup plus mal de détrousser un homme au coin d'un bois que de voler un cœur de jeune fille.

Mme d'Erlanges, que les scrupules n'arrêtaient guère, le gourmandait, faisait la cour à sa place, cajolait les héritières, vantait un peu plus que le bon goût ne le permettait la vertu et les excellents sentiments de son fils. Elle hasarda même quelques discrètes démarches et put se convaincre qu'aucun succès ne couronnerait ses tentatives. Toutes ces petites comtesses, marquises ou baronnes exigeaient une grande, une immense fortune pour réparer les brèches des héritages paternels.

Après mûres réflexions, après avoir constaté la rigueur des temps et le peu de désintéressement des filles nobles, Mme d'Erlanges se détermina à faire à saint Germain une infidélité et à brûler quelques grains d'encens sur l'autel de saint Honoré.

Elle se fit présenter dans les salons de la haute finance et recommença de nouvelles enquêtes.

Elle avait des éblouissements devant les chiffres de ces dots roturières ; mais ces filles de banquiers, en échange de la fortune qu'elles apporteraient à leurs maris, exigeaient un nom sonore, un titre ronflant, duc ou prince, désirant en avoir pour leur argent : au faubourg Saint-Germain, Maurice n'avait point été trouvé assez riche, au faubourg Saint-Honoré, on ne le trouvait point assez noble.

La pauvre Mme d'Erlanges ne savait plus à quel saint se vouer. Décidément, ce grand dadais de Maurice ne répondait à aucune de ses espérances. Elle commençait à le toiser d'un œil méprisant comme ferait un habile entraîneur devant un mauvais cheval. Il portait très beau pourtant ; au premier coup d'œil, les performances semblaient satisfaisantes. D'autres moins bien doués par la nature arrivaient au but. Pourquoi se laissait-il toujours distancer ?

A force de l'étudier, de l'examiner, elle découvrit

le vice rédhibitoire : trop honnête, et cela se voyait.

Tel qu'il était, il ne pouvait troubler le cœur, entraîner l'imagination de ces jeunes Parisiennes qui demandent à la vie ou les triomphes de l'orgueil, ou les jouissances du luxe, ou les enivrements de la passion.

Il serait sans nul doute un excellent mari, il administrerait rigide-ment la fortune confiée à sa garde, mais ces qualités-là valaient-elles les millions convoités ? En bonne justice, Mme d'Erlanges ne le pensait pas.

Restaient les sujets un peu tarés : les jeunes veuves dont on a trop parlé, les filles dont la naissance a provoqué quelques sourires, celles dont le père a voyagé en Belgique après une conversation avec un magistrat de mauvaise humeur.

Un soir, chez un baron en ach ou en heim, elle aperçut une jeune fille qui retint son attention. Pas jolie, mais étrange, d'une élégance excessive : les modes du lendemain. Un décolletage exagéré laissait voir sans aucun souci de coquetterie des épaules maigrettes. Le visage disparaissait en partie sous l'amas de boucles blondes voilant le front et les yeux ; la bouche seule apparaissait nettement, un peu grande, aux lèvres minces, sarcastiques, relevées dans les coins par un ironique sourire, un sourire bizarre, presque pénible sur ce visage enfantin.

Mme d'Erlanges, qui ne laissait inaperçue aucune fille dépassant la seizième année, s'enquit aussitôt. On lui répondit :

— Comment, vous ne l'aviez pas vue encore ? C'est la petite Jeffenach.

— La fille de Jeffenach qui...

— Oui, oui, la fille de Jeffenach qui... qui... Il en a des « qui » à mettre à son dossier ! Seulement, il donne à sa fille six ou huit millions de dot, et six ou huit millions de dot ne s'amassent pas en cassant vertueusement des pierres le long des chemins.

— La dernière affaire ne l'a-t-elle pas cond it en cour d'assises ?

— Sans doute, mais il a été acquitté.

— Oh ! si peu, m'a-t-on dit.

— Oui, assez peu. Juste ce qu'il en faut pour être reçu dans le monde où nous sommes. Il y trouvera des gendres par douzaines, n'en doutez pas. Seulement, il y a aussi Mme Jeffenach qui... qui...

— Ah ! qu'est-ce qu'elle a fait, Mme Jeffenach ?

— C'est une vieille histoire datant de quinze années. Le Jeffenach avait épousé, par amour, une petite chanteuse de café-concert. Elle a été pendant six ans une épouse irréprochable, et voilà qu'un beau jour la nostalgie des tréteaux l'a reprise ; elle a abandonné le domicile conjugal et la petite Marguerite, alors âgée de trois ans.

— Qu'est-elle devenue ?

— On dit qu'elle a parcouru le nouveau monde avec sa bande d'histrions et qu'elle est morte là-bas.

— C'est égal, ce n'est pas agréable d'épouser la fille d'une femme comme cela. Il y a un proverbe qui dit...

Mme d'Erlanges ne s'inquiétait guère des proverbes ; mais les deux tares étaient de si larges dimensions qu'elle soupira. Il y avait, il est vrai, quatre millions par tare. M. Jeffenach faisait les choses galamment.

« Maurice est si honnête, pensait-elle, il sauverait la situation ; il faudrait qu'il parût éperdument épris. On pardonne beaucoup aux mariages d'amour. Puis, n'est-il pas injuste de faire retomber sur cette pauvre fille les fautes de ses parents ? »

Elle s'arrêta.

« Maurice ne consentira jamais. »

Néanmoins, elle quitta son fauteuil et s'approcha de Mlle Jeffenach ; elle voulait la voir de plus près, l'entendre parler, la juger avec une loyale justice. Marguerite Jeffenach, la petite Jeffenach, comme on disait, assise un peu à l'écart de toute autre femme, se trouvait entourée de quatre ou cinq jeunes gens avec lesquels elle riait et parlait très haut, sans crainte, sans souci d'être entendue, malgré l'extrême liberté de ses paroles.

Mme d'Erlanges, en s'approchant, distingua les mots suivants prononcés par la jeune fille d'une voix claire, aiguë, mordante, d'une voix qui allait bien au pli sarcastique des lèvres.

— Elle est encore très bien dans la pénombre d'un coupé, votre respectable amie ; mais conseillez-lui donc, mon pauvre Dick, dans son intérêt, de ne pas affronter le grand jour des tribunes. Les tribunes sont comme le salon des Champs-Élysées, perfides aux mauvaises peintures.

Tous applaudirent à l'exception du baron Richard Marbert qui, un peu penaud, murmura :

— Vous vous êtes trompée, mademoiselle Marguerite, parole... parole...

Elle éclata de rire :

— Ne vous parjurez pas, mon pauvre baron; cela n'en vaut pas la peine, je vous l'assure. Parole... parole...

Elle s'interrompit brusquement. Elle venait de voir à quelques pas de distance Mme d'Erlanges qui écoutait, consternée.

— Chut! dit-elle, les murs et les ânes n'ont pas seuls le privilège d'avoir des oreilles. Inutile de continuer cette conversation; n'oublions pas que je suis une fille à marier qui doit édifier le beau monde par un langage et une tenue corrects. Autrement j'en serais réduite à vous épouser, mon pauvre Dick, ce ne serait amusant ni pour vous, ni pour moi, ni pour les amies respectables. Et maintenant, bonsoir, j'en ai assez dit; je désire être seule, messieurs.

Mme d'Erlanges s'était enfuie. Arrivée à l'autre bout du salon, elle se retourna.

Marguerite Jeffenach avait congédié sa cour. Une fatigue, une tristesse même se laissait voir dans son attitude. Comme un acteur qui au sortir de la scène enlève un masque importun, elle avait rejeté en arrière la masse de ses boucles blondes. Le haut du visage apparaissait : un front élevé sur lequel se dessinait la ligne très droite de deux sourcils volontaires qui, en ce moment, se plissaient un peu.

Quelques hommes s'approchèrent pour l'inviter à danser. Elle refusa du geste sans parler, puis elle regarda au loin; elle aperçut encore Mme d'Erlanges qui l'observait; elle lui rendit examen pour examen; hautaine, elle semblait dire :

« Que m'importe votre opinion ? »

Ce fut Mme d'Erlanges qui la première baissa les yeux, gênée, intimidée par la persistance de ce regard de jeune fille.

« Il n'y a pas à y songer, » murmura-t-elle.

Puis avec un soupir elle ajouta :

« Malgré ses huit millions. »

Pourtant, quand elle fut seule avec Maurice, elle lui demanda :

— Est-ce que tu as remarqué Mlle Jeffenach ?

— Oui, dit-il, je ne pense pas qu'avec ses toilettes tapageuses elle puisse passer inaperçue.

— Comment la trouves-tu ?

— Je la trouve laide, naturellement.

— Laide! Tu es sévère. Elle est étrange, pas comme tout le monde.

— Oh! dit-il, heureusement!

— Est-ce que son père a une mauvaise réputation?

— Lui, Jeffenach! Il n'a plus de réputation du tout. C'est un de ces coupe-jarrets très habiles qui écument les boues de Paris, côtoient le Code, se jouent des poursuites judiciaires et trouvent toujours quelques mailles rompues par lesquelles ils s'évadent.

Puis sévèrement il demanda :

— Vous n'avez pas, j'espère, la pensée de me faire épouser Mlle Jeffenach.

— Certes non; cette jeune fille m'a paru très effrontée.

Elle resta songeuse. Les tares! Les tares! Il fallait y renoncer.

— J'ai bien peur, Maurice, que tu ne te maries jamais.

Il l'écoutait, souriant un peu, sans ironie, sans amertume, d'un sourire doux que dans l'ombre elle ne pouvait apercevoir. Lui regardait, à travers la portière, les étoiles qui scintillaient dans le ciel du printemps.

— Enfin, Maurice, parmi toutes ces jeunes filles, n'en est-il donc aucune qui te plaise?

Il rit franchement.

— Mais si, beaucoup, je vous assure.

— Mais à qui tu plaises, grand nigaud?

Il continuait à rire.

— Ah! dit-il d'un ton de bonne humeur, vous en demandez tant...

Elle l'interrompit aigrement :

— Parlons sérieusement, je te prie, le temps presse, les années filent et tu ne rajeunis pas; moi non plus du reste, moi, c'est sans importance, au contraire. As-tu remarqué que dans le monde je porte des toilettes vieillissantes, j'arrive ainsi à gagner dix ans : dix ans de plus sur la tête d'une belle-mère, c'est une plus-value dans ton actif; mais toi, tu ne me secondes pas. Vraiment, tu es moins beau que l'année dernière. Je te regardais ce soir : les plis s'accusent, les traits se durcissent.

— Eh mère, j'ai trente-deux ans.

— Oui, trente-deux ans, c'est pourquoi il faut se hâter.

Il hochait la tête : une confiance tremblait au bord de ses lèvres; il ne la fit pas, retenu par la crainte

de voir sa mère détruire de ses mains cruelles le beau rêve dont il se berçait.

Seul dans sa chambre, malgré l'heure avancée, malgré la nécessité du lever matinal, Maurice ne se coucha point. Il ouvrit la fenêtre, et comme il avait fait à travers la portière de la voiture, il regarda les étoiles, les étoiles ayant eu de tout temps le privilège de plaire aux amoureux.

Le grand chagrin de sa jeunesse, la nécessité de lutter pour la vie, les froids calculs de la sagesse maternelle, la recherche des héritières avaient retardé chez lui l'éclosion du premier amour.

Beaucoup de femmes lui plurent sans qu'il les aimât. Maintenant il aimait et il croyait naturellement que c'était pour toujours.

Debout devant sa fenêtre ouverte, les yeux perdus dans le petit coin du ciel qu'il parvenait à apercevoir à travers les toits et les cheminées, il murmura :

« Evelyn, Evelyn. »

Alors, dans un mirage, les toits des maisons, les cheminées disparurent. Devant lui s'étendait l'immensité de l'Océan; une femme svelte et blonde se jouait dans les vagues et, comme la naïade antique, l'appelaient en lui tendant les bras.

IV

Si Mme d'Erlanges eût pu soupçonner ce qui se passait dans l'âme de son fils, elle eût frémi d'épouvante; mais il gardait avec un soin jaloux son cher secret.

Un jour, un de ses compagnons de chaire lui avait timidement offert une invitation de bal dans une maison où il fréquentait : des Américains, quatre filles charmantes; il était chargé de recruter des danseurs pour un petit bal. La chose n'allait pas sans quelque peine, car il ne connaissait que peu de monde; mais il tenait à se rendre agréable.

Sur le chapitre des confidences, il ne s'arrêta pas. Maurice sut bientôt que Gustave Trémour désirait

épouser miss Emilia, l'aînée des demoiselles Stoby. Certes, il eût fallu avoir un cœur de rocher pour faire échouer le mariage de ce pauvre Gustave en refusant son invitation. Maurice accepta; mais il n'eût pu dire pour quelle raison il n'en parla pas à sa mère; peut-être à cause de l'enfantin plaisir qu'éprouvent les hommes à faire des mystères afin de se prouver à eux-mêmes leur indépendance; peut-être, parce qu'étant résolu à ne pas contrister Gustave Trémour par un refus, il ne voulait pas que la chose pût être discutée. Il accompagna sa mère comme d'habitude chez quelque douairière, à onze heures il la ramena chez elle et partit, sans qu'elle en sût rien, pour le bal où son ami devait le présenter.

Il s'attendait à une réunion de ces étrangers que l'on appelle des rastaquouères, à un luxe criard, à des toilettes tapageuses, à tout un monde harnaché de rubans et de décorations, baragouinant dans toutes langues connues et inconnues.

Rien de cela: un intérieur simple, une société restreinte, un peu bourgeoise, peu d'élégance; mais une hospitalité large.

Il s'enquit de M. Stoby, désirant se faire présenter à lui.

— M. Stoby, répondit Gustave, est toujours en Amérique, travaillant à augmenter la fortune de ses filles. Ces Américains ne sont jamais satisfaits; ils posséderaient les milliards des Rothschild qu'ils ne s'arrêteraient point. Que dites-vous de Mlles Stoby?

Mlles Stoby étaient charmantes, il n'eut aucune peine à en convenir. Après avoir payé un long tribut d'admiration à l'aînée Emilia, celle que son ami Gustave désirait épouser, il se prit à considérer Evelyn, la seconde, et cet examen le mena loin.

Il le mena, tout simplement, à s'éprendre de cette enfant fine et svelte, mais fine et svelte à la façon d'une lame d'acier.

Il y avait dans ses moindres gestes une grâce féline qui charmait et attirait. Ses cheveux, d'un blond doré, semblaient recéler des rayons de lumière; ses yeux très grands, d'un bleu un peu trop clair, regardaient bien en face dans la calme assurance d'une femme sûre de sa beauté.

Elle eut pour Maurice, un peu isolé au milieu de ce monde inconnu, des attentions exquisés qui le

touchèrent, et aussi des coquetteries dont l'habileté se cachait sous une apparente naïveté.

Il fut subjugué, et quand, à quatre heures du matin, il rentra chez lui, il avait au cœur l'ardent désir de la revoir.

Depuis deux mois, il la rencontrait presque chaque jour.

Ces libres filles d'Amérique, dans leur chaste sécurité, partaient sans mentor, sans chaperon, et sans duègne pour explorer les environs de Paris.

Gustave et Maurice, après la fermeture de leur bureau, couraient les rejoindre. Emilia, accompagnée de Gustave, ouvrait la marche avec une allure sérieuse de fille qui songe à l'avenir; puis venaient les deux petites sœurs suivies de leurs « sweet hearts » riant et folâtrant un peu; tandis qu'Evelyn et Maurice ralentissaient le pas, s'isolant en une rêverie.

Il cachait cette idylle à sa mère comme il eût fait d'une coupable intrigue; il savait si bien que son premier soin serait de s'enquérir du chiffre de la dot et du total des espérances. Or, cette dot, d'après les révélations de son ami, était encore problématique.

Un besoin d'expansion lui faisait rechercher la société de Trémour afin de parler avec lui des jolies Américaines; mais entre les deux jeunes gens la confiance n'était pas égale.

Gustave disait, sans en rien dissimuler, son passé, son présent, ses espérances d'avenir; tout cela honorable, simple et modeste; une famille de petits bourgeois avec une aisance un peu étroite; quant à lui, ses chefs l'aimaient, l'estimaient, on lui avait promis un avancement prochain avec augmentation de traitement.

C'est alors qu'il oserait prétendre à la main d'Emilia sans grand espoir d'être agréé, néanmoins il en tenterait la chance.

Maurice ne parlait jamais de sa position pécuniaire; mais Gustave le croyait riche, cela perçait dans le ton d'envie avec lequel il lui disait :

— Pour vous, si vous voulez épouser Evelyn, il n'y aura aucun obstacle; votre fortune, vos relations, votre position dans le monde vous permettent les plus riches alliances.

Maurice rougissait un peu; il se sentait complice des mensonges maternels; mais il avait promis de n'avouer à personne la vérité.

La nécessité d'accompagner sa mère à de nombreuses réceptions l'empêchait très souvent de se rendre chez ses jeunes amies et quand elles le revoyaient, elles le questionnaient avidement ; c'étaient les plus grands noms du faubourg ou les plus riches salons de la finance qu'il avait à citer : un dîner chez la duchesse de Bergerald, un bal chez le richissime baron de Berheim. Elles écoutaient, les lèvres entr'ouvertes par l'admiration ; Evelyn surtout se montrait curieuse de connaître cette société française dont l'élégance l'ensorcelait.

Un jour de juin, Gustave et Maurice accompagnèrent les deux jeunes filles dans une promenade hors de Paris. Ils devaient rentrer de bonne heure ; mais un orage les surprit dans les bois, une de ces pluies torrentielles impossibles à braver. Ils se réfugièrent en toute hâte dans une de ces petites auberges dont la banlieue est parsemée.

— Je crains, dit Maurice, que votre mère ne soit inquiète et qu'à l'avenir...

Emilia l'interrompit :

— Maman ne sera pas inquiète, dit-elle placidement, puisque nous sommes avec vous.

— Mais si cette pluie persiste, nous ne pourrons rentrer que très tard.

Evelyn, d'un geste joyeux, frappa ses deux mains l'une contre l'autre :

— Très tard, très tard, quel bonheur ! Comme ce sera amusant ; seulement j'ai très faim, savez-vous, si nous dinions ?

Il y eut un instant de silence ; la même appréhension faisait hésiter les deux jeunes gens, l'effroi de quelque rencontre dans ce petit restaurant fréquenté par les grisettes parisiennes ; le sourire discret de l'hôtesse les blessait. Pourtant Evelyn répétait avec l'intonation suppliante d'un petit enfant :

— J'ai faim, j'ai bien faim.

Maurice se décida :

— Eh bien, dinons, dit-il.

Ils s'assirent tous les quatre à une petite table. Ce fut très gai ; une sorte de dinette enfantine avec ces deux jeunes filles qui jouaient à la Madame en se passant les plats.

Une pensée hantait les deux hommes : si c'était vrai pourtant, s'ils étaient mariés, s'ils pouvaient associer à leur existence ces délicieuses enfants.

Emilia, très spirituelle, disait cent folies qui

faisaient éclater des rires joyeux. Evelyn, plus rêveuse, laissait de longs regards flotter dans l'espace, ou tout à coup en concentrait la flamme languoureuse sur Maurice assis auprès d'elle.

Par instants, elle murmurait des mots très doux qui indiquaient une félicité complète, un épanouissement de jeunesse et de bonheur.

Le dîner achevé, on songea au départ; l'averse avait cessé, les chemins étaient bien un peu détrempés par cette pluie d'orage, mais les Américaines ne s'inquiètent pas de si peu.

Ils se mirent en marche sous l'ombre épaisse de la forêt. A travers le feuillage, la blonde tête d'Evelyn apparaissait à Maurice comme une vision, puis l'ombre la ressaisissait, il en éprouvait un dépit et une tristesse: c'était l'image de sa vie, cette forêt sombre où les douces visions, les clartés de lune, les éclaircies, ne pouvaient être que passagères.

« Pourquoi, se demandait-il, n'avoir pas le courage de prendre le bonheur quand il est là, tout près, si près qu'il suffirait d'étendre la main pour le saisir? »

Dans ce moment, au milieu du silence, une voix s'éleva avec ce quelque chose de mystérieux que donne l'éloignement. On eût dit le chant d'une dryade.

O voyageur, qui tristement
Chemines dans la nuit brune,
Livre ton cœur aux enchantements
Du rêve et du clair de lune.

Un rayon de lune filtrait à travers le feuillage, Maurice murmura à demi-voix les paroles du refrain:

Non, non, je ne veux rien au monde
Que les cheveux d'or de ma blonde.

De nouveau ce fut la nuit et le silence. La voix s'était tue; elle reprit après un instant, plus faible, plus lointaine, quelques mots à peine parvenaient distincts.

Sur la grève où le flot pâli
En murmurant déferle,
En des coupes de perles,
Bois le calme et l'oubli.

Non, non, je ne veux rien au monde
Que les yeux profonds de ma blonde.

Les yeux profonds, il ne pouvait les voir, mais il les sentait fixés sur lui interrogateurs.

Un silence encore, puis ce fut la dernière strophe jetée comme un cri de triomphe aux vieux échos de la forêt.

Celle qui t'apparait là-bas,
De frais glaçons coiffée,
C'est Morgane la fée,
Ouvre-lui tes deux bras.

Sous la voûte de verdure de plus en plus sombre, Maurice distinguait à peine la forme svelte d'Evelyn ; les yeux profonds, les cheveux d'or avaient disparu.

D'un geste presque involontaire, il tendit la main : une main aussitôt tomba dans la sienne, une main longue, forte, nerveuse, qui répondit à son étreinte.

« Evelyn, » murmura-t-il.

Mais il n'ajouta rien de plus. Les mots qu'il fallait dire ne sortirent point de ses lèvres, la fêrûle maternelle venait de lui apparaître et, devant elle, il tremblait.

Ils marchèrent ainsi longtemps la main dans la main, émus d'un trouble profond et doux.

Les lumières de la gare parurent. La jeune fille retira sa main avec un petit haussement d'épaules qui indiquait clairement sa déception, mais sans laisser paraître autrement son dépit elle dit :

— Je pars pour Trouville dans quinze jours avec Mlle Jefferach. N'y viendrez-vous pas, monsieur d'Erlanges ?

Puis, coquettement, elle ajouta :

— Qui m'aime me suive.

Avant que Maurice eût trouvé des mots pour lui expliquer l'impossibilité où il était de quitter Paris, Emilia et Gustave les rejoignirent. Puis ce fut le brouhaha des gares de banlieue et le tohu-bohu du départ.

Quand Maurice et Gustave se trouvèrent seuls, ce dernier dit d'une voix sourde :

— C'est fait.

— Quoi donc ?

— Je suis engagé à Emilia.

— Oh ! exclama Maurice, je vous félicite et je vous envie.

— Vous pouviez en faire autant, dit Gustave aigrement.

Il éprouvait le moment de réaction qui suit

presque tous les élans de cœur, se demandant si le rêve tant poursuivi valait la peine d'être réalisé ; les félicitations de son ami lui semblèrent empreintes d'une ironique pitié.

— Qu'a répondu Emilia ?

— Elle a été fort contente, mais notre engagement sera long. M. Stoby n'a point encore réalisé sa fortune, ses entreprises absorbent ses capitaux, je ne suis point en position de passer outre. Il faut attendre. Vous avez été sage, vous ; enfin ce que j'ai fait, je ne le regrette pas. Nous sommes jeunes et nous avons l'avenir devant nous.

— Vous avez raison, dit Maurice, vous êtes plus courageux que moi.

Quand il se retrouva seul, il jeta comme un défi aux vieilles maisons patriciennes le doux refrain :

Je ne veux rien, rien au monde
Que les cheveux d'or de ma blonde.

Hélas ! il voulait beaucoup d'autres choses et c'est pour cela qu'il n'avait point parlé.

Quelques jours plus tard, il lui arrivait une aventure assez singulière. Comme il traversait l'avenue des Champs-Élysées en se rendant à son bureau, il vit venir de loin un cheval qui lui parut d'une grande beauté. Une femme le montait, mais de la femme il n'avait cure, il s'irritait même des longs plis de la robe flottante qui allait cacher à son admiration les flancs et les jarrets de l'animal : un alezan d'une merveilleuse finesse de forme.

Maurice s'était arrêté, le monocle rivé dans l'œil ; il contemplait, examinait, détaillait une à une toutes les beautés de la bête.

L'alezan passa devant lui d'une allure ralentie, puis s'éloigna. Tout à coup, faisant volte-face, il revint lentement, s'arrêta, frappa la terre d'un pied impatient.

Maurice, un peu surpris, chercha la cause de cet arrêt, et ses yeux rencontrèrent les yeux de l'amazone. Celle-ci, tout en maintenant vigoureusement le cheval, examinait le jeune homme à travers un face à main avec la même attention sérieuse qu'il avait mise à contempler la bête. Cette amazone, il crut la reconnaître pour l'avoir vue dans quelque salon.

Le regard dont elle l'honorait n'avait rien d'hostile, rien de bienveillant non plus. C'était le regard scru-

tateur d'un numismate devant une médaille ancienne, d'un bibliophile devant une estampe rare, peut-être le regard d'Œdipe devant le sphinx ou simplement d'un acheteur devant un objet mis en vente. Quoi qu'il en fût, Maurice trouva infiniment désagréable d'être contemplé ainsi.

Il commençait à faire des vœux pour que l'amazone fût désarçonnée quand il la vit sourire et brusquement rendre la main. Elle passa devant lui au galop, suivie du groom anglais qui l'accompagnait.

« La petite Jessenach, » murmura-t-il.

Toute la journée dans son bureau il eut des distractions. Il écrasait ses crayons, brisait ses plumes, jetait à terre les gros registres ; il dut recommencer trois fois la même lettre, une obsession revenait sans cesse : sur les registres comme sur le blanc papier de sa lettre, il voyait nettement apparaître la silhouette d'un bel alezan et deux yeux impertinents qui à travers un face à main le regardaient.

V

Marguerite Jessenach à Christiane Gérard.

« Ma Christiane, ma seule, ma grande amie, que je vous aime ! Que j'ai besoin de vous aimer et que j'aurais besoin de vous voir. Trois ans ! Trois ans sans vous ! Quelle longue séparation ! Ne vous ai-je pas dit que le monde entier me semble une balance : sur l'un des plateaux les convoitises, les bassesses, les lâchetés qui s'agitent autour de moi ; sur l'autre, vous, Christiane, vous toute seule, avec votre chère et douce influence, et, suivant les oscillations de la balance, apparaissent en moi deux Marguerite différentes : l'une méchante, violente, sarcastique, amère ; l'autre, résignée, sentant s'agiter en elle le besoin et l'instinct du bien.

« Vous rappelez-vous, mon amie, la première fois que vous fîtes apparaître cette Marguerite-là. C'était le jour de la distribution des prix dans notre cou-

vent ; j'avais remporté toutes les couronnes, mais une désespérance criait dans mon cœur. Dans la foule des parents, des amis attirés par cette cérémonie, nul ne songeait à moi ; mes compagnes s'en allaient une à une, radieuses, avec leur père, avec leur mère. Mon père, à moi, n'était pas là ; il ne pouvait me sacrifier quelques-unes de ces heures précieuses où il gagnait une fortune. Quant à ma mère, depuis longtemps les commérages des domestiques m'avaient appris les causes de son absence. Oh ! les odieuses et tristes choses qu'elles ont entendues, mes pauvres oreilles d'enfant !

« Dans quelques instants, je le savais bien, un somptueux équipage s'arrêterait devant le couvent, un valet de pied ouvrirait la portière, une gouvernante anglaise ou allemande, louée par mon père pour les deux mois de vacances, viendrait me chercher.

« Mais à la maison, personne ne m'attendrait.

« A cette pensée, une torture me saisit, et cette torture éveilla en moi le démon du sarcasme et de la méchanceté.

« Debout près de la fenêtre du grand parloir, je regardais mes compagnes traverser la cour avec leurs parents et je raillais, et je moquais, et je contrefaisais les gestes, les attitudes, les démarches ; on riait autour de moi, car je savais saisir le ridicule et le mettre en lumière.

« Une main se posa sur mon épaule et une voix très douce dit tristement :

« — Pauvre enfant.

« C'était vous, Christiane, vous une grande, une blanche, vous alliez quitter le couvent pour toujours ; vous m'avez prise par la main, emmenée dans votre chambre, alors vous m'avez dit :

« — Vous souffrez, ma pauvre Marguerite, il faut pleurer, cela vaudra mieux.

« Je vous ai obéi, car j'avais bien compris que vous saviez ma triste histoire et que votre compassion venait à moi. J'ai sangloté entre vos bras longtemps, je vous ai dit tout ce qui torturait mon âme. Vous rappelez-vous, Christiane, que vous êtes allée trouver la supérieure, que vous avez obtenu son intervention auprès de mon père pour qu'il me fût permis de passer les vacances chez vous. Il y consentit aisément, j'étais pour lui un embarras.

« Oh, ces vacances-là ! le temps le plus doux, le

plus heureux de ma vie, le seul temps où j'aie senti que quelqu'un m'aimait, avait pitié de moi.

« A la distribution de prix suivante, je n'étais plus seule, vous m'aviez fait cette suprême aumône, à moi, pauvre petite millionnaire, de venir tout exprès à Paris pour y assister.

« Votre excellent père vous avait accompagnée et cette fois encore j'ai pu repartir avec vous. Mais il y a trois ans de cela, j'ai quitté le couvent, je suis rentrée chez mon père et je ne vous ai pas revue.

« Pourquoi n'avez-vous accepté aucune des invitations que nous avons adressées à M. Gérard ? Je sais bien que vous avez allégué l'impossibilité de quitter votre campagne ; mais, je vous le répète, jamais je n'ai eu tant besoin de vous voir, j'en viens à douter de toutes choses, de la vertu et de l'honneur.

« Si vous saviez quelle chasse féroce à l'héritière : dès que je parais dans un salon, les hommes m'entourent, les belles-mères me cajolent, tandis que tant de jolies filles sont négligées.

« Dernièrement encore, une femme dont je ne sais pas le nom s'est approchée, rôdant autour de moi. J'ai dit, afin qu'elle pût les entendre, des inconvenances dont vous auriez rougi, Christiane. Pensez-vous que cela l'ait découragée ? Non, car j'ai surpris quelques instants plus tard son regard qui m'observait. Celle-là, je le parierais, a un fils à marier. Quant aux hommes, c'est bien pis encore : je les ferais tous, si je le voulais, se coucher à plat ventre et lécher la boue du chemin par lequel je dois passer.

« Christiane, je vais m'installer, durant tout l'été, dans notre villa de Trouville. Ne voulez-vous pas venir au secours de votre pauvre petite Marguerite qui n'aime que vous.

« Je vous attends, je vous espère, venez.

« MARGUERITE. »

Marguerite Jeffenach à Christiane Gérard.

« Ainsi, vous ne viendrez pas, Christiane ; ce rêve de vous revoir doit s'en aller vers le pays désolé où s'en vont les rêves déçus.

« Que ç'eût été bon cette vie avec vous, ces promenades, ces causeries le long de la grève, ces excursions en mer, et la contemplation de tant de merveilleux spectacles. Que ç'eût été bon et quelle joie. Nous eussions vécu dans une demi-solitude, avec ce qu'il fallait de monde seulement pour que l'ennui ne pût s'approcher de vous. Mais vous me répondez par des fauchaisons, des fenaisons, des moissons, par la nécessité de surveiller vous-même ces récoltes. Oh! cruelle amie! Que sont ces intérêts matériels auprès des chers intérêts de notre amitié? Voulez-vous me la vendre tout entière, dites, votre récolte de foin? Voulez-vous me permettre de m'en rendre acquéreur et de charger les pauvres de votre domaine d'en remplir leurs greniers? Mon père ne me refuse aucune fantaisie; il m'achèterait un vaisseau de guerre ou monopoliserait une voie ferrée si je le lui demandais. Comment me refuserait-il quelques meules de foin?

« Et vous seriez libre, Christiane. Mais cela, vous ne le voudrez pas, pas plus que vous n'avez voulu accepter un pied-à-terre dans notre hôtel à Paris.

« Ne vous l'ai-je pas dit pourtant. J'ai devant moi les deux plateaux d'une balance qui vont s'élevant ou s'abaissant selon que votre influence croît ou diminue, et en même temps s'élèvent ou s'abaissent en moi deux âmes différentes : l'une que vous avez formée à votre ressemblance, l'autre que ma première éducation, l'abandon de mon enfance, le monde, et peut-être l'atavisme, ont créée en moi. Quand vous vous retirez, Marguerite s'enfuit et Margot arrive.

« Voici Margot.

« Margot va partir pour Trouville. Elle ne partira pas seule. Il lui faut du monde, un brouhaha de fête, une vie endiablée qui remplisse le vide de son temps.

« Oh! soyez tranquille, elle n'est pas de ces mélancoliques qui s'ennuient, elle sait se distraire et s'amuser. Elle emmènera sa ménagerie, elle vous en présente un à un les principaux animaux.

« Tout d'abord le baron Richard Marbert, Dick familièrement : un de ces Parisiens qui n'ont d'autre souci que d'être à la mode, de faire les choses à la mode et d'avoir des relations qui leur fassent honneur, courant à bride abattue à travers tous les mondes, reportant des nouvelles plus qu'aucun

journaliste anglais, n'ayant dans leur étroite cervelle que les cancans du sport ou du high life, et aussi fiers de connaître une actrice qu'une duchesse.

« Dick désire m'épouser, non seulement parce que mon père est riche, mais parce que je suis la femme de Paris qui monte le mieux à cheval et que Dick apprécie beaucoup cette supériorité-là.

« Moi, je ne suis point décidée à épouser Dick parce qu'il glousse au lieu de parler, qu'il se renferme au lieu de marcher : il remplit dans ma ménagerie le glorieux emploi de dindon.

« Je me fais suivre aussi par le petit Yügger. Celui-là, c'est mon singe : de l'esprit et des roueries, une finesse qui sous une apparence de simplicité voit courir le vent. Petit et grêle, le nez camard, la bouche trop grande, il est extrêmement laid et sa laideur est amusante. Il ne songe pas à m'épouser, ouvertement du moins ; mais avec une folle de mon espèce, telles circonstances peuvent se présenter où les chances d'un garçon intelligent et sans scrupule doivent tout à coup surgir. En attendant, c'est à mon père qu'il fait la cour, espérant de lui un coup d'épaule.

« Puis voici le grand vautour des Andes : c'est le mélancolique marquis de Rocheplate, un peu décafé, un peu *déplumé* par ses pertes de jeu et qui escompte ma dot pour se remettre à flot.

« Toutes ces illustres bêtes ne recevront pas chez moi l'hospitalité ; elles s'installeront dans les hôtels avoisinants. Je n'aurai sous mon toit que ma duègne, Madame Maigret, et une jeune perruche, miss Evelyn Stoby.

« Je ne vous parlerai pas de Madame Maigret. C'est l'Insignifiance faite dame de compagnie et c'est pour cette vertu suprême que je l'ai choisie :

« — Comme il vous plaira, mademoiselle Marguerite ; si cela vous convient ainsi, mademoiselle Marguerite, à votre volonté, mademoiselle Marguerite.

« Ces trois phrases composent tout son vocabulaire. Elle ne trouverait point en elle la force d'une admonestation.

« Ainsi l'autre jour j'ai annoncé mon intention de courir un match de bicyclette dans le Vélodrome en compagnie du beau Dick. Elle a levé les yeux au ciel d'un air de consternation, mais ne s'est permis aucune remontrance.

« Seul le marquis de Rocheplate s'est quelque

peu ému de cette tantaisie; son vieil orgueil de race s'indignait et protestait :

« — Oh! mademoiselle Jeffenach! Avez-vous l'intention en public, devant tous ces gens... avec la possibilité de quelque chute...

« Je l'ai vertement rabroué :

« — D'abord, je ne tombe jamais, marquis; le match sera public certainement, je ne réclamerai pas le huis clos.

« Le petit Yögger applaudissait.

« — Je parie pour vous, mademoiselle Gretchen, et je tiens telle somme que l'on voudra.

« Quant au pauvre Dick, il était abasourdi d'enthousiasme.

« — Capital! Capital! Tous nos journaux en parleront.

« J'ai battu Dick de deux longueurs aux applaudissements de la salle entière. Ce fut un triomphe, une ovation, et savez-vous qui j'aperçois sur les gradins les plus élevés? la respectable Madame Maigret plus emballée, plus empoignée que les autres, qui frappait ses deux grandes mains l'une contre l'autre en criant des bravos inarticulés.

« Cette duègne a été créée tout exprès pour moi. C'est le bon caniche, le toutou de ma ménagerie.

« De ma nouvelle amie, miss Stoby, je vous parlerai davantage, puisque c'est elle qui va prendre la place que vous deviez occuper.

« C'est une fort jolie fille, une de ces blondes Américaines toujours en quête de quelque proie et c'est pour moi un divertissement de très haut goût que ce renversement des choses. En France, ce que nous voyons surtout, ce sont des chasseurs de dot; je ne suis point fâchée de voir une chasserresse.

« J'emmènerai donc miss Evelyn pour lui voir tendre ses filets.

« Adieu, ma froide amie.

« MARGOT. »

Marguerite Jeffenach à Christiane Gérard.

« Pourquoi me grondez-vous, Christiane? Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Est-ce parce que, hissée sur une bicyclette, aux applaudissements de tout un peuple, je me suis donné l'innocent plaisir de faire une

vingtaine de fois le tour de l'arène et d'arriver bonne première, comme une pouliche pur sang. Mais c'est amusant, savez-vous!

« Est-ce parce que j'ai parlé irrespectueusement de Madame Maigret et de mes soupirants? Allons, ne grondez plus, me voici sérieuse et la chose dont j'ai à vous entretenir vaut que vous me donniez toute votre attention.

« Etes-vous vaniteuse, ma parfaite Christiane? y a-t-il dans toute votre âme un petit coin caché où maître Satan pose son pied fourchu? Seriez-vous aise de dire en parlant de moi à quelques voisines jalouses ou à votre noble cousine, Madame de Mé-rincourt: « J'ai pour amie intime la princesse Guido Cavaliéri? »

« Si oui, je vous fais part de mon mariage; vous viendrez à ma noce, n'est-ce pas?

« La veille de mon départ de Paris, mon père me fit appeler dans son cabinet. Je n'ai pas eu avec lui des tête-à-tête bien fréquents; néanmoins, quand un stock de prétendants à ma main paraît l'embar-rasser, il a recours à moi pour les jeter par-dessus bord. Cela date de ma sortie du couvent; à peine étais-je rentrée à la mais n pour toujours que ces exécutions commencèrent:

« — Tiens, fillette, voilà les plus pressés, ils sont au nombre de douze; il y en a de tous les rangs et de toutes les conditions, des titrés, des roturiers; veux-tu te marier? je te laisse libre; le mariage est, à mon avis, une loterie dans laquelle il faut tirer soi-même son numéro.

« — Mais, dis-je nativement, comment ces mes-sieurs peuvent-ils me connaître? Où m'ont-ils vue?

« Il se mit à rire:

« — Ah! pauvrete; ce qu'ils connaissent, ce n'est pas toi, c'est le chiffre de ta dot et cela leur suffit, je t'en réponds.

« D'un geste de dépit, je pris la liasse de lettres qu'il me tendait et je la jetai au feu.

« — Oh! oh! mademoiselle Margot, dit-il; serions-nous romanesque? ce serait un grand malheur pour toi, ma pauvre petite. Ces douze prétendants dont tu fais flamber les noms ne sont probablement ni meilleurs ni pires que d'autres; dans le temps où nous vivons, tous les hommes sont pareils, tous brûlent leur encensaux pieds de Moloch; mais quel-ques-uns se déguisent pour cela, ils jouent les

grands sentiments, les grandes vertus, les aspirations sublimes, et les petites filles inexpérimentées s'y laissent prendre. Je veux te prémunir, mon enfant; le mariage, t'ai-je dit, est une loterie; c'est un marché aussi.

« — Je ne veux pas me marier, dis-je, froissée par cet impitoyable scepticisme.

« — A ton aise; je ne suis point pressé de me débarrasser de toi; si tu changes d'avis tu m'en préviendras; mais je te crois une fille sensée, je ne refuserai aucun parti sans t'avoir consultée.

« Depuis ce moment, j'ai eu d'autres entretiens semblables, et chaque fois j'en suis sortie plus triste et plus désillusionnée. Mon père répond par l'excuse banale et polie, que je suis trop jeune encore; beaucoup s'obstinent et persistent. De ce nombre, le baron Marbert et le marquis de Rocheplate dont je vous ai parlé.

« Ils ont raison, peut-être, et mon père aussi : ils ne sont ni pires ni meilleurs que d'autres; ils ont les vices de l'époque actuelle; il faut bien vivre au temps où l'on est né.

« Mais voilà qu'un rival très sérieux vient d'entrer en lice; c'est de celui-là que je veux vous parler.

« Donc, j'eus avec mon père un assez long entretien.

« — Cette fois, petite, me dit-il, ce n'est plus d'humble gibier qu'il s'agit, mais d'une pièce rare et superbe : un prince, Marguerite, tout simplement, et un prince authentique, rien de rastaquouère, un Cavalieri enfin. Les Cavalieri prétendent remonter à l'empereur Barberousse; ils sont inscrits sur le livre d'or de la noblesse romaine. Ils ont donné des doges à Venise, des papes à la chrétienté; ils ont des alliances royales; les Habsbourg et les Hohenzollern les appellent mon cousin. Or, le dernier des Cavalieri, le prince Guido, m'a expédié l'ambassadeur d'Italie pour demander ta main. Qu'en dis-tu, fillette? Veux-tu être princesse? Avec ce titre-là, tu feras mourir de jalousie toutes les petites pimbêches du couvent, tu feras pâlir les plus nobles dames du faubourg Saint-Germain. Cette fois, mignonne, réfléchis à deux fois avant de refuser. Oh! je ne prétends pas que Guido soit le Prince Charmant que rêvent toutes les jeunes filles; il a été très beau autrefois, mais il a cinquante ans. Il est pauvre comme Job, naturellement, puisqu'il recherche notre alliance, et même plus encore, Job

possédait un légendaire fumier; ce ne sont pas nos titres de noblesse qui l'attirent, ce n'est pas ta beauté non plus, bien que son ambassadeur m'ait affirmé que tu lui plais beaucoup. Il s'est fait présenter à toi, ne te le rappelles-tu pas ?

« — Pas très bien, dis-je, on me présente tant de princes en *i*, en *off* ou en *heim* que je les confonds. Le mariage a beau être une loterie, je ne serais pas fâchée de revoir votre prince Cavalieri avant de prendre une décision.

« — Tu le reverras certainement, ma petite; il demande la permission de te suivre à Trouville et de t'y rendre ses hommages.

« — Accordé, dis-je en battant des mains; il manquait un lion à ma ménagerie, le voilà trouvé.

« Je suis à Trouville depuis huit jours; j'ai vu deux fois le prince; il ne me déplaît pas, et vous le dirai-je, Christiane, c'est la première fois que j'hésite dans la réponse à donner. Est-ce que ce beau titre de princesse me tente? est-ce que le rôle de fée bienfaisante a des attraits nouveaux pour moi? rendre à cet homme de noble race, grâce à la fortune de mon père, la position et la grandeur perdues; avoir des fils dont on inscrira les noms sur le livre d'or de la noblesse romaine et puis encore ceci que vous comprendrez bien: il a cinquante ans, sa vie est terminée, la vieillesse pour lui va venir, il lui sera doux, il me semble, de voir auprès de lui un jeune visage, il oubliera que je ne suis pas jolie et m'aimera d'un reconnaissant amour.

« Ah! si vous étiez bonne, ma Christiane, vous viendriez auprès de moi, ne grondez plus, vous voyez bien que ce n'est pas Margot qui a écrit cette lettre; dites-moi si ce doit être la princesse Guido Cavalieri, et puis parlez-moi de vous. Pourquoi ne le faites-vous jamais? Pourquoi ne vous mariez-vous pas? vous qui êtes si belle, qui n'êtes pas très riche et qui pouvez être aimée.

« Votre

« MARGUERITE. »

Christiane Gérard à Marguerite Jeffenach.

« Jamais le lien d'affection presque maternel qui m'unit à vous n'a été si puissant et si fort; jamais je n'ai tant senti combien votre bonheur m'est né-

cessaire. J'irai à vous, Marguerite ; que sont les intérêts matériels quand votre avenir est en jeu ? seulement, je vous en conjure, ne décidez rien hâtivement ; attendez-moi, laissez-moi quelques semaines. Ce n'est plus de fenaisons, ni de moissons qu'il s'agit : mon père est malade, je ne puis le quitter ; dès qu'il sera rétabli, nous partirons ensemble, il me l'a promis. Nous ne descendrons pas chez vous, ma chérie, à son âge on a besoin de liberté et de tranquillité, il a quelques manies dont il rougirait devant vous.

« Nous chercherons un petit hôtel ; vous n'aurez pas honte, ma future princesse, d'avoir des amis pauvres, n'est-ce pas ; et puis nous causerons des journées entières et vous me direz toutes choses comme autrefois. Mais, pour l'amour de Dieu, pas de précipitation vaine ; mon cœur tremble quand je vous entends parler d'épouser un homme de cinquante ans, parce qu'il est ruiné et parce qu'il est prince, quand je vous vois renoncer à l'amour et surtout quand je constate en votre esprit la marche rapide du scepticisme.

« Ils sont tous les mêmes, ni meilleurs ni pires, m'écrivez-vous, Marguerite, ce n'est pas vrai ; il y en a qui sont bons, fiers et braves, c'est à vous de les chercher, de les découvrir, car ils vous adoreront à deux genoux quand ils sauront ce que vous valez et ce que vous êtes.

« Ceux-là sont peut-être des savants dont la vie s'écoule dans le travail, peut-être des gentilshommes qui gardent dans l'âme la religion de l'honneur, peut-être des princes aussi ; mais il faut être clairvoyante et ne pas prendre les pierres fausses pour le pur diamant. C'est à cela que je veux vous aider ; mon amitié est si grande qu'elle me donnera l'expérience qui me manque et puis il me semble que je suis très vieille déjà. J'étais encore une enfant quand j'ai perdu ma mère. J'ai eu une jeunesse sérieuse, des soucis de maîtresse de maison, des décisions à prendre, à un âge où les autres jeunes filles s'occupent seulement de leur toilette et de leurs plaisirs ; cela mûrit très vite, trop vite peut-être, le cœur et la raison.

« Ma petite Marguerite, attendez-moi et croyez que je vous aime de toute la tendresse de mon cœur.

VI

Le mois de juillet parut à Maurice d'une interminable longueur. Jamais il n'avait senti un semblable besoin de campagne et de grand air.

Oh ! ce bureau, ces dossiers, ces paperasses ! ne pouvoir y échapper !

Chaque matin il traversait la place de la Concorde d'une allure lente. La chaleur était excessive, elle tombait lourdement du ciel, s'exhalait du pavé ; l'obélisque faisait songer à la cheminée colossale de quelque calorifère souterrain ; les fontaines étaient à sec et les statues des villes ressemblaient à d'implacables vestales entretenant le feu sacré.

Devant l'avenue des Champs-Élysées il jetait un long regard de convoitise vers l'Arc de triomphe qui se dressait dans l'ensoleillement du matin, semblable à la porte de l'Eden, à la porte du beau paradis de verdure à jamais perdu pour lui. Et durant toute la journée des souvenirs l'assaillaient : un vieux château, une grande forêt et les chevauchées d'antan.

Il songeait aussi aux vagues se brisant sur le sable, aux baigneuses blondes s'ébattant dans les flots, au charme profond des nuits étoilées quand la brise se lève et que l'Océan gémit.

Parfois, au milieu d'une vérification ardue, toute hérissée de chiffres, ses voisins surpris l'entendaient fredonner :

Sur la grève où le flot pâli
En murmurant déferle,
En des coupes de perles
Bois le calme et l'oubli.

L'oubli, il ne le buvait pas et le calme bien moins encore. Un désir intense de revoir Evelyn le saisissait, de s'égarer avec elle le long de la grève et de sentir encore la douce pression de sa main.

Pourquoi ne lui avait-il pas avoué son amour ?

Mme d'Erlanges se fût inclinée devant le fait accompli. Il serait heureux comme l'était son ami.

Parfois il accompagnait ce dernier chez les Stoby pour entendre parler d'elle, mais il se sentait en disgrâce; M. Stoby l'accueillait avec une froideur pleine de dédain, tandis que toutes les prévenances de la famille se tournaient vers Gustave Trémeur. Emilia et lui s'isolaient dans un coin du salon; les deux jeunes sœurs caquetaient avec les « sweet hearts » sans s'occuper de Maurice.

Il en était réduit à converser avec Mme Stoby dont la politesse stricte n'était point pour l'encourager.

C'était vainement qu'il écoutait d'un air convaincu la nomenclature des glorieuses alliances de la famille Stoby, la parenté au trois cent quatre-vingt-dixième degré avec Washington; en vain qu'il admirait les oripeaux héraldiques dont elle émaillait les murs de son salon: il était et restait en disgrâce.

D'Evelyn du reste on parlait peu.

A ses demandes on répondait:

— Elle va très bien, elle a beaucoup de plaisir là-bas.

C'était tout. Il interrogeait Gustave, mais Gustave était devenu, depuis son engagement avec Emilia, tout à fait Stoby, plus Stoby même que Mme Stoby. Il prenait fait et cause pour toutes les petites rancunes de la famille, battait froid à Maurice et, à l'occasion, parlait de la parenté avec Washington. S'il lui arrivait de prononcer le nom d'Evelyn, il le faisait précéder de l'épithète « pauvre ».

— Cette pauvre Evelyn.

Il disait cela en laissant tomber la voix dans des inflexions sévères.

Maurice courbait la tête ainsi qu'un criminel entendant sa sentence.

Pauvre Evelyn! Pourquoi avait-elle si mal placé son affection? Que n'avait-elle comme sa sœur, l'heureuse Emilia, eu plus de discernement?

Gustave se complaisait à étaler son bonheur. L'avenir lui semblait couleur de rose, toutes appréhensions s'étaient évanouies. M. Stoby donnerait dans un bref délai à chacune de ses filles une dot considérable.

— Ce sera ma récompense, disait-il, car je crois m'être conduit en galant homme, convenez-en.

Ces conversations devinrent pénibles à Maurice;

il ne retourna plus chez les Stoby. Ce fut un grand vide dans sa vie, plus grand qu'il ne l'eût supposé.

Le premier août, comme il passait à la caisse pour toucher ses appointements, l'employé lui dit d'une voix joyeuse :

— J'ai en outre, monsieur d'Erlanges, à vous remettre une gratification de cinq cents francs pour la dernière affaire lancée. C'est votre part dans les bénéfices.

Maurice prit les cinq cents francs et rentra chez lui songeur.

D'ordinaire, quand pareille aubaine lui arrivait, il en remettait pieusement le montant à sa mère qui en disposait pour la gloriole de la maison.

Cette fois, il lui donna seulement l'argent des appointements et garda dans son portefeuille la gratification.

Puis il sortit, voulant être seul.

Plus haut que jamais chantaient à ses oreilles les mélodies d'amour. Il entrevoyait des jours de délices, des jours où il retrouverait les cheveux d'or, les yeux profonds.

Soit que les sévérités de Gustave l'eussent ébranlé, soit que l'absence de la jeune fille lui eût fait comprendre combien elle lui était chère, il avait pris un grand parti : il irait à elle et lui demanderait de devenir sa femme.

Il ne solliciterait point à l'avance le consentement de sa mère, trop certain de son opposition, mais il comptait sur le charme d'Evelyn pour la fléchir et aussi sur les millions problématiques de M. Stoby.

Pour l'instant, une difficulté assez sérieuse absorbait son attention : trouver un prétexte qui expliquât son absence à Mme d'Erlanges.

Un secours imprévu lui advint.

Le soir, comme ils dinaient tous deux sobrement d'une salade, elle dit d'un ton presque joyeux :

— Ces mois d'été sont très durs pour nous, toutes nos relations ont quitté Paris. Ne penses-tu pas, Maurice, qu'il serait à propos d'en faire autant ? J'ai reçu précisément ce matin une invitation de notre cousine de Mérimécourt. Elle s'est enfin souvenue de nous et nous demande de passer un mois auprès d'elle. Je t'avouerai, mon enfant, que cette perspective me fait plaisir, car je suis un peu souffrante, j'aurais grand besoin de l'air des champs. L'argent que tu m'as remis ce matin sera suffisant pour le voyage,

les pourboires des domestiques et même quelques acquisitions nécessaires. Tu obtiendras sans difficulté un congé de plusieurs semaines, car tu t'es montré jusqu'ici fort discret en demandes de ce genre. Je désire répondre dès demain en acceptant. Tu n'as, je pense, aucune objection à faire ?

— Je crains, dit-il en rougissant de son mensonge, je crains en ce moment de ne point obtenir de congé. Mon chef m'a parlé d'un voyage en Angleterre pour l'étude d'une affaire à lancer. C'est à la fois un service qu'on me demande et une distinction flatteuse. Je ne puis refuser.

— Quel contretemps ! Je suis désolée, vraiment.

— Pourquoi ne partiriez-vous pas sans moi, ma mère ? le séjour à la campagne vous ferait grand bien.

Elle hésita. Avec sa finesse de femme, elle avait saisi dans les yeux de son fils un éclair de joie. Elle constatait en outre, tandis qu'il parlait, un peu trop de volubilité et un léger bredouillement.

— Il ment, pensa-t-elle, une intrigue le retient peut-être ici et ma présence le gêne.

Elle se rassura vite. Quand un jeune homme n'a pas d'argent, les intrigues ne sont pas bien redoutables.

Une puissante raison, du reste, la déterminait à partir. Elle non plus n'avait pas dit la vérité entière. La richissime cousine ne s'était pas souvent bénévolement de ses parents pauvres.

Peut-être se rappelait-elle trop l'indiscrétion avec laquelle Mme d'Erlanges, quelques années auparavant, avait abusé de son hospitalité. Aussi cette dernière, depuis trois ans sollicitait-elle en vain une nouvelle invitation. Elle se heurtait à des refus polis, à des excuses, mais elle n'abandonnait pas la partie, sachant que rien ne résiste à une volonté tenace.

Puis elle avait un but, un but très simple, toujours le même, rien de bucolique ni d'élégiaque, nul désir de respirer la senteur des foins fraîchement coupés, ni de revoir le sol natal. Le sol natal lui importait peu. Mais elle s'était dit que la bru millionnaire, si vainement cherchée à Paris, devait exister dans quelque coin de ces montagnes du Jura où le castel des Mérencourt dresse ses tourelles rondes.

Comment n'y avait-elle point songé plus tôt ? En réfléchissant elle trouva une circonstance heureuse dans le refus de Maurice de l'accompagner. Il pou-

vait se laisser gagner au charme de quelque jeune fille pauvre et faire échouer toutes les combinaisons. Il gardait dans l'âme une tendance chevaleresque, une imbécillité sentimentale que jamais elle n'avait pu déraciner. Ces dispositions à Paris étaient peu dangereuses. Sur le terrain aride des salons mondains, la fleur du sentimentalisme aurait peine à germer; mais en province, à la campagne surtout, s'épanouissent les douces chimères.

Donc elle arriverait seule, elle verrait, elle ferait le siège.

Avec une inexprimable allégresse, Maurice lui dit adieu : un des obstacles disparaissait, l'autre continuait à barrer la route.

Accoudé sur sa table, il examinait l'état de ses ressources pécuniaires : d'abord les cinq cents francs dérobés à la surveillance maternelle, puis cent francs seulement.

La défiante Mme d'Erlanges avait borné à cette minime somme les dépenses de son fils en son absence.

— Si tes chefs t'envoient en mission, avait-elle dit, ils subviendront aux frais du voyage; si ce projet ne s'exécute pas, tu me rejoindras.

Elle le regardait bien en face, avec une expression demi-soupçonneuse, demi-narquoise.

Il n'osa réclamer de plus larges subsides et, comme toujours, se soumit.

Maintenant il calculait. Oh! ces calculs, ces problèmes, ces difficultés mathématiques! Etant donné une somme de vingt francs, paraître en dépenser cent, quel tour de force!

Il fallait voyager en première classe sous peine d'être surpris par quelques habitués de la duchesse de Bergerald ou de la princesse Okonoff en flagrant délit de crime d'économie. Un homme du monde qui se respecte nē va pas à la mer d'une façon mesquine et bourgeoise, de même qu'il ne descend pas dans un hôtel de troisième ordre.

S'il avait pu consulter sa mère, il eût côtoyé les abîmes sans y tomber, appris d'elle les expédients habiles : voyager en troisième classe et monter en première à l'avant-dernière station; descendre dans le plus bel hôtel et n'y occuper sous les combles qu'une chambre de domestique; mais seul il se sentait maladroit à toutes ces finesses. Il ferait

quelque bête, tomberait tête baissée dans quelque piège.

Il regardait avec une piteuse détresse les six cents francs. Une tentation souvent combattue revint l'assaillir : le jeu ; non pas sur un tapis vert, mais sur la pelouse d'un champ de courses.

VII

Huit jours après le départ de Mme d'Erlanges, Maurice débarquait à Trouville.

Il avait voyagé somptueusement en première classe, il descendait dans le plus bel hôtel. Vingt-cinq billets de banque se pressaient dans son portefeuille.

Deux mille cinq cents francs ! Il n'y pouvait croire et par instants il contemplait son trésor pour en constater l'existence.

Il se croyait le jouet d'un rêve ; tout cela avait été si rapide ! Il revoyait ce cheval auquel il avait confié sa fortune, filant comme une flèche, franchissant les obstacles, arrivant au but premier, et voilà qu'en échange de son pauvre petit billet une somme qu'il trouvait énorme lui était remise.

Alors il avait demandé son congé, le cœur débordant d'allégresse. Il était parti sans revoir les Stoby, jaloux de la joie imprévue que son arrivée causerait à la jeune fille.

« Qui m'aime me suive. »

Il l'avait suivie malgré les difficultés et les obstacles. Quel aveu pouvait être plus éloquent ?

Tout le monde à Trouville le renseignerait sur la villa Jeffenach ; mais il ne voulait pas s'y présenter sans en avoir reçu préalablement l'autorisation. Il espérait rencontrer les jeunes filles soit sur la plage, soit au Casino ; à peine mettait-il en doute qu'Evelyn ne dût être sur le quai de la gare, amenée là par un pressentiment.

La première journée s'écoula en inutiles recherches. Elle ne parut point sur la plage à l'heure du bain. Beaucoup de femmes blondes, rousses ou brunes

passèrent devant lui, jetant à ce beau garçon, qui semblait en si grande peine, un regard n'ayant rien de décourageant.

Miss Evelyn était loin de se douter des émotions de son ami. Elle pensait à lui le moins qu'il lui était possible et jamais sans amertume et sans dépit.

Tous les incidents du clair de lune, ces incidents que Maurice aimait tant à se remémorer, étaient pour elle une humiliation. Elle ne se dissimulait pas qu'elle s'était offerte et qu'il n'avait point voulu la prendre. Elle se rappelait l'orgueilleuse joie d'Emilia annonçant à sa mère son engagement avec Gustave et la figure chagrine de Mme Stoby quand elle avait dû avouer que M. d'Erlanges ne s'était point avancé. Elle se rappelait les larmes versées cette nuit-là, larmes que la colère autant que l'amour faisait répandre.

Puis en fille sensée, en fille positive qui poursuit un but, en fille d'Amérique, elle avait réfléchi.

Maurice l'aimait, seulement il ne voulait pas ou ne pouvait pas l'épouser. Or, c'était un mari et non un amoureux qu'elle cherchait.

S'il n'avait point parlé, il ne parlerait jamais; jamais les circonstances ne seraient aussi favorables, jamais elle ne retrouverait ces puissants auxiliaires : le silence de la forêt, le clair de lune et jusqu'à ce chant d'Emilia dans le lointain. Elle savait, pour l'avoir beaucoup entendu répéter, que les Français sont de race impressionnable, susceptibles d'entraînements inconsidérés, d'élans généreux; elle avait compté sur un de ces élans, quand elle laissa tomber sa main dans la main qui lui était tendue.

Elle se rappelait toutes ses coquetteries de paroles, d'attitudes, et ces mots : « Qui m'aime me suive », prononcés d'une voix à la fois volontaire et suppliante. Il avait paru ne pas entendre, et cela était un crime que jamais elle ne pardonnerait.

Quelques jours auparavant, Mlle Jeffenach avait proposé à Evelyn de partir avec elle pour les bains de mer.

— Vous ne vous ennuierez pas, avait dit Marguerite, je me ferai suivre par mes soupirants: le baron Marbert, le petit Yügger, le marquis de Rocheplate, d'autres encore. Si l'un d'eux vous plaît, je vous donne carte blanche, vous pourrez courir sur mes brisées.

Evelyn alors, avec une vanité puéride, avait répondu :

— Oh! Margaret, je n'ai pas besoin de vos soupirants, dearest, j'ai les miens. J'en amènerai un si vous le permettez, c'est M. d'Erlanges, vous le connaissez peut-être; il est en grand amour pour moi.

— D'Erlanges, dit Marguerite, je le connais de vue, il est de ceux que l'on remarque. Très beau, n'est-ce pas, grand et de haute mine, avec un joli sourire franc; un de ces habitués du faubourg Saint-Germain qui s'égarant parfois dans nos salons. Mais que vient-il y chercher? je pensais que c'était une femme et une dot.

— Une femme, ce n'est pas possible, Margaret, nous serons engagés dès que je le voudrai.

— En êtes-vous bien sûre, Evelyn?

— Oh! si sûre, si sûre!

— Alors amenez votre soupirant, c'est une conquête dont je vous félicite.

Ce fut deux jours après ces imprudentes confidences qu'eut lieu la promenade dans la forêt.

Qu'allait-elle répondre à Marguerite Jeffenach? Celle-ci avait la manie de s'enquérir de cent choses qui ne la regardaient en rien.

En y réfléchissant, Evelyn se rasséréna. La venue de Maurice ne devait être d'aucune importance pour une jeune fille qui ne le connaissait pas; sans doute, elle n'y songerait plus.

Mais elle avait compté sans son hôtesse. Elles étaient à peine depuis cinq jours à Trouville, que Marguerite demanda :

— Et M. d'Erlanges, arrive-t-il bientôt?

Et comme Evelyn balbutiait un peu, elle ajouta :

— C'est que j'ai un grand désir de le connaître. Nous avons eu ensemble l'autre jour une petite aventure qui m'a fort amusée; vous l'a-t-il contée?

— Non.

— Oh! peu de chose; cela n'en valait guère la peine. Je revenais de ma promenade au Bois, quand j'aperçus un monsieur qui me regardait; complaisamment je mis mon cheval au pas et je passai devant lui très lentement. Il ne faut pas contrarier les gens, n'est-ce pas, et puisque celui-ci tenait à voir Marguerite Jeffenach, il la verrait tout à son aise et même je l'honorai d'un regard de bienveillance. Eh bien! il ne s'occupait pas de moi du tout; c'était Speranza, ma belle alezane, qui absorbait toute son

admiration. Il n'avait d'yeux que pour elle. Certes, c'est une jolie bête, mais qu'il y ait un homme dans Paris ne regardant pas Marguerite Jeffenach quand Marguerite Jeffenach, du haut de ses millions, le contemple, cela me parut étrange et original. Quel était donc ce quidam ? Tout à coup son nom me revint à la mémoire : Maurice d'Erlanges, votre d'Erlanges, chère, je me rappelai vos confidences. Je tournai la tête. Il restait immobile à la même place, contemplant Speranza toujours. Je fis volte-face et ramenai ma bête. Il parut ravi sans étonnement, comme si c'était chose toute simple. Pas un de ses regards ne monta vers moi ; vraiment j'eusse été changée en fée Carabosse qu'il ne s'en fût pas aperçu. C'était exaspérant. Une curiosité me vint de l'examiner moi aussi, oh ! dans votre intérêt, chère, afin de vous donner mon avis après mûre considération. J'arrêtai Speranza, je mis mon face à main devant mes yeux comme lui son monocle et, de même qu'il contemplait mon alezane, je le contemplai. L'immobilité du cheval finit pourtant par le surprendre, j'eus l'ineffable joie de le voir en chercher les causes ; il fronça le sourcil, une lueur passa dans ses yeux. Il doit avoir mauvais caractère, je ne me serais point irritée, moi, s'il m'eût regardée longtemps avec ou sans face à main. Donc, voici le résumé de mes impressions : sa douceur laisse à désirer. Tenez-vous-le pour dit, ma chérie ; quand vient-il ?

Durant ce petit récit, Evelyn avait pris une décision.

— M. d'Erlanges ne viendra pas, répondit-elle.

— Il ne viendra pas, pour quelle raison ?

— Il m'a demandé de m'engager à lui et j'ai refusé.

— Vous avez refusé, mais il vous aimait et vous l'aimiez.

Evelyn s'était trop avancée, elle dit d'une voix brève et sèche :

— Ne m'en demandez pas les raisons, Margaret, je ne puis vous les dire et je préfère qu'il ne soit plus question de M. d'Erlanges entre nous.

Marguerite resta un instant silencieuse, comme si elle cherchait à pénétrer le sens d'une énigme.

— N'en parlons plus, dit-elle ; vous trouverez ici bon nombre d'admirateurs et, comme je vous l'ai dit, je vous donne le choix parmi les miens. Voulez-vous Dick, le baron Marbert, membre de Jockey, un des sportsmen les plus élégants du Paris élégant ; il aime

les jolies femmes et même les laides. Bah! il faut bien aimer quelque chose, n'est-ce pas? Il est très bien, mon ami Dick, seulement je le crois fortement à la côte. Vous ne comprenez pas ce que cela veut dire? dans la dèche, un peu pané enfin. Ah! grand Dieu, j'oublie que vous n'êtes point encore au courant des nuances fines de la langue parisienne; en français vulgaire, ma chère, il est mal dans ses affaires; ruiné, comprenez-vous?

Le joli visage d'Evelyn se rembrunit :

— Darling, je pense qu'un gentleman qui se ruine cesse d'être un gentleman, c'est de l'inconduite et il ne serait plus respectable du tout.

— Bon! voilà mon pauvre Dick blackboulé, car Dick n'est pas respectable. Voulez-vous le petit Yügger? pas de fortune présente, mais beaucoup d'ambition et d'avenir.

— Vous moquerez-vous, Marguerite, si je vous avoue qu'un titre de noblesse ne me déplairait pas. C'est si désirable et si délicieux de s'appeler madame la comtesse ou madame la marquise. Je reprochais à M. d'Erlanges de n'avoir pas de titre.

— Eh bien, vous avez ici le marquis de Rocheplate, une des plus vieilles familles de l'Auvergne.

Une moue dédaigneuse d'Evelyn l'interrompit.

— Pensez-vous que le prince Guido ait réellement un si beau palais de marbre?

Marguerite devint sérieuse.

— Oui, dit-elle, un très beau palais, je vous l'affirme; mais pourquoi cette question?

L'Américaine baissa les yeux.

— Oh! darling, serez-vous mécontente avec votre amie si je vous avoue que le prince me fait de très beaux compliments et, vraiment, je le crois tout à fait en grand amour pour moi.

— Déjà? dit Marguerite, dont le visage exprimait plus de surprise que de chagrin.

— Pensez-vous, dearest, qu'il songe réellement à s'engager avec moi, je le voudrais tant.

Cette fois, le nuage disparut du visage de Marguerite, elle éclata de rire.

— Que puis-je vous répondre à ce sujet? nous vivons dans un temps où les choses les plus étranges se rencontrent. On a vu des rois épouser des cantatrices, on a vu Maurice d'Erlanges ne point regarder Marguerite Jeffenach, on a vu Evelyn Stoby oublier en quinze jours ce même Maurice d'Erlanges, qui

est jeune et très beau, pour un prince italien qui a cinquante ans. Pourquoi ce prince n'épouserait-il pas la plus jolie des Américaines à laquelle il adresse de si beaux compliments ?

Evelyn répondit par une moue de mauvaise humeur.

— On ne sait jamais si les Français plaisantent ou parlent sérieusement. Je ne trouve pas que le prince Guido soit si vieux, il a de très grandes façons et s'il possède vraiment un palais de marbre...

Ce soir-là, Evelyn s'endormit en faisant les plus beaux rêves. Il ne s'agissait plus de clair de lune, de forêt sombre où deux amoureux marchaient la main dans la main, mais de gondole, de joyaux étincelants et surtout d'une couronne fermée qu'un homme de cinquante ans posait sur ses cheveux blonds.

VIII

Le prince Guido Cavaliéri possédait un palais de marbre, une magnifique galerie de tableaux, une collection de céramique et de glorieux ancêtres dont quelques-uns avaient régné ; mais il possédait en outre, comme don César de Bazan, « un tas de créanciers hurlant après ses chausses ».

Tant qu'il n'eut pas dépassé le cap de la quarantaine, il se berça d'illusions, espérant que les difficultés s'arrangeraient d'elles-mêmes, et se bouchait les oreilles quand les créanciers hurlaient trop fort ; mais un jour, devant une sinistre menace, il comprit qu'il était temps de recourir à une ancre de salut. Cette ancre de salut lui apparaissait sous la forme d'une jeune fille à qui il offrirait son vieux nom, la seule chose qui lui restât.

Cette jeune fille, il la chercha d'abord parmi ses égales en naissance. Il la voulait très noble, très riche, très jeune et très belle, par une vieille habitude d'aimer la jeunesse et la beauté, par instinct de race aussi, race italienne, passionnée et sensuelle, éprise d'art et d'amour.

Ce fut avec cette quadruple exigence qu'il entre-

prit un voyage à travers les cours de l'Europe, en quête de la femme qui sauverait de la ruine son palais et ses collections. Il ne la rencontra pas : celles qui réalisaient ce programme ne le trouvaient ni assez beau, ni assez jeune et, tout prince qu'il était, il se voyait éconduit. Il eût pris ses déconvenues avec assez de philosophie, mais les créanciers s'irritaient ; il se décida à faire un sacrifice.

Ce qu'il sacrifia, ce fut la naissance, car la fortune, les créanciers ne l'eussent point permis ; il se résigna donc à une alliance plébéienne ; de ce côté non plus, les choses n'allèrent pas sans difficulté. Les fortunes colossales sont peu communes dans le monde chrétien, presque tout l'argent se trouve aux mains des juifs et le prince Guido, italien et bon catholique, n'eût point consenti à épouser une femme de cette religion.

Il avait fait une concession à la dureté des temps, il n'en ferait pas une seconde ; jeune, belle, riche et catholique, c'était là son dernier mot.

Les agences matrimoniales se mirent en campagne, des âmes charitables aussi. Vraiment, c'eût été grand dommage de voir le dernier rejeton de cette vieille souche réduit à la misère faute d'un cœur féminin assez généreux pour le sauver. Un jour, on fit remarquer au prince Mlle Jeffenach, la fille unique d'un des plus célèbres manieurs d'argent du monde parisien. Il la regarda attentivement et jugea qu'elle n'était pas belle, mais jeune et assez drôlette, point désagréable à voir. On lui dit le chiffre de la dot.

Il fit : « Peuh ! peuh ! » en homme qui ne se trouve pas jaugé à sa valeur ; on lui représenta que les temps sont durs pour les princes, que le titre baisse sur le marché, qu'il est heureux encore de rencontrer des banquiers disposés à le mettre en portefeuille ; qu'en outre, les huit millions de dot n'étaient qu'un léger appoint, qu'avec quelques escroqueries de plus, le banquier atteindrait certainement le chiffre d'un milliard. Le prince se rendit à ces raisons.

La fangeuse réputation de son futur beau-père ne le fit pas sourciller : son écusson était de taille à couvrir toutes les ordures ; l'honneur ne faisait point partie du programme qu'il s'était tracé ; on ne peut tout avoir, jeune, riche, catholique : Marguerite Jeffenach aurait répondu pleinement à ses exigences, si elle eût été belle.

Néanmoins, comme rien n'est parfait en ce monde

et que la meute hurlait de plus en plus fort, il donna ordre d'ouvrir les négociations.

M. Jeffenach répondit en bon apôtre que cette alliance princière dépassait toutes ses ambitions ; mais que ces hochets brillants qu'on nomme des couronnes et des titres ne sont pas toujours un gage de bonheur, que, du reste, il s'était juré de laisser à sa fille liberté entière dans le choix d'un mari.

Au fond, il atermoyait, n'étant nullement pressé de remettre son argent en d'autres mains. Il renvoyait les prétendants à sa fille, se déchargeant sur elle de l'ennui des refus ; si elle eût fait un mauvais choix, il eût prononcé le veto et supprimé la dot. Il fut donc décidé que la cause serait portée au tribunal de Marguerite ; le prince voulut la plaider lui-même, il se fiait à son éloquence, se souvenant des succès brillants d'autrefois ; il se fiait surtout à sa finesse italienne qui lui ferait éviter les écueils et sonder le terrain. Il eut raison. Ce n'est pas que tout d'abord il n'eût été mis en défaut par cette petite Française sceptique et railleuse qui coupait, d'un éclat de rire, ses plus beaux effets ; il comprit vite que l'admiration et la galanterie n'avaient rien à voir dans cette affaire-là. Il se fit très simple, très bon, amical, presque paternel ; il joua cartes sur table, parla de ses embarras d'argent, de ses dettes, du culte de reconnaissance qu'il vouerait à la femme assez généreuse pour relever l'antique maison et pour en être le salut.

La voyant surprise de cet aveu d'une dignité simple, il appuya sur cette note et leurs conversations furent bientôt celles de deux amis.

Entre temps, il parlait de ses illustres alliances, de son cousin le roi de Carolie, de sa cousine la grande-duchesse de Bojador et les noms les plus pompeux, jetés ainsi négligemment, agissaient sur une vanité de jeune fille.

Peu à peu, la différence d'âge s'atténua ; il s'aperçut vite qu'elle était sérieuse, moins frivole, moins folâtre qu'il ne l'avait supposé ; il surprit même des notes de mélancolie qui l'étonnèrent et dont il ne put deviner la cause ; surtout il la sentait au-dessus de toutes les considérations mesquines, il en vint à éprouver pour elle plus d'estime qu'aucune femme ne lui en avait jamais inspiré.

« Fiez-vous donc à l'atavisme, murmurait-il ; cette fille d'un détrousseur de grandes villes est d'une délicatesse d'hermine pour toutes les questions

d'argent ; cette fille née d'une mère cabotine est d'une pureté de madone dans ce grand égout parisien. »

Oui, il l'estimait beaucoup, mais décidément l'amour ne venait pas et même le peu d'attrait qu'il avait ressenti pour sa drôlerie et sa gaminerie allait s'effaçant. A vrai dire, elle n'était plus ni drôlette ni mutine.

« Quel dommage, pensait-il encore, qu'elle soit si petite, si maigrelette, si peu imposante ; ce serait une vraie princesse. Je crois qu'elle m'épousera uniquement pour restaurer mon vieux palais.

Par instant aussi il ressentait pour elle, à défaut d'amour, un peu d'affection et de tendresse, c'est ainsi qu'un jour il l'appela : « Ma chère enfant. »

Il s'interrompit, étonné ; elle avait levé sur lui des yeux émus, des yeux très bons qu'il ne connaissait pas encore. Le lendemain, il reprit le même filon et obtint le même succès : il en conclut bien vite qu'il fallait agir en père et non en amoureux. Il s'ingénia à des petits soins auxquels il n'eût jamais songé.

Il lui recommandait de ne point se mouiller les pieds, de s'envelopper d'un plaid quand venait le soir, il allait lui-même chercher une écharpe, veillait aux courants d'air, puis il risqua de douces remontrances et s'aperçut que cette indépendante se plaisait à être réprimandée.

Bien qu'il n'y comprit pas grand'chose, il marcha dans la voie découverte et constata ses progrès. En même temps, il se fit bonhomme, revenu de toutes prétentions : il savait le vide des joies mondaines, n'aspirait qu'au repos du foyer, n'avait qu'un désir : rendre sa femme heureuse, l'aimer, la gâter.

Hélas ! il suffit de l'apparition sur la plage d'une Américaine aux cheveux d'or pour que la cuirasse de Guido craquât de toutes parts : d'abord d'invisibles fêlures, rapides regards, exclamations, compliments, puis une assiduité constante, comme s'il eût été attiré par un aimant. De fait, Evelyn était royalement belle, avec sa taille élevée, sa sveltesse sans maigreur, la pureté de formes que l'indiscret costume de bain laissait apercevoir, aussi le prince avait-il grand'peine à contenir son enthousiasme ; chez lui, le vieil homme ressuscitait.

Marguerite n'avait pas attendu les confidences d'Evelyn pour concevoir quelques doutes sur la sagesse des princes de cinquante ans, sa clairvoyance enregistrait de notables changements.

Ce n'était pas que Guido n'essayât de se rattacher aux branches. Quand Evelyn se trouvait absente, il s'occupait de Marguerite avec de bons sourires indulgents, il n'avait d'yeux que pour elle.

Il luttait, se sermonnait :

— Voyons, voyons, la chose importante est d'épouser la petite Jeffenach. Assez de folies, Guido, il est temps d'agir en homme sérieux.

A la suite de ces mercuriales, il revenait à elle avec les airs d'un pénitent qui demande sa grâce, convaincu du reste qu'elle ne soupçonnait rien du secret caché dans son cœur.

Un jour que, forçant la note, il lui adressait une déclaration, elle répondit par un éclat de rire moqueur, strident, et fixa sur lui un regard qui n'avait plus rien d'ému ni de bon.

Le regard et le rire lui donnèrent à réfléchir ; il résolut de résister aux coquetteries de l'Américaine ; peut-être fût-il parvenu à suivre cette sage ligne de conduite sans l'arrivée inopinée de Maurice.

C'était un rival, celui-là, il n'y avait point à s'y méprendre : un rival jeune, beau, amoureux, si amoureux qu'il ne dissimulait ni sa tristesse de la froideur avec laquelle la jeune fille l'accueillait, ni ses remords de quelque crime inconnu, ni son espoir de rentrer en grâce. Il était là pour elle, pour elle seulement, ne voyant qu'elle, la cherchant toujours.

Il ne quittait guère la villa Jeffenach où Marguerite le recevait avec une grâce affectueuse, comme si elle se fût intéressée à son malheureux amour ; il était de toutes les parties, de toutes les promenades. Guido en éprouvait irritation et jalousie, il eût voulu que ce beau garçon fût éconduit et ne reparût plus.

Pourtant, il n'avait pas à se plaindre, toutes les attentions d'Evelyn allaient à lui ; mais il était trop expert en ces choses pour ne pas deviner l'ambition cachée sous cette préférence, il en ressentait moins de joie que de souci.

IX

Miss Evelyn Stoby à miss Emilia Stoby.

Trouville, Villa Jeffenach.

« Ma chère Emilia,

« Ainsi que notre cher papa nous l'a recommandé, je vais vous écrire dans la langue française afin de rendre utile pour notre accomplissement cette correspondance et qu'ainsi le temps ne soit pas perdu; c'est une petite incommodité, mais je pense que vous imiterez le bon exemple que je vous donne ainsi qu'à nos petites sœurs. Dites-le à notre chère maman, elle sera satisfaite de ma docilité.

« Je suis très contente de mon séjour à Trouville qui sera, je l'espère, profitable à toute notre famille. La villa Jeffenach est entièrement confortable; M. Jeffenach étant retenu à Paris par ses affaires, Marguerite et moi l'habitons seules avec la dame de compagnie, Mme Maigret. Cette dame n'a d'autre occupation que de suivre Margaret, d'après la manière si ridicule des demoiselles françaises de ne pouvoir marcher seules, comme si elles étaient de stupides babies.

« Mlle Jeffenach, qui se croit pourtant très intelligente, se fait accompagner partout de cette dame qui ne sert à rien.

« Nous aurions du reste, si besoin en était, beaucoup de gens pour nous protéger : ce sont d'abord tous les soupirants à la main de Marguerite ; ils sont nombreux, car vous savez, chère Emilia, que les hommes en France n'épousent que les femmes ayant de l'argent. Je ne dis pas cela pour Gustave Trémour qui s'est conduit en vrai gentleman américain. J'ai cependant un reproche à lui faire ainsi qu'à vous. Comment ne m'avez-vous pas avertie de la venue de M. d'Erlanges? Cela aurait pu être

très préjudiciable pour moi, car j'ai été si surprise en le voyant.

« Je dois vous le dire, chère Emilia, parmi les prétendants de Marguerite il y a un prince italien qui me paie beaucoup d'attention. Dès que je parais, il vient à moi tout enchanté, il me fait des compliments très jolis, il dit que je suis une beauté, bella, bellissima. Il possède un magnifique palais de marbre blanc, avec des tableaux des maîtres illustres et ses ancêtres ont régné sur des trônes comme des rois.

« Chère Emilia, vous pensez si je serais heureuse d'être une princesse et de recevoir notre cher papa, notre chère maman, nos petites sœurs et vous, sans oublier Gustave Trémeur, dans ce beau palais de marbre; mais le prince n'est point encore engagé avec moi, c'est pourquoi je crains que l'arrivée de Maurice d'Erlanges ne lui soit très désagréable.

« Ce n'est pas que Maurice ait le moindre droit à ma préférence. Je ne lui ai pas pardonné son silence dans la forêt, tandis que Gustave vous demandait si respectablement de devenir sa femme; mais je crois qu'il est venu en grande repentance et qu'il a pris sa détermination.

« Je suis effrayée qu'il me fasse sa demande et qu'il faille lui répondre un oui ou un non. Vous savez comme il était obstiné quelquefois, j'ai beaucoup de peine à éviter avec lui un tête-à-tête, je vous assure, car Marguerite Jeffenach se fait un plaisir bien méchant de l'inviter sans cesse à déjeuner ou à diner.

« Je sais très bien que c'est pour mécontenter le prince, lui faire supposer que je suis aussi frivole que les demoiselles françaises et que je ne sais point reconnaître la valeur d'un homme de son rang.

« Cette manière d'agir me fait comprendre que le prince est un très beau parti, comme ils disent en France, et que Mlle Jeffenach eût aimé à le garder pour elle, cela m'a fait prendre ma détermination.

« Ce n'est pas, my dearest, si je veux être tout à fait franche avec vous, que je n'éprouve pour Maurice un peu de regret, maintenant surtout que je m'aperçois combien il tenait à moi et qu'il serait tout disposé à s'engager pour la vie. Mais notre papa nous a dit, quand nous sommes venues en France, que nous devons tout sacrifier pour la grandeur de notre famille et pour sa respectabilité;

rien ne peut être plus respectable pour notre papa, pour notre mère et pour vous, Emilia, que mon mariage avec le prince Guido.

« C'est pourquoi il faudrait me venir en aide ; je ne voudrais pas renvoyer Maurice d'Erlanges trop durement en lui enlevant tous les espoirs, mais s'il paraît de lui-même, rappelé par ses chefs, avant de m'avoir fait sa demande, tout alors serait très bien et, si le prince Guido ne me demandait pas d'être sa princesse, je pourrais retrouver Maurice sans qu'il y ait de brouille entre nous.

« Je sais bien qu'une Française saurait se prévaloir d'être recherchée par deux hommes à la fois ; mais je suis une simple et franche Américaine et je n'aime pas à jouer ce jeu-là. C'est pourquoi je vous demande, chère Emilia, ainsi qu'à Gustave Trémeur, de faire revenir Maurice à Paris, car s'il restait ici, j'aurais peut-être beaucoup de peine à ne pas lui pardonner.

« Je vous embrasse with all my heart, ainsi que notre chère maman et les deux chères petites sœurs.

« EVELYN. »

Cette lettre tomba à la façon d'une bombe dans le paisible intérieur des Stoby et y causa émotions et ravages. La joie de Mme Stoby fut d'abord sans mélange : son Evelyn rencontrait enfin la haute fortune qu'elle méritait. Mais, en relisant la lettre, elle crut y discerner un aveu de faiblesse, un appel de secours.

Hum ! le prince avait cinquante ans et Maurice trente. Cela donnait à cette mère sagace beaucoup à réfléchir. La nécessité d'écarter le péril lui parut urgente. Elle convoqua Gustave Trémeur.

Gustave accourut en toute hâte, un peu anxieux. On l'accueillit avec un flux de paroles auxquelles d'abord il ne comprit rien. Il fallut que la fameuse lettre lui fût remise. Il la lut : sa vanité de petit bourgeois s'enfla jusqu'à l'orgueil ; il murmurait déjà intérieurement : « Mon beau-frère le prince. » Aussi, quand on fit appel à son secours, répondit-il par la plus chaleureuse protestation de dévouement.

Mme Stoby dit d'un ton péremptoire :

— Il faut que M. d'Erlanges quitte Trouville immédiatement ; faites-le rappeler par vos chefs.

— C'est impossible ; son congé est régulier, il n'y a aucune raison...

— Trouvez un prétexte, dit Emilia. Vous pourriez vous battre en duel et demander à Maurice d'être votre témoin.

— Mais on ne se bat pas en duel tout seul, il faut un adversaire.

— Provoquez un de vos camarades, vous ferez des excuses sur le terrain.

Il regimba.

— Je vous croyais plus dévoué pour les intérêts de notre maison, dit aigrement Mme Stoby.

Il courba la tête et parut réfléchir profondément.

— Une seule personne, dit-il, a sur Maurice assez d'influence pour lui faire quitter Trouville, c'est sa mère; je crois, du reste, que nous trouverons en elle une alliée, elle a pour son fils de grandes ambitions.

— L'alliance des Stoby me semble assez glorieuse pour satisfaire toutes les ambitions d'une mère.

Ainsi rabroué, Gustave fit amende honorable.

— Certainement, l'alliance des Stoby est des plus glorieuses, ce n'est pas moi qui le contesterai; mais un hasard m'a fait apprendre que les d'Erlanges ont perdu leur fortune; aussi est-il nécessaire que Maurice...

La colère de Mme Stoby éclata.

— Perdu leur fortune et vous ne le disiez pas, et il se permettait de prétendre à la main d'Evelyn! il n'y a pas un instant à perdre! il faut avertir Mme d'Erlanges, puisque, selon vous, c'est le plus sûr moyen.

Ils se mirent tous trois à rechercher de quelle façon Mme d'Erlanges devrait être avertie.

La lettre anonyme fut écartée, non seulement parce que ce moyen n'est pas respectable, surtout parce qu'il court risque de ne produire aucun effet.

— J'irai trouver Mme d'Erlanges, s'écria Mme Stoby; je lui parlerai en franche Américaine, je lui dirai...

— Non, non, ce serait par trop incorrect; du reste, Mme d'Erlanges a quitté Paris; dans tous les cas, il est préférable que vous lui écriviez.

— Je le veux bien, dit-elle.

Mais il eut grand'peine à lui faire comprendre que le ton de la lettre devait être mesuré et courtois.

Cette lettre ne fut pas l'œuvre d'un jour; tous trois y collaborèrent, discutant chaque mot; il fallait qu'elle fût franche, sans trop de rudesse; simple, sans trop d'humilité; digne, sans trop de fierté.

Il fallait établir que les Américaines sont accusées, bien à tort, de coquetterie ayant pour but un avantageux mariage; que ces agissements étaient sévèrement réprouvés dans la famille Stoby; que Mme Stoby, s'apercevant des assiduités de M. d'Erlanges auprès de sa fille Evelyn, n'avait point hésité, afin d'y couper court, à la faire partir pour Trouville, mais qu'il s'était permis de l'y suivre.

Alors, loyalement Mme Stoby s'adressait à Mme d'Erlanges pour lui demander quelles étaient les intentions de son fils; non moins loyalement elle croyait devoir la prévenir de l'impossibilité présente de constituer une dot à la jeune fille.

Dans une éloquente péroraison due tout entière à la plume de Gustave, elle adjurait Mme d'Erlanges de rappeler son fils auprès d'elle, car sa présence à Trouville pouvait compromettre gravement Mlle Stoby.

Somme toute cette lettre n'était pas trop mal; elle inspirait confiance par l'étrangeté du procédé, par un ton de rude bonhomie, par un étalage naïf d'orgueil maternel. Elle émanait visiblement d'une brave mère de famille, inquiète du bonheur de son enfant, prête à tout pour le défendre, d'une femme peu habituée aux usages mondains, mais d'une incontestable probité.

Il ressortait de cette prose habile que les deux jeunes gens étant sans fortune, leurs mères devaient se liguier pour empêcher un imprudent mariage.

La lettre partit et les trois conjurés se félicitèrent.

X

Ce fut ainsi que la bombe, après avoir jeté dans l'agitation le clan ambitieux des Stoby, ricocha, afin d'atteindre Mme d'Erlanges au château de Mérencourt où elle brodait paisiblement une chasuble d'or, se complaisant en son adresse, toute surprise de se tirer à son honneur d'un travail dont elle n'avait guère accoutumance.

On faisait beaucoup d'ornements sacerdotaux sous la direction de la marquise : des chasubles, des chapes, des dalmatiques ; mais dans ce moment cette pieuse besogne n'avait pas l'allure lente que comporte ce genre de travail, elle était devenue fiévreuse, car il fallait que tout fût terminé pour la fête qui se préparait ; oh ! une fête religieuse, il n'y en avait jamais d'autres au château de Mérincourt : jamais ni bals, ni garden-parties ; à peine deux ou trois grands diners de famille ; en revanche, des saluts dans la chapelle gothique, des retraites pour les jeunes femmes de la famille, des missions pour les gens du village, puis des adorations, des bénédictions, des rosaires.

Le marquis d'Avrigné disait :

« Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un impie de traverser Mérincourt sans s'agenouiller. »

En effet, tous s'agenouillaient dans l'entourage de la marquise ; les uns par dévotion, les autres par indifférence, le plus grand nombre par respect pour cette femme dont la vie se passait à recruter des âmes à Dieu ; on s'agenouillait, sans prier peut-être, mais l'hommage extérieur était rendu.

Là, du reste, ne se bornait pas le travail de propagande ; c'étaient des fondations pieuses, des vocations ecclésiastiques, des écoles libres largement subventionnées. Partout où la cause chrétienne avait besoin d'une aide, se trouvait toujours ouverte la main de Mme de Mérincourt ; mais il était une manifestation plus chère que toute autre à son cœur, elle la nommait sa Fête.

Un jour n'avait-elle pas appris avec indignation que les processions étaient interdites en France, que défense était faite au Seigneur de quitter son tabernacle pour se promener entouré de son peuple dans les rues pieusement pavoisées.

Hélas ! maintenant le Seigneur, comme un prisonnier, ne devait plus sortir de son étroite cellule ; jamais plus il ne reverrait les rues pavoisées, les reposoirs fleuris, le peuple se pressant autour de lui comme aux jours de sa vie mortelle.

L'âme pieuse de la marquise eut une révolte d'amour : ce que l'on refusait au Christ, elle le lui donnerait ; une procession annuelle aurait lieu sous les arbres séculaires du parc, des âmes dévouées viendraient faire amende honorable ; ce ne serait pas

le nombre, ce ne serait pas la foule, mais les dix justes de Sodome, mais la poignée de chrétiens qui, en descendant aux catacombes, sauvèrent la foi. Cette procession était sa joie la plus vive, elle ne négligeait rien pour en assurer l'imposante splendeur.

Monseigneur l'évêque venait de promettre d'y assister, changeant l'itinéraire de sa tournée pastorale; lui-même officierait. Il fallait pour ce grand honneur des chapes et des chasubles neuves, c'est pourquoi les ouvrières se hâtaient. La marquise, en tirant les fils de soie de son merveilleux travail, songeait à toutes ces choses, mais ce n'était pas à ces choses que songeait Mme d'Erlanges. Ses méditations roulaient sur ce texte, toujours le même : comment trouver pour Maurice une héritière ? Depuis trois semaines qu'elle était à Mérencourt, elle n'avait point perdu son temps. Chaque jour elle revenait bredouille.

Ce n'était point pourtant que les filles à marier manquaient dans les châteaux voisins. Bien au contraire, il y en avait trop, malheureusement : chez les Verteilles, six filles, dont trois déjà coiffaient sainte Catherine, cinq chez les Valandières, sept chez les Briez, sans compter une demi-douzaine de garçons.

Cette bénédiction du Seigneur avait eu pour premier résultat de diminuer le chiffre des dots de la plus regrettable façon. En revanche, comme si la Providence se fût amusée à la narguer, chez les riches Fyésoll un fils unique, un seul fils aussi chez les d'Avrigné.

Après deux semaines de vaines recherches et d'infructueuses lamentations, Mme d'Erlanges abandonnant les cimes aristocratiques descendit vers les plaines des potagers bourgeois. Elle eut avec le notaire, maître Doucin, de longues conférences dont elle revint tête basse. Les familles auxquelles Maurice eût pu s'allier sans honte payaient tribut au malheur des temps. Par-ci, par-là, une piètre dot de cent mille francs, vraiment ce n'était pas la peine de s'embourgeoiser.

Pour retrouver les filons d'or, il eût fallu descendre au bas-fond des nouvelles couches; par un dernier scrupule elle y répugna : il eût été trop pénible d'entendre Maurice donner le nom de père à quelque épicier enrichi.

Elle se désolait, faisant à sa noble cousine ses doléances. Celle-ci les écoutait distraite, disant oui

de la tête, sans paraître se douter qu'un mot d'elle aurait suffi pour changer la situation et que ce mot, son interlocutrice l'attendait. Mme de Mérincourt s'inquiétait peu des créatures mortelles, elles lui paraissaient de peu d'importance auprès des grands principes pour lesquels elle combattait.

Envisagées à cette lumière froide et haute, les choses de la terre perdaient leur couleur, elles apparaissaient insignifiantes et ternes; aussi les deux femmes ne se comprenaient pas.

Ce fut au milieu d'une de ces méditations que la bombe arriva. Le valet de chambre apporta les lettres sur un plateau d'argent. Mme de Mérincourt en fit elle-même la distribution.

— Une seule pour vous, chère amie, le reste est pour moi.

Elle dit cela d'une voix lasse, avec un involontaire soupir d'effroi. C'était l'heure la plus pénible de la journée, que celle du dépouillement de cette volumineuse correspondance où pas un mot d'amitié n'était écrit. Des demandes de secours, des comptes rendus, des devis de chapelles à réparer, des traitements à obtenir. Et devant ces requêtes, qui montaient, montaient comme une marée, elle s'arrêtait consternée, marchandait, discutait, liardait, se faisant accuser de parcimonie, tandis que tous ses revenus se dépensaient en bonnes œuvres. Elle additionnait mentalement les sommes.

Pendant ce temps, Mme d'Erlanges avait lu et relu la lettre de Mme Stoby avec autant de stupeur que de colère.

Ainsi Maurice, qu'elle croyait retenu en Angleterre par une mission de confiance, s'amusa sur une plage normande à un flirt inutile et dangereux. D'abord elle n'y voulut pas croire. Où eût-il trouvé de l'argent? Mais la précision des détails ne permettait guère l'incrédulité; le nom de la plage, de l'hôtel, tout était mentionné.

Avec une sagacité de mère ambitieuse, elle reconstituait l'histoire dont on ne lui disait que quelques mots, devinait tout, comprenait tout.

« Ces deux imbéciles doivent s'aimer, » pensa-t-elle.

L'un des imbéciles se nommait Maurice et avec lui la victoire ne serait pas si aisée.

« Elle n'est pas riche, je n'ai pas assez surveillé.

Que devenir maintenant, s'il s'obstine ? Il faudrait un prétexte pour lui faire quitter Trouville. »

La voix de son hôtesse la fit tressaillir : dans son émoi, elle avait oublié sa présence et déposé le masque souriant qu'elle portait toujours.

— De mauvaises nouvelles, chère amie ? vous paraissez consternée,

Ce disant, la marquise tendit la main, habituée qu'elle était à lire des placets et des requêtes. Mais Mme d'Erlanges parut ne pas voir le geste et glissa la lettre dans sa poche en répondant :

— Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, merci de votre intérêt dont je suis fort touchée ; c'est d'une proposition de mariage pour mon fils qu'il est question.

— Un bon mariage, j'espère.

— Je ne sais, il s'agit d'une jeune Américaine.

— Catholique ? demanda la marquise avec inquiétude.

— Catholique, peut-être, on ne me le dit pas ; mais le catholicisme des Américaines ne ressemble guère au vôtre, ma chère cousine, et depuis que je vis auprès de vous, j'ai compris et je voudrais faire comprendre à Maurice la grandeur de la cause à laquelle nous devons nous dévouer. C'est pourquoi ce mariage ne me plaît guère. Si vous les connaissiez comme moi, ces filles de Yankee, si vous les aviez vues ardentes au plaisir, aux bals, aux chevauchées, avides de flirt, cette chose coupable dont vous savez peut-être le nom et qui consiste à surexciter toutes les vilaines passions des hommes ; oui, si vous les aviez vues, vous comprendriez mon effroi. Je tremble pour le salut de mon fils.

« Ah ! que j'aimerais mieux une femme moins brillante, mais élevée dans nos idées, dans vos principes : une des demoiselles de Verteilles, par exemple, ou l'une des deux Briez. Quel malheur que notre position de fortune ne nous permette pas de faire bon marché des misérables questions d'argent.

Elle parlait d'une voix insinuante, tout en regardant en dessous, du coin de la paupière, la marquise, qui placidement répondit :

— S'il en est ainsi, ma chère amie, il ne faut donner aucune suite aux ouvertures qui vous sont faites ; laissez toute chose entre les mains de la Providence, elle sait ce qui nous convient.

Considérant l'incident clos, elle se replongea

dans la lecture de son courrier. Décidément, ces questions de mariage, si séduisantes pour les femmes désœuvrées, ne lui inspiraient que peu d'intérêt. Dans la calme sérénité de la soixante-septième année, elle était semblable à ces miroirs limpides qui reflètent les choses extérieures sans qu'aucune d'elles y laisse d'empreinte. Cela passait, s'effaçait dans la venue continuelle d'autres objets et d'autres images. Pour un instant, pour quelques secondes, elle prêtait son attention, puis, indifférente, la reprenait.

« Il doit pourtant y avoir une fêlure dans ce cristal, un endroit vulnérable dans cette impassibilité, » se disait Mme d'Erlanges.

Elle si agissante, si vivante, si envieuse de fortune, de joies mondaines, ne pouvait croire au complet détachement de sa cousine.

La marquise ayant repris l'examen de son courrier, lisait ses lettres à voix haute, en femme qui n'a nul secret personnel, et que les secrets des autres n'embarrassent guère.

— M. le curé de Verteilles m'apprend qu'un de ses jeunes paroissiens désire se consacrer au Seigneur; les parents ne peuvent payer l'entrée au séminaire. C'est bien, je payerai.

« Nos bonnes sœurs m'écrivent qu'elles ont encore perdu une enfant. La troisième depuis deux mois, c'est terrible.

— Vous avez une épidémie dans le village? demanda Mme d'Erlanges, qui crut devoir témoigner quelque intérêt.

— Non, elle n'est pas morte, elle est perdue dans ce sens que les parents l'ont reprise aux bonnes sœurs pour la mettre à l'école laïque, et c'est un peu de ma faute, je dois m'en accuser.

Elle continua d'un ton de contrition :

— Je paye le traitement des sœurs et le local, et le chauffage, et les livres de la distribution de prix. J'ai exigé que ceux-ci fussent donnés largement à toutes les élèves, sans distinction, sans préférence. Il ne s'agissait pas, vous le comprenez, d'exciter les mécontentements et les jalousies des parents; mais j'avais réservé les vêtements. Il y a de ces pauvres petits qui nous arrivent presque nus, sans chemise; c'étaient ceux-là qu'il fallait vêtir: j'ai eu tort. A l'avenir j'habillerai la classe entière.

« Ah! une malade incurable à faire recevoir dans un hospice.

Elle s'interrompait, écrivait quelques notes sur un agenda. Chaque lettre se terminait par un appel de secours et, des mains largement ouvertes de cette femme généreuse, l'argent coulait, tandis qu'auprès d'elle Mme d'Erlanges se mourait de dépit.

Quelques lettres encore, puis la marquise jeta une exclamation joyeuse :

— Il vient, il vient, je n'osais pas l'espérer.

Devant le regard surpris de sa compagne, elle continua :

— Le comte de Sirvan, chère amie, le créateur de l'œuvre admirable des Harmonies chrétiennes. Ah! que je suis fière, que je suis heureuse de sa présence à notre procession. Savez-vous comment la vocation s'est révélée en lui?

Mme d'Erlanges fit de la tête un geste indifférent et négatif, mais son interlocutrice s'animait.

— Le comte de Sirvan était alors, comme chacun sait, capitaine d'artillerie; il tenait garnison dans un de ces grands centres ouvriers où se forment les grèves. Une de ces grèves éclata, terrible : arrestations, répressions, rien n'y faisait. Et voilà que le comte eut l'inspiration de parler à ces exaspérés, à ces égarés, à ces fous. Il se rendit seul dans une de leurs réunions, revêtu de son uniforme d'officier. A sa vue, ce furent des cris sauvages, des imprécations, on l'insultait, on le menaçait. De sa voix haute, dominant le tumulte, il parla sous le coup de son émotion, et cette émotion fut si puissante que tous ces féroces s'adoucirent, vaincus par cette force du verbe qui luisait dans les ténèbres de leur ignorance. De ce jour, la vocation du comte de Sirvan lui fut révélée : il irait aux révoltés, aux égarés, aux opprimés, et il parlerait. Ce fut l'origine, le point de départ des Harmonies chrétiennes.

En ce moment, Mme d'Erlanges, que les Harmonies chrétiennes n'intéressaient guère, s'avisait qu'une lettre non décachetée gisait sur le tapis. Elle la releva et la présenta à la marquise. Quand celle-ci en eut déchiré l'enveloppe, son visage s'assombrit. Elle dit très bas :

— Mon neveu, le colonel marquis de Mérincourt, refuse de se rendre à mon appel. Il allègue les devoirs de son service, mais ce n'est pas cela : il craint de compromettre sa nomination au grade de

général. Oh ! qu'il y a peu de générosité dans le cœur des ambitieux.

Sous le coup du mécontentement, elle se confiait :

— J'avais compté sur lui pour recevoir Monseigneur l'évêque. Il me semblait convenable qu'un homme de ma famille fût présent pour le remercier du grand honneur qu'il me fait.

— Vous avez dans le voisinage d'autres parents très proches, dit Mme d'Erlanges malignement, M. Gérard, par exemple.

La marquise hocha la tête.

— Frédéric Gérard, oui, il y a Frédéric Gérard.

Puis naïvement :

— Ce ne sont pas les Gérard, ce sont les Mérincourt qu'il faut représenter, Frédéric manque d'autorité, de... de... de noblesse enfin.

— Si la noblesse des d'Erlanges vous paraît suffisante, je ferai venir Maurice.

Le rayon de joie reparut dans les yeux de la marquise.

— Suffisante, je crois bien ; l'anoblissement des d'Erlanges date de 1580, comme celui des Mérincourt, auxquels ils s'allièrent par le mariage de Desle de Mérincourt avec Robert d'Erlanges, en 1678. Notre parenté remonte un peu loin, ma chère cousine, je n'en serai pas moins reconnaissante à votre cher fils de venir à mon secours. Ecrivez-lui donc, je vous en prie. Dites-lui que, pour le récompenser, je le présenterai au comte de Sirvan qui l'enrôlera sous sa bannière ; puis nous prierons ensemble la divine Providence pour qu'elle lui fasse rencontrer, comme au jeune Tobie, une épouse digne de lui.

Mme d'Erlanges n'avait souci ni du jeune Tobie, ni du comte de Sirvan : mais le prétexte qu'elle cherchait lui était offert, elle le saisit.

Sa lettre fut pressante comme un ordre, suppliante comme une prière, mystérieuse comme un oracle. Maurice ne comprit pas très bien si c'était le salut de la France, le triomphe de la religion ou l'honneur de Mme de Mérincourt qui se trouvait en péril, mais sa mère réclamait sa présence ; sans discuter, il se résolut à obéir.

Et ce fut ainsi que la bombe, repartant une dernière fois, revint à son point de départ pour jeter dans l'émoi le clan joyeux de la villa Jeffenach.

XI

— Comment, vous nous quittez, monsieur d'Erlanges ?

Et Marguerite Jeffenach, toute rose d'une émotion qui la rendait presque jolie, fixa sur le jeune homme des yeux qui interrogeaient.

Il répondit par quelques phrases de banal regret, elle l'interrompit :

— Ce n'est pas sérieux, ce n'est pas possible ! Hier vous ne songiez pas à ce départ ; qu'est-il survenu ?

A travers les portes ouvertes, elle regardait Evelyn qui se promenait en compagnie du prince. Maurice regardait aussi ; alors elle appela :

— Evelyn, Evelyn.

Evelyn entendit et s'approcha d'un pas nonchalant.

— Darling, que me voulez-vous ?

— Je veux que vous me veniez en aide, car à moi seule je ne suis pas assez forte : M. d'Erlanges menace de nous quitter, il faut le retenir.

Une lueur rapide, mais fugitive, passa dans les yeux de miss Stoby, elle répéta :

— Le retenir.

Se maîtrisant, elle ajouta :

— Je pense que M. d'Erlanges a des motifs qu'il serait indiscret peut-être de lui demander.

Elle reprit sa promenade avec la même nonchalance, écoutant la description du palais de Naples que le prince lui faisait pour la trentième fois.

— Eh bien ! dit Marguerite, ces motifs, je les demande ; monsieur d'Erlanges, pourquoi partez-vous ? Nous étions tous si heureux de votre séjour parmi nous. Est-ce un plaisir ou un chagrin qui cause votre désertion ?

Elle était venue s'asseoir sur le banc auprès de lui, attendant et désirant sa confidence. Elle se penchait un peu dans une attitude de sœur ou de mère :

plus de sympathie que de curiosité dans ce regard d'ordinaire si railleur, qui s'adouçissait en une pitié tendre; mais il n'était point de ceux qui aiment à être plaints.

— Les motifs de mon départ, dit-il froidement, sont des plus simples, il n'y a aucune indiscretion à me les demander: ma mère me rappelle auprès d'elle et je lui obéis.

— Oh! dit-elle, je comprends; ce doit être si bon d'obéir à une mère.

Sa voix sombra dans une tristesse profonde; il s'en voulut de l'avoir fait naître. Jamais Marguerite n'avait fait allusion devant lui à la mère coupable qui l'avait abandonnée; ce soir-là, elle lui semblait tout autre, prête à la confiance, à l'amitié, à l'amour peut-être. Ce n'était plus seulement le bienveillant accueil des premiers jours, ni la coquetterie des filles du monde, c'était beaucoup plus et beaucoup mieux: une affection sincère, loyale, qu'elle lui offrait.

Seulement qu'avait-il à faire de cette affection-là? il sentait pleurer son cœur et ne voulait pas qu'on soupçonnât ses secrètes larmes; tout son orgueil d'homme se révoltait.

— Où allez-vous, demanda-t-elle, est-ce à Paris?

— Non, pas encore; ma mère est à la campagne, chez une de ses cousines. Je vais la rejoindre, puis nous rentrerons ensemble à Paris et je reprendrai mon harnais.

Il évitait systématiquement de faire mention de ses alliances nobles et riches; c'était une revanche que sa simplicité native prenait sur l'ostentation maternelle; c'est pourquoi il ne nomma pas la marquise de Mérencourt. Il s'était levé pour prendre congé de Marguerite, elle le retint.

— Un mot encore, ou plutôt une prière. Vous savez que j'ai le plus grand désir de voir les falaises d'Étretat; nous devons faire cette excursion la semaine prochaine; consentez à retarder d'un jour votre départ et nous prendrons le yacht pour nous y rendre demain. Je tiens à m'assurer votre secours, ajouta-t-elle avec insistance. On dit les chemins périlleux, ce n'est l'aide ni du prince, ni du petit Yügger, ni du marquis de Rocheplate qui peut me rassurer: il me faut votre pied de montagnard, votre bras solide et votre tête qui ne tourne pas. Voulez-vous me donner cette journée encore, la dernière?

Il était debout, regardant toujours Evelyn qui, au loin, se promenait ; il répéta :

— Une journée, la dernière, oui, la dernière ; mademoiselle Marguerite, je resterai puisque vous le désirez.

Il redit encore : « La dernière journée. »

La dernière journée ! Combien de fois déjà ne s'était-il pas résolu à partir et toujours il remettait, retenu par cet espoir obstiné de tous ceux qui aiment, l'espoir d'un meilleur lendemain.

Qu'ils étaient loin les rêves qui avaient bercé son voyage de Paris à Trouville. Il se faisait une joie si grande du revoir auquel Evelyn ne s'attendait pas ; il se représentait Pensoleillement de ses yeux bleus, et son cri de surprise :

— Est-ce possible ! vous, monsieur d'Erlanges, vous ici !

Et sa réponse à lui :

— Vous avez dit : « Qui m'aime me suive. » Je vous ai suivie parce que je vous aime, parce que j'ai compris que je ne puis vivre loin de vous. Voulez-vous être mienné pour la vie entière ?

Loyalement il lui aurait tout dit : le mensonge de sa position mondaine, son peu de fortune, tout le précaire de sa situation ; mais il aurait ajouté :

— J'ai confiance et bon courage. Si le vieux monde n'a pas de place pour nous, votre pays nous reste : je serai l'associé de votre père, je mourrai à la tâche où je vous conquerrai une fortune.

Bravement, en vaillante fille d'Amérique, elle aurait répondu :

— J'accepte, Maurice.

Et tout aurait été résolu.

Oui, ils étaient loin ces rêves.

Dès le premier jour, dès la première minute, il comprit que les choses ne se trouvaient plus au point où il les avait laissées. Ce n'était plus l'ivresse de cette inoubliable soirée de printemps, alors que, sous les arbres de la forêt, elle laissait sa main dans la sienne.

Des siècles semblaient s'être écoulés et des milliers de lieues séparaient la forêt de la plage de Trouville. Ce n'était plus la même femme et pourtant il espérait toujours. Il crut à une punition ; sans doute elle lui en voulait de n'avoir pas parlé ; il crut à une épreuve, à un caprice, à une coquetterie, car parfois il surprenait de longs regards fixés sur lui ; ce soir

encore, à l'annonce de son départ, elle n'avait pu dissimuler un peu d'émotion.

S'il pouvait lui parler seul comme autrefois ; mais la méchante fille semblait prendre plaisir à lui refuser un de ces insignifiants tête-à-tête qu'avec son indépendance d'Américaine, elle accordait à tous : au prince, au marquis de Rocheplate, au petit Yügger. Elle allait causant, flirtant, tantôt rieuse, tantôt langoureuse, suivant l'impression et suivant le moment ; mais avec Maurice elle restait polie et froide, le maintenant à distance ainsi que l'on fait avec un étranger, un importun.

C'était bien cela, un importun ; pourquoi ne lui donnait-elle pas l'explication qu'il recherchait ? pourquoi ne pas le congédier ? un renvoi eût été moins cruel que l'incertitude où elle le maintenait. Oui, oui, une explication à tout prix, il la lui fallait, il l'aurait et, à la faveur de cette dernière journée, il saurait bien l'y forcer.

XII

La dernière journée avait eu lieu ; elle avait cessé d'être l'attente, l'illusion, l'espérance ; elle était devenue la chose finie, vécue, irrévocable, à laquelle ni la volonté, ni l'intelligence de l'homme ne peuvent rien changer ; elle avait cessé d'être l'avenir pour devenir le passé.

C'était à cela que songeait Maurice avec une tristesse profonde, seul dans le wagon qui l'emportait vers les montagnes du Jura ; il se remémorait tous les incidents de ces dernières heures : le départ matinal de la villa Jeffenach dans le brouhaha joyeux de ces sortes d'excursions ; la gaieté de Marguerite plus étourdissante que jamais, son babil, son persiflage ; le brio d'esprit du petit Yügger ; les poses savamment étudiées du marquis de Rocheplate ; les phrases ampoulées de Guido, admiratives et éloquentes ; mais de tout cela, il ne s'occupait guère, restait songeur, ne regardant ni la mer dont

le yacht fendait les vagues, ni ces côtes de France, ni les merveilleuses falaises qui surplombaient au-dessus de l'Océan; toutes ses pensées se concentraient sur Evelyn.

Il cherchait à surprendre le secret qu'elle gardait. Ne l'aimait-elle plus ?

Il allait avoir la réponse péremptoire à cette question qui lui martelait le cœur. Si elle le laissait partir sans une explication, sans un adieu, c'est que toute espérance serait folle désormais.

Il l'observait à la dérobée, avec cette pénétration de l'homme qui aime; il vit que la jeune fille était plus émue qu'elle ne voulait le paraître. Elle écoutait le prince, assis auprès d'elle, avec tant d'inattention qu'il en fit la remarque, un peu blessé : elle prétextait un mal de tête.

Puis il se rappelait l'arrivée à Etretat au milieu de toutes ces barques de pêche, qui, semblables à de grands oiseaux, rentraient à tire-d'aile au port; le débarquement, et enfin la visite aux merveilleuses falaises. Il revoyait Evelyn qui, sans accepter d'aide, descendait, alerte, la pente vertigineuse, tandis que Marguerite, effrayée par le vide, par l'attraction du gouffre, s'attachait à lui, craintive, fermant les yeux. Des recommandations épeurées semblaient leur venir du ciel : c'était la pauvre Mme Maigret, restée prudemment en haut des roches, en compagnie du prince, l'obésité quinquagénaire de ce dernier se refusant aux escalades.

Maurice éprouva, devant cette infériorité de son rival, une joie triomphante qui l'eût entraîné à des prouesses acrobatiques, si Marguerite ne l'eût arrêté. Il s'aperçut du reste qu'Evelyn affectait de ne point s'occuper de lui, dans un parti pris d'indifférence. Ils passèrent sous la Manne Porte, cette colossale arche de pierre, puis revenant par le chemin déjà parcouru, ils remontèrent l'escalier de roche : les deux jeunes filles avec leur légèreté d'oiseau, le petit Yügger avec sa prestesse de singe; seul le marquis s'arrêtait par instant, haletant, défaillant, et ce fut lui que Maurice dut secourir.

On avait fait le projet d'explorer après le déjeuner les falaises d'Amont, ce trou du Chaudron plus difficile encore que la descente à la Manne Porte; mais Mme Maigret supplia : elle avait éprouvé une frayeur si grande en les voyant disparaître dans l'abîme, elle n'en était point remise; le prince joignit ses instances

à celles de la pauvre duègne, le marquis les appuya, il en avait assez des escalades.

Alors Marguerite céda. Ils se rendirent au bas de la falaise, s'étendirent sur les galets et ne tardèrent pas à se sentir envahis par cette paresseuse rêverie, par ce sommeil de la pensée qu'impose, avec une si invincible puissance, la sonorité des flots se brisant sur la rive.

Ils ne parlaient plus, les yeux perdus dans l'infini; quelques rares promeneurs passaient devant eux; Marguerite dit :

— C'est vrai qu'il fait très bon ici; restons-y jusqu'à l'heure du départ, puisque vous le désirez tous.

Elle dit cela sans tourner la tête et ne s'aperçut pas que Maurice n'était plus avec eux.

Cette douceur paresseuse, non seulement il ne l'éprouvait point, mais l'irritation qu'il dominait avec tant de peine depuis son arrivée à Trouville, cette irritation faite de ses déboires et de ses jalousies grandissait en lui jusqu'à la colère, jusqu'à une envie folle de souffleter ces trois hommes qui lui avaient volé le cœur d'Evelyn, ces hommes qui se dressaient niaisement entre elle et lui.

Il serait de force à les défier tous; il enverrait d'un coup de pied le petit Yügger, ce misérable roquet, rouler sur les galets; trois coups de poing le débarrasseraient de ce fantoche de Rocheplate: resterait le prince, et sur le prince, il s'acharnerait. Ah! comme il aurait plaisir à souffleter ce bellâtre vieilli, plaisir à le rosser comme un manant, car c'était celui-là, il le savait bien, le vrai, le dangereux rival.

Cette colère montait chez lui si violente, qu'il se leva pour y échapper; il sentait qu'un mot imprudent, une raillerie, une plaisanterie inoffensive pouvaient amener une querelle dont les torts seraient de son côté. Et puis, il avait besoin de solitude: le voisinage de ces hommes silencieux, de ces jeunes filles, lui semblait impossible à supporter. Il se leva, et, sans un seul mot, s'en alla. Il suivit le bas de la falaise sur la ligne que la mer laisse à découvert en se retirant. Il marcha jusqu'au moment où une muraille de rocher l'arrêta. Dans ce rocher, l'ouverture de la porte d'Amont lui avait donné l'illusion d'un passage, mais l'eau en recouvrait le pied. Une anfractuosité des roches forme en cet endroit une sorte de grotte; c'était pour un misanthrope, pour

un désabusé, une retraite convenable, il y entra. Au fond de la grotte, des échelons de fer permettent de poursuivre l'exploration, il ne les aperçut point, il ne voyait et ne regardait rien, si ce n'est la plaie de son cœur qui saignait.

Il s'était assis sur une pierre; la mer, devant lui, étendait ses profondeurs d'un vert sombre qui semblaient plus bleues dans le lointain. Tout près, deux roches noires émergeaient, semblables à des monstres marins endormis; la vague, en se brisant, leur jetait un peu d'écume blanche : sous cette caresse, ils semblaient remuer et tressaillir.

A la colère avait succédé en lui le découragement et peut-être aussi la lassitude.

Il écoutait la grande plainte de l'Océan. Et voilà que des réminiscences de roman lui vinrent : ce fut sans doute dans une retraite semblable que le pauvre Gilliat, abandonné par sa Déruchette, s'était couché pour mourir. Oui, ce devait être bon, ce calme de la tombe immense, ce vert linceul des flots.

Si Maurice eût été un homme d'imagination, il se fût complu longtemps en ces mélancolies désespérées; mais, au contraire, sa raison ferme et froide fit justice des exagérations sentimentales; il sentit très nettement qu'il n'aimait point assez Evelyn pour en vouloir mourir, et qu'après l'amertume de l'heure présente, l'oubli viendrait.

Alors pourquoi s'obstiner dans la recherche du tête-à-tête qu'elle lui refusait? Pourquoi la forcer à une confession pénible pour son amour-propre ou pour son cœur?

Il ne l'avait pas assez aimée pour lui demander d'être sa femme alors qu'elle venait à lui; il ne l'aimait pas assez pour mourir de son inconstance; la seule route simple et digne était de s'éloigner sans se plaindre et sans l'importuner.

La méditation se prolongeait grave, mélancolique, tandis que le soleil baissait à l'horizon.

Il s'en irait sans avoir parlé, sans s'être plaint; il s'en irait retrouver sa mère, sa mère qui, elle non plus, ne le comprenait pas, qui, plus âpre que la race yankee, luttait aussi pour la conquête de l'argent. Personne ne le comprenait sur terre, il n'avait ni un ami, ni un confident, et c'était cela qui causait sa tristesse.

— C'est la vie, dit-il presque à haute voix, c'est la vie, il faut savoir l'accepter ainsi.

Mais il regardait la grande mer et pensait qu'il serait moins dur de vivre seul en quelque thébaïde qu'au milieu des peuples trop civilisés.

Pauvre Evelyn ! Il se prenait maintenant à la plaindre ; elle allait tout sacrifier à sa vaniteuse chimère, elle serait princesse ; eh bien après ? Il voyait passer les déboires et l'amour vrai à jamais perdu.

À cette heure décisive, comprenant qu'elle avait mis en balance la gloriole mondaine et les tendresses de son cœur, il se résolut à lui laisser prendre seule cette importante détermination.

Alors un grand calme se fit en lui, le calme du lutteur qui dépose les armes, abandonne volontairement ses chances de victoire et sort de l'arène.

— Eh bien oui, dit-il, c'est fini.

Il se leva pour partir. Au même moment une voix très douce, une voix dont il reconnut le timbre britannique demanda :

— Qu'est-ce qui est fini, monsieur d'Erlanges ?

Puis Evelyn, avec une raillerie qui voilait son émotion, apparut derrière la roche.

— Comme elles sont longues vos méditations ! Nous allions repartir, savez-vous ; Marguerite s'est avisée que vous manquiez à l'appel, on m'a dépêchée pour vous avertir. Ainsi vous aviez trouvé, comment dites-vous en français ? un ermitage, je crois. Il y a place pour deux dans votre cellule, on peut s'asseoir, voulez-vous ?

Debout devant elle, il dit gravement :

— Miss Evelyn, vous pouvez vous reposer, j'attendrai. Je vous remercie de la peine que vous avez prise de venir à moi.

Il la remerciait en effet dans le fond de son cœur plus que dans ses paroles, la sentant faiblir et prête à se rendre, puisqu'elle était venue à lui.

Elle s'assit et regarda la mer.

— Comme c'est beau, murmura-t-elle. Je ne m'étonne plus que vous vous soyez oublié à contempler cela.

Il reprit :

— Oui, c'est plus beau d'ici parce que c'est la solitude, parce qu'on ne voit que le ciel et l'eau, ce qui est vrai, ce qui ne saurait tromper et mentir. Je pensais précisément, miss Evelyn, que ce serait une chose bonne et douce de vivre avec ce grand, ce seul spectacle sous les yeux.

— Mais on ne peut pas, dit-elle d'une voix sup-

pliante, comme un enfant dont on approche un breuvage amer et qui le repousse.

— Non, vous ne pouvez pas et c'est ce à quoi je pensais.

Elle crut discerner un peu d'ironie, car elle dit plaintivement :

— Vous, en France, on ne sait jamais si vous êtes en sérieux ou en plaisanterie, c'est comme Marguerite; parfois il semble qu'elle se moque et, pas du tout, je vois des tristesses dans ses yeux.

— Vous ne verrez pas ma tristesse à moi, miss Evelyn, mais je ne me moque pas, je vous le jure. Depuis mon arrivée à Trouville il y a toujours eu un malentendu entre nous, une gêne, une sorte de brouille. Je vais partir et je voudrais prendre congé de vous comme un ami. Voulez-vous me tendre la main ?

Elle la tendit, souriante et rougissante de plaisir. Il la porta à ses lèvres d'un geste doux et respectueux.

— Et maintenant n'oublions pas que nos compagnons nous attendent et que la marée va monter. Vous êtes reposée, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle, mais il me semble que nous avons beaucoup à nous dire encore.

Et avec l'éternelle tactique de la femme de suivre qui la fuit :

— Est-ce que vous n'étiez pas venu à Trouville pour me dire quelque chose ?

— C'est vrai, dit-il gravement; j'étais venu pour vous dire combien je vous aimais, pour vous demander d'être mienne, mais cette demande, Evelyn, je ne vous l'adresserai pas.

— Pourquoi donc ? dit-elle avec un peu de dépit.

— Parce que je ne puis vous donner ni titre, ni position, ni fortune; parce que j'ai compris qu'il vous fallait ces choses, parce que je souffrirais éternellement du sacrifice que vous m'auriez fait; parce que nous sommes les victimes du monde dans lequel nous vivons, ce monde fait de désirs, d'ambitions, de convoitises; parce que ni vous ni moi ne saurions nous contenter des biens réels.

Il ajouta, avec un sourire mélancolique :

— Parce que vous ne voudriez pas rester éternellement dans cet ermitage sans autre contemplation que le ciel et l'eau. Maintenant nous avons tout dit, venez.

Elle se leva, obéissant à son accent d'autorité dont elle subissait l'influence. Ils s'en allèrent silencieusement sous la tristesse qui les étreignait l'un et l'autre : elle, prête à pleurer comme une petite fille à qui l'on refuse un jouet.

Elle avait sacrifié l'amour. Ce qu'elle avait fait hier, peut-être le referait-elle demain, mais pour l'heure présente, dans l'émotion de cet adieu, elle comprenait le prix du trésor jeté sur le chemin de la vie et qu'elle ne retrouverait plus.

Quand ils rejoignirent leurs compagnons, Marguerite les enveloppa d'un regard aigu, pénétrant.

Le prince reprit sa place habituelle aux côtés d'Evelyn.

— J'étais en peine, miss Evelyn.

— Pourquoi étiez-vous en peine ? répondit-elle avec quelque hauteur ; j'étais en sûreté puisque M. d'Érlanges était avec moi.

Puis, avec une ironie un peu douloureuse, elle ajouta :

— Il est aussi prudent que sage.

Et maintenant Maurice, dans le wagon qui l'emportait, pensait à toutes les choses de la veille, à ces choses finies irrévocablement. Au milieu de sa tristesse, une fierté lui montait au cœur de ne s'être point abaissé en vaines prières, de ne s'être point amoindri devant Evelyn en gémissements, en supplications. Il avait agi bravement, comme un homme, et cela le consolait.

XIII

Christiane Gérard à Marguerite Jefferach.

« Pourquoi ne m'écrivez-vous plus, ma chérie ? Etes-vous mécontente, fâchée peut-être ? Ne comprenez-vous pas que je ne suis pas libre d'aller à vous, que je dois respecter la volonté de mon père, attendre sa permission. C'est en vain que je hâte ce

moment de mes vœux et de mes prières. Ma chère petite, si vous pouviez savoir combien je pense à vous, combien je redoute quelque-une de ces résolutions dont la hâte est irréparable, vous ne me laisseriez pas dans ce souci.

* Que faut-il faire pour que vous cessiez de m'en vouloir? Vous me reprochez la brièveté de mes lettres; vous me demandez aussi des confidences. Des confidences! ma pauvre Marguerite, je serais très heureuse d'avoir occasion de vous en faire, mais cette occasion-là ne se rencontre pas sur mon chemin.

* Non, je ne me marie pas et cela par la raison sans réplique que personne, personne au monde, entendez-vous, chérie, ne désire m'épouser. Nous sommes loin, vous le voyez, des liasses de demandes que M. Jeffenach vous transmet et que vous jetez au feu dédaigneusement.

* Après ma sortie de pension, il y avait un sujet de causerie auquel mon père se complaisait: c'était l'éventualité de mon mariage. On eût dit à l'entendre que le fiancé attendait derrière la porte et qu'il n'y avait qu'à lui dire: « Entrez, monsieur. »

* J'en faisais en riant l'observation, il me répondait :

* — S'il n'est pas derrière la porte, il va venir; il serait bien difficile s'il n'accourait pas à grande vitesse. Où trouverait-il une petite Christiane plus gentille, mieux élevée et un beau-père plus disposé à l'accueillir? Tu n'es pas riche, pas très riche, mon enfant, mais je te donnerai tout ce que je possède, à charge pour toi de me nourrir et de me loger dans quelque coin.

* Je protestais, refusant qu'il se dépouillât, il me fermait la bouche :

* — Je le veux, ma petite. Toute notre fortune est en biens-fonds; le revenu des terres, des métairies est variable; m'engager à te payer chaque année une somme fixe, je n'y pourrais peut-être parvenir; diviser nos terres en deux parties, ce serait la gêne pour chacun de nous, puis je me fais vieux et je ne demande qu'à remettre sur de jeunes épaules le fardeau de cette administration. Vous passerez ici l'été et l'automne; si, pendant l'hiver, le temps vous dure, vous ferez quelque beau voyage tandis que je resterai à la maison, gardant les petits, surveillant toutes choses, attendant votre retour. Ne penses-tu

pas, Christiane, que nous serons des gens très heureux ?

« Eh oui, je le pensais comme mon père ; mais l'autre, le monsieur qui devait se trouver derrière la porte, le fiancé enfin, n'a pas été de cet avis, car il n'est pas venu. Je veux vous l'avouer, ma chérie, afin que vous ne gardiez pas une idée trop haute de celle que vous appelez votre grande amie ; oui, je veux vous avouer que l'abstention de cet inconnu me cause un désappointement et presque un chagrin.

« Est-ce parce que mon père m'a trop parlé de lui, parce que j'ai cru fermement et naïvement qu'il allait venir, parce que, dans la solitude de ma vie, je me suis plu à le parer de qualités et de défauts aussi séduisants les uns que les autres. Je le rêvais très bon, très franc, très honnête, avec un peu de rudesse campagnarde, des goûts simples, l'amour des champs et de ma chère vieille forêt.

« Comme mon père, je me plaisais à répéter :

« — Quand il sera venu, nous serons des gens bien heureux.

« Or, il n'est jamais venu et ne viendra jamais. Jamais je ne serai épouse ni mère, mais toujours « la demoiselle », comme m'appellent les gens de notre village ; la demoiselle, c'est-à-dire celle qui doit vivre dans sa froideur glacée, celle qui vieillira sans entendre dans la maison le rire des petits enfants : la demoiselle... Ah ! Marguerite, Marguerite, vous m'avez demandé : « Pourquoi ne vous mariez-vous pas, vous qui n'êtes pas trop riche et qui pouvez être aimée ? » Personne ne m'aimera, personne ne m'épousera ; la demoiselle pauvre vous écrit cette confession douloureuse pour que vous la plaigniez un peu. »

Avant de mettre cette lettre sous enveloppe, Christiane resta songeuse.

— Comme je vais attrister ma petite amie, murmura-t-elle, l'étonner surtout. Jamais je ne me suis plainte ni à elle, ni à personne avec cette amertume découragée.

Elle relut la lettre et eut un haussement d'épaules :

— Vraiment je me lamente un peu trop : suis-je si malheureuse de rester toujours avec mon père ?

Mais, quoi qu'elle en eût, elle demeurerait triste ; la plainte qu'elle n'avait jamais proférée venait de prendre corps dans cette confidence : le regret, jusque-là inavoué, s'imposait tout à coup comme un

de ces rêves dont on ne peut chasser l'obsession. Une angoisse passa dans ses yeux :

— Tant que mon père sera là, je n'aurai point à me plaindre de mon sort, mais ensuite, ensuite...

Vaillamment elle ajouta :

— Ensuite, tous les déshérités de la vie me resteront; les enfants sans mères, les mères sans enfants, les malades, les abandonnés; allons, allons, mon cœur n'aura point à chômer. Décidément, je n'enverrai pas cette sotte lamentation.

Elle déchira la lettre, la jetant en menus morceaux à travers la fenêtre, le vent s'en saisit et elle regardait, souriant avec mélancolie.

— Cela vaut mieux, beaucoup mieux ainsi; mais ce qui vaudrait mieux encore, ce serait que mon père me permit enfin d'aller auprès de cette pauvre petite qui croit avoir tant de droits à ma compassion. Je tenterai un dernier effort aujourd'hui même à la récréation.

La récréation. C'était ainsi que M. Gérard se plaisait à appeler l'heure qu'il passait chaque jour après le déjeuner en compagnie de sa fille soit sous les grands tilleuls devant la maison, soit, si la pluie survenait, dans son fumoir. Elle s'asseyait auprès de lui, un ouvrage de couture entre les mains, tandis qu'il fumait lentement une cigarette.

C'était l'heure de l'intime causerie sur tous sujets sérieux ou frivoles, au hasard des péripéties de chaque jour; tantôt les questions d'intérêts matériels, les occupations de la matinée, les projets pour le reste du jour, les gens vus ou interrogés, le sort des récoltes; tantôt les nouvelles du journal, l'impression d'une lecture, les souvenirs ou les rêves vagues de l'avenir. Ils causaient comme deux amis sûrs de se comprendre.

Durant cette heure-là, Christiane présentait à son père les requêtes des fermiers, des pauvres, de tous ceux qui avaient sollicité son intercession.

D'abord elle abusa de sa générosité, mais depuis quelques années, étant mieux au courant de l'état précaire de leur fortune, elle cherchait à restreindre la dépense, se faisant grondeuse, sermonneuse, parcimonieuse, si bien que maintenant il se cachait d'elle, n'avouant ses charitables prodigalités que lorsqu'il était trop tard pour les empêcher.

Elle ne récriminait pas, s'interdisant les remontrances vaines, charmée aussi, dans la bonté de son

cœur, de sécher des larmes, même au prix de la sécurité de l'avenir :

— Père, père, tu vas me rendre aussi déraisonnable que toi. Tous ces gens que nous secourons ne sont guère plus pauvres que nous.

Seulement, à la fin de chaque année, elle le forçait à examiner l'état de leur maison; il fallait bien conclure à des réformes, supprimer tel ou tel chapitre de luxe.

Ce fut ainsi que tout d'abord elle renvoya sa femme de chambre, puis renonça à se faire habiller à la ville, se contentant de robes faites dans le bourg; elle supprima les abonnements aux revues, les acquisitions de musique, lisant et relisant les mêmes livres, étudiant les mêmes morceaux. Ce fut insuffisant, il fallut vendre les chiens de meute, renoncer aux grandes chasses; aucune de ces réformes ne pouvait passer inaperçue dans cette vie de province où le désœuvrement des uns et la malignité des autres ont toujours les yeux braqués sur le voisin.

Dans des occurrences semblables, on hésite entre l'avarice ou la ruine; malheureusement, ce fut pour la ruine qu'on opina et les prétendants ne s'approchèrent pas d'une maison dont les murs chancelaient.

Ce soupçon de ruine, le plus grave peut-être qui puisse, dans l'existence rurale, atteindre une famille, alla s'accroissant. La considération de M. Gérard en fut ébranlée.

Les paysans saluèrent moins respectueusement; les domestiques, n'ayant plus la vanité de servir un maître riche, commencèrent à discuter les ordres, il fallut pourvoir à leur remplacement; le recrutement se fit avec difficulté. Les rats, dit-on, désertent les navires prêts à couler, la domesticité, ce terrible rongeur, s'éloigne de même quand la fortune est en péril.

Les invitations des châteaux voisins se firent plus rares. La marquise refroidit encore son accueil, sans se rendre compte de la cruauté dont elle se faisait la complice.

Christiane fut lente à s'en apercevoir, étant au-dessus des susceptibilités mesquines. Un jour, pourtant, qu'à une fête de Mérencourt elle vit son père relégué, malgré ses soixante ans, presque au bout de la table; elle se sentit froissée dans sa fierté filiale et observa.

Ce furent, à vrai dire, dans la plupart des cas, des

nuances légères ; elle comprit pourquoi durant longtemps elle n'y avait pas été plus sensible, pourquoi son père ne s'en apercevait point encore. Au milieu de cette société polie, elle n'avait à redouter ni les grossièretés, ni les impertinences : on ne les évitait pas, on les oubliait ; même présents, ils avaient cessé de faire partie de ceux avec lesquels on compte ; les attentions, les prévenances n'étaient jamais pour eux.

Si elle eût été seule, elle s'y fût résignée peut-être ; mais pour son père, elle en souffrait, s'effrayant surtout à la pensée que lui-même en souffrirait un jour.

Alors elle décida qu'ils ne sortiraient plus, qu'ils refuseraient à l'avenir ces rares invitations ; elle chercha des prétextes, ne voulant point blesser son père en lui disant la vérité.

A peine étaient-ils assis tous les deux sous les tilleuls que M. Gérard dit gaiement :

— Christiane, voici l'invitation annuelle de notre cousine de Mérencourt ; je l'ai reçue ce matin, tu répondras que nous acceptons, n'est-ce pas, fillette ?

Après un instant d'hésitation, elle dit :

— Si tu le voulais bien, nous refuserions.

Il fit un geste de surprise :

— Refuser l'invitation de Flavie, tu n'y penses pas ; pour quelle raison ?

— Oh ! les raisons ne manquent pas. Nous sommes en pleine récolte des regains, nos gens, nos chevaux et même notre présence sont nécessaires. Le fourrage est rare cette année, la fenaison a peu produit, je ne sais comment nous pourrions nourrir tout notre bétail. Quand nous nous absentons, tu le sais, les journaliers ne travaillent guère ; le temps peut changer, il me semblerait plus raisonnable, plus sage...

Il l'interrompit :

— Il est infiniment plus sage, ma petite Liane, de sacrifier les minces intérêts terrestres aux intérêts de l'éternité. Je crois que c'est ainsi que Flavie s'exprime ; au fond, elle a raison, un des écueils de notre vie est de se laisser trop absorber par le souci de chaque jour, de ne pas regarder plus loin que l'heure présente, ni plus haut. Ce ne sont pas quelques heures de retard qui compromettront la récolte. D'autre part, nous causerions à Flavie un réel chagrin en n'assistant pas à sa fête, elle tient beaucoup à nous avoir.

Christiane eut un triste sourire.

— Mme de Mérincourt pourtant a omis de nous prier au déjeuner où assistera Monseigneur; je sais que de nombreuses invitations sont lancées, les Briey, les d'Avrigné, les Verteilles, les Valandières doivent s'y rendre; pourquoi ne nous l'a-t-elle pas demandé, à nous aussi? Ne faisons-nous plus partie de sa famille?

Fredéric Gérard haussa les épaules avec l'insouciante bonhomie qui faisait le fond de son caractère :

— Pourquoi Flavie ne nous a pas invités? Mais c'est bien simple : la salle à manger de Mérincourt n'est pas élastique, bien que fort grande; elle a commencé par ceux qu'elle connaît moins que nous, par ceux qui ne se fussent point dérangés pour la procession, s'ils n'eussent été du festin; elle sait pouvoir compter sur nous, Christiane.

Elle dit, laissant malgré elle déborder l'amertume de son cœur :

— Ne serait-ce pas plutôt que nous ne comptons pas, ou que nous ne comptons plus?

Il tressaillit, comme si elle venait de toucher à une blessure.

— Qui te fait parler ainsi, mon enfant?

Elle se repentait déjà et avec une gaieté feinte :

— Une sottise plaisanterie, père, ou plutôt un grief de mauvaise foi.

Puis espérant lui donner le change :

— Je vais te dire la vérité. Je voudrais ne pas aller à Mérincourt, parce que je redoute le moindre retard dans notre fenaison. Ne m'as-tu pas promis qu'aussitôt la dernière voiture rentrée, tu ferais ta valise et que nous partirions pour Trouville; je crains que ma petite Marguerite ne fasse quelque irréparable sottise; elle ne m'écrit pas, ne me répond pas, je ne puis m'empêcher d'être inquiète.

Il dit avec impatience :

— Eh! ne t'inquiète donc pas : la fille de Jeffenach, si elle ressemble à son père, saura très bien se tirer d'affaire sans toi. Il n'est point à craindre que ces gens-là fassent jamais un mauvais marché.

— Tu es bien dur pour ma pauvre amie, toi si indulgent pour tous. Enfin, tu as promis, nous irons, n'est-ce pas?

Lentement il répondit :

— Non, je te laisserai partir seule, si tu l'exiges. Je ne puis faire un plus grand sacrifice, moi je n'irai pas.

Il parlait d'une voix brève. Toute son insouciant gaité avait disparu.

— Je n'irai pas avec toi, parce que je ne veux pas revoir M. Jeffenach, parce que je ne veux pas être tenté par lui comme il y a sept ans. Lors de notre dernier voyage à Paris, un matin, je le vis entrer dans ma chambre d'hôtel, la main tendue ; il venait, disait-il, me remercier de l'hospitalité donnée à sa fille pendant les vacances.

« — Voyons, me dit-il avec une joviale rondeur, me voilà votre débiteur, je voudrais vous prouver ma reconnaissance. Voulez-vous gagner de l'argent ? Je suis votre homme et vous en donnerai les moyens ; si riche qu'on soit, il n'est point désagréable d'arrondir la dot de sa fille.

« Il touchait à l'endroit sensible ; néanmoins je repoussai la tentation. Tu étais très jeune, ma chérie, tu sortais de pension ; ta jolie figure et notre petite fortune me semblaient largement suffisantes pour amener chez nous un bon et brave garçon qui deviendrait ton mari ; je n'avais pas de bien grandes ambitions. Puis, je connaissais déjà la fâcheuse réputation du banquier Jeffenach, je ne voulais pas être compromis dans ses agissements, me croyant assez riche pour me donner ce luxe suprême : la probité. Oui, j'ai repoussé pour toi la fortune que cet homme m'offrait.

Il baissa la voix et ajouta douloureusement :

— Je ne sais si j'aurais la vertu de la repousser encore, et c'est pourquoi je ne veux pas m'exposer à être tenté par lui.

— Oh père !

— Laisse-moi achever, Christiane, nous n'y reviendrons plus jamais. Oui, mon enfant, je me suis demandé souvent si je n'avais pas agi en égoïste en te gardant un trésor d'honneur sans valeur aujourd'hui, au lieu de profiter des offres d'un aigrefin. Je me suis demandé cela, parce que, comme toi, je vois l'abandon, l'isolement se faire autour de nous, parce que notre position est amoindrie, parce que nul mari ne s'est présenté pour toi. Pourtant je ne suis pas un mauvais père, je n'ai pas dissipé le patrimoine confié à ma garde, tu retrouveras intacts et vierges d'hypothèques les sillons de champs, les arpents de vigne, tu les retrouveras tous, mais ils ne rapportent presque rien.

Et, rêveusement, comme se parlant à lui-même :

— Je suis embarrassé d'expliquer comment cela est advenu : les vignes ont commencé la débâcle, nos voisins ont arraché, replanté : grosse dépense ; je n'avais pas d'argent et j'espérais toujours en de meilleures récoltes. Je n'ai pas voulu emprunter. Un de mes plus intimes amis, Jacques d'Erlanges, est mort il y a six ans ; il avait emprunté, lui, j'ai vu le désespoir de son fils quand il a fallu vendre terres et maison. Je m'étais juré que tu n'aurais jamais ce désespoir-là, ma pauvre chérie. J'ai donc réduit notre dépense à mesure qu'un revenu faisait défaut, mais la mauvaise chance s'est obstinée.

Il se lamentait, disait par le menu ses essais infructueux, ses déconvenues. Sa fille le laissait dire, comprenant que c'était un soulagement pour lui d'exhaler ses tristesses.

Quand il se tut, elle lui prit la tête dans une caresse presque maternelle et baisa son front :

— Méchant père, qui se plaint de garder sa Christiane.

Puis, avec une gaieté si bien feinte qu'il s'y méprit :

— Moi qui suis si heureuse de ne pas te quitter. Ne regrette rien, je suis fière de toi, de notre pauvreté. Pauvreté, non ; nous ne sommes pas pauvres, puisque, grâce à ta sage administration, nous avons des terres franches de toutes charges ; les mauvaises années passeront, il en reviendra de bonnes ; il faut avoir patience et continuer comme tu as commencé. Nous réduirons notre dépense autant qu'il le faudra.

Il se rassérénait à la voix de sa fille.

— Ainsi, dit-il, tu n'es pas triste, tu ne t'ennuies pas ?

Elle voulut le rassurer tout à fait.

— Ah ! non, certes, et la preuve c'est que je n'accepte pas la permission d'aller sans toi à Trouville ; sans toi, père, sais-tu que je trouverais le temps trop long ?

Il respira longuement, comme délivré d'un lourd souci.

— Tu es une bonne, une excellente fille, ma petite Liane ; vrai, tu renonces à ton voyage, vrai, vrai, tu n'en parleras plus, tu n'y reviendras plus ?

Elle sourit tristement :

— Je n'en parlerai plus, je le promets.

— Alors je puis te dire la vérité : si tu avais voulu

partir, cela m'eût mis dans un grand embarras, car nous n'avons plus d'argent.

Elle répéta :

— Plus d'argent ! Mais pourtant hier encore, dans la caisse...

Il se mit à rire, d'un rire de grand enfant qui, après s'être attardé quelques instants aux difficultés de la vie, se hâte de s'en délivrer :

— Plus d'argent. Ici nous n'en avons pas besoin. Voici ce qui est arrivé, tu ne me gronderas pas ? Imagine-toi que ce pauvre vieux Durand est venu me trouver ce matin : il est le fermier des d'Avrigné. Eh bien, d'Avrigné ne voulait-il pas saisir ses récoltes et faire vendre son écurie. Pauvre diable ! et six enfants ! Ma foi, j'ai donné ce qui était dans la caisse ; si tu avais vu sa joie, il pleurait. Ai-je bien fait ?

Elle dit sans aucun reproche :

— Oui, père, tu as bien fait.

— Que tu es bonne, ma petite Liane ! j'avais craint d'être tancé à cause de ton voyage à Trouville ; pour le reste, je ne suis pas en peine, Durand est un brave homme, il me rendra l'argent après la foire de septembre, il sacrifiera une paire de bœufs : l'important était d'empêcher la saisie, la vente à vil prix. Maintenant, à la besogne.

Il fit quelques pas, puis revenant :

— Surtout n'oublie pas de répondre à Flavie que nous acceptons.

D'un ton morne, elle dit encore :

— Oui, père.

— Bien, ma chère petite ; moi je vais surveiller nos gens.

Il partit, délivré du poids de la confession à faire, heureux d'avoir vu disparaître le spectre du voyage qu'il redoutait.

Aussi longtemps qu'il fut en vue, elle le suivit des yeux, souriant faiblement, avec la résignation d'une mère devant les sottises d'un enfant gâté ; mais quand il eut disparu, le sourire s'effaça dans une tristesse lasse où les énergies de son âme s'amollissaient. Sans doute elle eût dû se montrer plus sévère ; elle venait de se laisser prendre à son découragement. Il n'avait gémé sur elle et sur lui-même que pour l'apitoyer d'avance et être sûr de son pardon.

Qu'allaient-ils devenir maintenant ? Renoncer au voyage, c'était fait ; mais elle n'y renonçait pas sans

amertume, et puis cela ne suffirait pas ; il faudrait restreindre les dépenses, restreindre toujours. Depuis sa sortie de pension, elle n'avait pas fait autre chose et, d'année en année, elle voyait diminuer la maison ; d'année en année, l'administration devenait de plus en plus difficile. Elle pensa :

— Tout d'abord, je dois connaître l'étendue du désastre.

Elle monta à la chambre de son père, ouvrit le tiroir qui renfermait la caisse et jeta un cri de douleur : tout, il avait tout donné.

Dans ce moment, on frappa à la porte, la cuisinière entra, une facture à la main :

— C'est le menuisier Michaud, mademoiselle, il a besoin de son argent.

Elle s'interrompit, surprise d'avoir vu passer dans les yeux de sa maîtresse une expression d'angoisse. Curieuse, elle insista :

— Oui, il a compté sur son argent, cet homme, mais...

La voix de la fille se faisait lente, soupçonneuse.

— Si cela gêne mademoiselle, si mademoiselle ne veut pas payer...

Christiane avait dans son secrétaire un peu d'argent pour ses dépenses personnelles. Ce fut avec un battement de cœur qu'elle compta les billets, tremblant devant cette humiliation, la première de sa vie : refuser, devant sa servante, de payer un créancier.

Grâce à Dieu, cela suffisait, la dette n'étant pas très forte ; mais quand l'homme fut parti, elle s'enferma dans sa chambre et se mit à pleurer.

XIV

Fragments du journal de Christiane.

25 août.

« Pourquoi rouvrir ce journal que, dans la monotonie de ma vie, j'avais fermé ? Qu'ai-je à dire de plus aujourd'hui qu'il y a un an ? Rien. Mais un incident, un bien petit incident, m'a fait sentir le besoin de cette muette confiance.

« L'incident dont je parle est que, par trois fois, j'ai essayé d'écrire à Marguerite et que, par trois fois, j'ai dû déchirer ma lettre, parce qu'une note plaintive, découragée, presque désespérée s'en exhalait.

« Non, je ne veux pas attrister la chère enfant ; je connais son affection ardente, elle questionnerait, chercherait. Hélas ! ce qu'elle trouverait, c'est que la ruine est entrée dans notre maison, qu'elle y commence son énervant ravage et que le courage me manque pour lui résister. Or, ce mot de ruine, si terrible pour moi, est pour elle presque vide de sens ; elle a le remède entre les mains : l'argent de son père. Elle s'obstinerait à me le faire accepter. C'est pourquoi je pleurerai ici et, quand mon cœur sera moins gros, je lui enverrai mes rares sourires. »

26 août.

« Mon père est revenu encore sur cette invitation de Mme de Mérincourt que j'ai dû accepter ; je l'ai fait à contre-cœur. Qu'allons-nous chercher là, si ce n'est une humiliation nouvelle ? Et puis, je suis si mal mise avec cette robe de soie trop sombre et démodée. J'ai travaillé inutilement toute une journée, m'efforçant de lui donner un air moins vénérable, moins rococo. Peine perdue. J'étais tentée de m'acheter une robe de lainage clair ; mais

si légère que soit cette dépense, elle est trop lourde encore dans ce moment où la caisse est vide.

« Je m'en veux de l'ennui que me cause une chose aussi insignifiante. Et Marguerite qui croit sa grande amie si raisonnable... »

27 août.

« Ce matin, Herminie, sur un reproche de gaspillage que je lui adressais, m'a répondu avec insolence. J'ai paru ne pas entendre : si je renvoyais cette fille, comment payer les six mois de gages que nous lui devons ? »

28 août.

« J'ai rencontré le père Durand, l'obligé de mon père. Je lui ai demandé s'il comptait vraiment rendre l'argent après la foire de septembre, comme il l'a promis. Il s'est gratté l'oreille de l'air finaud des paysans :

« — Pour sûr, la demoiselle, on le rendra, l'argent ; mais vot' papa est un trop bon homme pour forcer un pauvre vieux à vendre à vil prix ses bêtes ; c'est qu'il y a une grosse baisse, savez-vous ?

« J'ai dit amèrement :

« — Alors c'est nous qui serons forcés de vendre.

« Il a paru hésiter, mais la rapacité reprenant le dessus, il a répliqué sournoisement :

« — Si vot' papa m'a obligé, la demoiselle, c'est qu'il savait en avoir le moyen ; s'il fait vendre un pauvre homme, ça lui fera pas honneur dans le pays.

« Je n'ai pas continué cette inutile discussion. Comme je le supposais, il ne rendra pas l'argent de mon père. »

30 août.

« Mon découragement va croissant, je ne sais que faire. Contre l'avidité des uns, l'indifférence des autres, quel appui chercher ? »

2 septembre.

« J'ai eu hier soir avec mon père un entretien si pénible que j'en garde le cœur meurtri. Pour la première fois, il s'est montré injuste, presque dur pour moi.

« Il me fallait bien lui dire que l'argent allait manquer chez nous et prendre son avis.

« Il m'a dit d'abord avec bonne humeur :

« — De quoi vas-tu t'inquiéter, ma petite, puisque avant la fin du mois le père Durand me rendra les douze cents francs que je lui ai prêtés. Nous attendrons bien jusque-là.

« — N'y comptons pas trop, ai-je répliqué.

« Et je lui ai rapporté ma conversation de la veille. Il m'écoutait avec une évidente impatience ; mais ce n'est pas à ce malhonnête homme, c'est à moi qu'il s'en est pris.

« — Eh bien, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, a-t-il dit sèchement : s'il ne veut pas les rendre, mes douze cents francs, il ne les rendra pas. Tu n'exiges pas, je suppose, que je lui envoie l'huissier.

« — Hélas ! ai-je répondu avec un soupir, c'est à nous peut-être que l'huissier sera envoyé.

« Il a haussé les épaules :

« — Pourquoi nous enverrait-on l'huissier, puisque nous n'avons pas de dettes. Je ne te reconnais plus, Christiane, tu mets dans les discussions une acrimonie que tu n'avais pas autrefois et vraiment tes reproches au sujet de cet argent prêté me font douter de la bonté de ton cœur.

« En apercevant dans mes yeux des larmes que je ne pouvais retenir, il s'adoucit :

« — Voyons, voyons, je ne veux pas te faire de peine, laissons là cette discussion.

« — Mais, insistai-je, comment paierons-nous nos fournisseurs ?

« — D'abord, mademoiselle Grognon, dit-il gaiement, les fournisseurs ne se payent qu'à la fin du mois et d'ici à la fin du mois...

« Il se fût attendu à voir passer le Pactole à la fin du mois dans notre parc, qu'il n'eût paru ni plus satisfait, ni plus rassuré. Mon père a cet heureux don de jouir pleinement de l'heure présente sans se laisser troubler par l'incertitude du lendemain.

« — Il y a une chose plus grave, dis-je tristement, Herminie, par deux fois, m'a répondu avec insolence ; je crois qu'elle cherche à se faire renvoyer et nous lui devons six mois de gages.

« Cette fois, il se fâcha.

« — Il n'y a pas à dire, ma chère enfant, tu te plais à assombrir la situation, à nous susciter des difficultés. Je ne suis pas surpris qu'Herminie veuille

quitter notre service; tu es avec elle acariâtre, tracassière, lésineuse; tu la grondes à tort et à travers. Tâche donc de laisser les gens vivre en paix et tout ira mieux chez nous. Si cette fille menace de partir, offre-lui une augmentation, elle restera; et maintenant, laisse-moi tranquille, tu me ferais désertier la maison.

« Il est sorti, frappant la porte, mécontent de lui, mécontent de moi surtout. Hélas! que dois-je faire? je n'ai ni l'autorité, ni la force qu'il faudrait. »

3 septembre.

« Un vent de révolte souffle dans notre maison, Herminie doit exciter nos gens contre nous: hier, par trois fois, j'ai dû donner à Claude l'ordre d'arroser mes fleurs, et ce matin, de ma fenêtre, je vois les pauvrettes pencher leur tête dans une attitude suppliante; pourtant je n'ose soulever un nouveau conflit. Dorénavant, j'arroserai moi-même. »

5 septembre.

« Il faut prendre un parti. L'avantage d'écrire son journal, la seule utilité de cette indiscutable perte de temps est de forcer l'esprit à préciser les faits les plus minimes, à les grouper, à en tirer des conséquences.

« De tout ce que j'ai noté ici précédemment, il résulte que mon hésitation à payer la note du menuisier Michaud n'a point échappé à Herminie, qu'elle en a conclu à une pénurie d'argent, que depuis ce jour, soit inquiétude pour le paiement de ses gages, soit méchanceté, elle est devenue arrogante; que son exemple menace d'être suivi par nos autres gens. Donc il est urgent, non de lui offrir une augmentation de salaire, le système de la paix à tout prix ayant toujours pour résultat d'affaiblir le gouvernement, mais la congédier et surtout de la payer. Je vais donc pourvoir à son remplacement; Marinette m'a parlé d'une de ses cousines qui cherche une place, j'irai dès demain prendre auprès d'elle des informations. Quant aux gages d'Herminie... Je ne reviendrai pas avec mon père sur ce douloureux sujet; je vendrai un peu d'argenterie ou l'un de mes rares bijoux, pauvres chers bijoux qui me viennent de ma mère, pauvre vieille argenterie que j'aimais tant! »

Marguerite Jeffenach à Christiane Gérard.

« Ma sage conseillère,

« Faites chanter le *Te Deum* dans vos domaines, faites illuminer les arbres de votre forêt: Marguerite ne sera pas princesse Cavalieri.

« J'aurais la tentation de vous laisser croire que j'ai docilement suivi vos conseils sévères, mais la vérité me presse et je n'ai jamais su échapper à son étreinte.

« Donc, il est bon que vous le sachiez, je n'ai point refusé la couronne fermée, cette couronne m'a été refusée: en un mot, je n'ai pas blackboulé Guido, c'est Guido qui m'a blackboulée.

« Eh bien, vous aviez raison, ma perspicace amie, de soutenir qu'ils ne sont pas fous les mêmes. Au milieu de cette troupe avide de quêteurs d'argent, il s'en est trouvé un romanesque, un sentimental, un passionné, un qui prise l'amour au-dessus de toutes choses. Or, ce phénomène ne veut pas de moi pour femme, il me préfère une fille belle et pauvre dont il est épris. Ce fait étrange m'a remplie d'une si grande surprise que je suis restée d'abord stupéfaite, mais j'ai dû me rendre à l'évidence.

« Tout s'est passé du reste de la façon la plus courtoise, j'ai été blackboulée avec une princière politesse et, voyez l'habileté italienne, mon amour-propre en a été plus flatté qu'égratigné. C'est à moi que Guido est venu conter ma déconvenue, l'enguirlandant de ses plus exquises fleurettes.

« C'est, m'a-t-il dit, parce qu'il avait pour mon caractère l'admiration la plus haute, parce qu'il me savait au-dessus de toutes les vanités mesquines, parce que surtout il me savait généreuse et grande, qu'il voulait me faire sa confession.

« Ce fut une confession, en effet, Christiane, une confession presque douloureuse.

« — Je désirais passionnément, mademoiselle Jeffenach, vous voir daigner accepter mon nom, la seule chose qui me restât sur terre, la seule dont je n'aie jamais voulu trafiquer; il est bien intact, ce nom autrefois glorieux, et c'eût été avec la plus absolue confiance que je l'eusse remis entre vos mains. Quelle

admirable princesse elle sera, me disais-je, et comme je l'aimerai d'une reconnaissance infinie. J'attendais votre arrêt avec une émotion que je n'osais vous dire, non parce que cet arrêt devait me rendre, avec la fortune si follement gaspillée par moi, l'antique demeure de mes ancêtres, mais parce qu'il me donnerait la compagne, l'amie, la femme que j'admirais. C'était le bonheur cela, le bonheur, la sécurité et l'honneur de ma vieillesse.

« Il fit une pause, hésitant un peu devant la gravité des paroles qu'il allait prononcer :

« — Pourquoi l'avez-vous amenée ? Pourquoi, avec sa beauté dangereuse, s'est-elle dressée entre vous et moi ? Pourquoi suis-je devenu si complètement son esclave que me voilà prêt à tout lui sacrifier ? Je ne l'admire pas comme je vous admire, je ne l'estime pas comme je vous estime, je ne l'aime pas comme je vous aime ; je sais qu'elle est coquette, ambitieuse et froide, je sais que ma vieillesse sera un martyr, je sais qu'elle ne se soucie point de moi, qu'elle me préférerait ce beau garçon qui l'aime, je sais tout cela, mais elle est en moi et je ne puis me reprendre. C'est la punition ; on croit pouvoir se délivrer du vieil homme, il vous tient, vous enserre et ne lâche plus sa proie.

« Puis, d'une voix triste :

« — Voulez-vous me sauver, me sauver de moi-même ? J'ai eu l'honneur de solliciter le don de votre main, voulez-vous me la donner encore, malgré l'aveu que je viens de vous faire ? Si vous le voulez, nous nous en irons loin, bien loin, vous soignerez mon cœur malade et je vous bénirai à deux genoux.

« Vous l'avouerai-je, Christiane, j'ai failli m'émouvoir et tendre au prince la main que, malgré cette phraséologie éloquent, il ne sollicitait qu'assez mollement. Ce rôle d'ange sauveur n'était point sans me plaire, ni sans me plaire non plus le méchant plaisir de voir Evelyn déçue dans ses rêves ambitieux. Guido l'avait bien jugé : froide, coquette et vaniteuse, rien de plus.

« La tentation dura peu. Le prince n'était plus à mes yeux le philosophe revenu de toutes les folies humaines, le père indulgent et sage ; il avait eu raison de l'avouer, le vieil homme n'avait point disparu. Je m'effrayai non seulement de l'entraînement présent, mais de tous les entraînements qu'il pourrait encore ressentir et où la dignité de sa vieillesse som-

brerait ; je le lui dis. Il m'écouta avec une résignation presque joyeuse, mon refus très net le délivrant de tout devoir envers moi lui rendait sa liberté.

« — Vous avez raison, mademoiselle Marguerite, je suis un vieux fou, un incorrigible vieux fou ; vous avez raison de ne pas croire en moi ; hélas ! je n'y crois plus moi-même. Du moins, voulez-vous être mon interprète, mon avocate auprès de votre amie ? cette enfant m'a ensorcelé.

« Christiane, il me faisait à la fois pitié et envie. Pauvre heureux prince qui, à cinquante ans, peut aimer plus follement qu'aucun de nos jeunes gens ; mais la gravité du rôle d'ambassadrice me donna tout à coup la sagesse de Salomon.

« — Écoutez-moi, prince, lui ai-je dit ; je ne refuse pas de faire ce que vous me demandez, ne précipitons rien, pas de démarches imprudentes dont les conséquences seraient votre irréparable ruine : l'amour passe et la ruine reste. Laissez-moi m'enquérir auprès de mon père de l'état des affaires de M. Stoby.

« Il me baisa la main avec une émotion qui n'avait rien de joué.

« — J'accepterai tout ce que vous ferez pour moi. Je remets mon sort, ma fortune, ma vie entre vos mains ; vous êtes la meilleure, la plus grande, la plus généreuse des femmes.

« Christiane, êtes-vous satisfaite ? J'attends et j'espère vos félicitations.

« MARGUERITE. »

Christiane à Marguerite.

« Oui, chérie, j'illumine de tous les rayons de mon soleil, je chante le *Te Deum* avec tous les chantres de ma forêt.

« Savez-vous d'où je vous écris ?

« D'un pauvre petit cottage situé au milieu des bois. J'y suis seule depuis le matin avec un bel enfant endormi dans un berceau, mon brave Sultan couché devant la porte fait bonne garde.

« Au moment où je sortais de chez moi, votre lettre m'a été remise, je l'ai emportée et l'ai lue tout en marchant sous la voûte de mes vieux arbres.

« Oui, j'illumine, oui, je chante... J'ai eu si peur, savez-vous, si peur des entraînements chevaleresques

de Marguerite, bien plus encore que des folies de Margot; et je ne pouvais aller à vous: mon père a brisé hier le dernier espoir qui me restait. Il faut remettre à plus tard la joie de vous revoir. Grâce à Dieu, tout péril est conjuré pour vous, j'avais besoin de cette bonne nouvelle, merci de me l'avoir envoyée.

« Ma lettre vient d'être interrompue par une amusante aventure, et les aventures amusantes sont si rares ici que je ne puis résister au désir de vous la conter.

« Ce matin donc, comme je vous le disais, je suis sortie de chez moi pour venir passer la journée chez Marinette. Vous vous rappelez la petite paysanne gaie et riieuse que j'avais attachée à votre service pendant le temps que vous avez passé à la maison. La gaieté de Marinette n'a pas duré, un chagrin de cœur, un gros chagrin d'amour; elle aimait Jean-Louis, le beau garde de la forêt; mais la mère de Jean-Louis était ambitieuse, rêvait d'une dot: Marinette n'avait que ses bras, son joli visage et le peu d'argent gagné chez nous. A cet argent, pour lever les difficultés et satisfaire les exigences de Madame Jean-Louis, j'ai ajouté un beau trousseau sorti de mes armoires à linge, un mobilier venant des réserves de nos garde-meubles; mon père y a joint une génisse de notre écurie. Grâce à ces dons, nous avons eu la joie de faire deux heureux, car ils sont heureux, ma chérie, autant qu'on peut l'être sur terre.

« Vous dire qu'ils sont reconnaissants serait un mot trop faible. Pour Marinette, je suis ce que vous appelez en riant « la demoiselle » et, dans ce mot si simple, elle met une adoration, une ferveur dont je suis émue; parfois « la demoiselle » sur ses lèvres est presque synonyme de Providence. Or, quand j'ai le cœur étreint par quelque angoisse, je viens au cottage de Marinette, à cette petite maison blanche perdue au milieu des bois.

« Elle a eu un fils l'année dernière dont j'ai voulu être marraine, il est aussi pour beaucoup, le cher baby, dans l'attrait de mes visites.

« Marguerite! Marguerite, ce baby me fait faire des péchés d'envie: avoir à soi un de ces petits êtres, voir son sourire, écouter son gazouillement...

« Nous nous entendons très bien, moi et mon gros Christian, familièrement maître Cricri; nous faisons de délicieuses, d'interminables conversa-

tions ; mais ce n'est pas de ma conversation avec maître Cricri qu'il s'agit.

« Je trouvai, en arrivant au cottage, ma pauvre Marinette tout en larmes ; elle jeta en me voyant le cri : « la demoiselle » qui résonna comme un appel de secours, puis elle s'expliqua : elle venait de recevoir de bien mauvaises nouvelles de sa mère, malade au village voisin : elle était sur le point de partir avec l'enfant dans ses bras, seulement le petit était si lourd, la distance si grande, qu'elle craignait de n'avoir pas la force de le porter. Elle répétait :

« — Ah ! si Jean-Louis était ici... »

« Alors je lui proposai de me confier Cricri :

« — Je le garderai jusqu'au retour de Jean-Louis.

« Elle me jeta un regard indécis, plein de crainte et d'espérance.

« — Mais vous aurez peur, la demoiselle, seule ici ?

« — As-tu peur, Marinette ?

« — Oh moi, je suis une paysanne.

« — N'est-ce que cela ! attends, je vais me déguiser en paysanne, donne-moi un de tes tabliers bleus.

« Elle dit, hésitante :

« — Qui fera votre déjeuner, la demoiselle ?

« — C'est toi avant de t'en aller, tu me prépareras une salade, deux œufs durs et une tasse de lait, avec un morceau de ce bon pain bis. Et Cricri, qu'est-ce qu'il mange ?

« — Du lait, la demoiselle, du lait dans son biberon.

« — Alors, c'est parfait, pars, mon enfant, et sois sans souci.

« Elle obéit. Je la vis disparaître dans le sentier de verdure, je restai seule. Ce fut une joie délicieuse, ce grand silence troublé seulement par les chants d'oiseaux, les bruits d'insectes ailés, ces petites voix des choses que nous ne percevons pas dans le brouhaha de la vie ordinaire.

« Je m'étais assise sur le seuil de la demeure rustique, moitié maisonnette, moitié cabane. Je laissais couler les heures dans une rêverie paresseuse ; j'avais sur les genoux l'ouvrage de Marinette : une chemise de cotonnade bleue destinée à Jean-Louis ; mais je ne travaillais guère. Le berceau de l'enfant était auprès de moi, le cher bébé dormait de son bon petit sommeil, et, par instants, passait sur ses lè-

vres ce joli sourire que nos paysannes appellent le « sourire aux anges ».

« Quand j'entendis sonner midi à l'horloge de la cuisine, je disposai sur la table, devant la maisonnette, mon frugal repas; oh! la belle salade verte et jaune! les deux beaux gros œufs blancs! Il y avait encore du lard froid, un morceau de saucisson et une écuelle de fromage. Le moyen de garder sa mélancolie devant ce festin-là! J'achevais ces préparatifs, j'allais m'asseoir et satisfaire mon très légitime appétit, quand tout à coup Sultan se leva d'un bond en aboyant. Brusquement réveillé, Cricri joignit ses vagissements à la grosse voix de mon chien. Au même instant, à l'extrémité du sentier, un homme apparaissait, jeune, de très bonne mine; il me cria avec un peu d'humeur :

« — Puis-je approcher sans courir le risque d'être dévoré par votre chien? j'ai une commission à faire au garde Jean-Louis.

« Je rappelai Sultan qui consentit à se taire. Maître Cricri, au contraire, criait à nous rompre les oreilles. L'inconnu avança, me regardant à peine, tandis qu'il s'acquittait de la commission dont il était chargé :

« — Madame de Mérincourt prie votre mari de lui préparer une voiture de branchages pour le reposoir; le mieux serait même qu'il pût aller prendre ses ordres dès demain matin.

« — C'est bien, monsieur, Jean-Louis ira demain.

« Ce fut à peine s'il put entendre mes paroles à travers les cris de l'enfant.

« — Est-ce moi qui fais peur à votre bébé? demanda-t-il.

« — Peut-être, répondis-je, puis il réclame son biberon, il a grand'faim.

« Et je donnai à Christian un biberon que je venais de préparer.

« — Il a faim, dit l'inconnu, je sympathise. Moi aussi, j'ai faim et, si je ne pleure pas, c'est que le respect humain me retient.

« Tout en parlant, il fixait des yeux de convoitise sur la salade et sur les deux œufs.

« — Je me suis égaré dans vos bois. Je les connaissais si bien autrefois que j'avais offert à Madame de Mérincourt de me charger de son message pour votre mari; mais, depuis quatre heures, je

marche et j'erre comme le Petit Poucet. Suis-je loin du château ?

« — Une heure de marche quand on connaît les raccourcis.

« — Les raccourcis, c'est cela qui m'a perdu, je m'égarerai encore. Je tombe de fatigue, de soif et d'inanition, je vois devant moi un délicieux repas. Voulez-vous le céder à un pauvre voyageur affamé et altéré ?

« Il sortit de sa poche son porte-monnaie, sans doute pour me convaincre que ce voyageur affamé et altéré ne demandait pas l'aumône. Je ne pus m'empêcher de rire et je répondis gaiement :

« — Hélas ! c'est que moi aussi j'ai faim et si je ne pleure pas, c'est parce que j'avais l'espérance de déjeuner. Enfin, j'ai pitié de votre détresse et je veux bien vous donner la moitié de mon diner. Saint Martin n'a pas fait davantage et on l'a canonisé.

« Il m'a regardée avec un peu de surprise. Cette évocation de saint Martin l'étonnait visiblement ; je me hâtai d'ajouter :

« — La moitié de son manteau seulement, du moins, Monsieur le curé nous l'a dit au prône de dimanche dernier.

« Je m'étais alarmée à tort. Ventre affamé n'a pas d'oreilles ; il n'entendait rien, mais regardait les deux œufs et la salade avec une comique consternation.

« — Un œuf seulement ! C'est que je meurs de faim et vous n'en avez pas d'autres ?

« — D'autres œufs, si, mais il n'y a pas de feu et à moins que vous ne vouliez les manger crus...

« — Crus ! non ; mais une omelette, par exemple.

« Ses yeux suppliaient.

« — Une omelette, oui, il y aurait une omelette.

« Je cherchais une excuse où saint Martin ne fût pour rien, un excuse qui me permit de ne pas faire la cuisine de cet inconnu et de ne pas laisser apercevoir ma gaucherie et ma maladresse. Peut-être saurais-je à la rigueur allumer le feu et faire une omelette ; mais je n'en suis pas sûre du tout.

« — Il y a aussi du saucisson et du lard froid, il me semble que cela peut suffire, bien des gens n'en ont pas autant.

« Il me jeta le même regard surpris ; mais il reprit gaiement, car il tenait à son omelette :

« — Une omelette au lard, puis du saucisson avec

une salade, ce sera délicieux, nous y mettrons aussi les deux œufs durs et nous partagerons.

« Mes hésitations l'étonnèrent, car il dit après une minute de réflexion :

« — Je devine. Vous craignez de faire pleurer votre bébé en le quittant; si je lui donnais le biberon, moi, ou si je le berçais, je saurais très bien. Non, vous n'avez pas confiance; je vais faire l'omelette moi-même, vous permettez?

« Sans attendre ma réponse, il entra dans la maison, jeta dans la cheminée une brassée de bois; ouvrant prestement l'armoire, il s'empara d'une poêle, y mit du beurre et y cassa les œufs.

« Il contemplait son œuvre avec une satisfaction évidente :

« — C'est fait, dit-il joyeusement, donnez-moi un plat.

« Je choisis le plus joli des plats de Marinette; une faïence à fleurs rouges. Il y fit glisser l'omelette, je l'emportai sur la table. Il s'assit devant le petit couvert que j'avais dressé pour moi et se mit à manger de grand appétit. Il faisait les bouchées doubles, sans parler, sans lever la tête, en affamé un peu glouton. Je le regardais, à la fois amusée et consternée, car j'avais grand'faim.

« Tout à coup un remords le saisit. Il ne restait plus guère sur le plat qu'un dernier morceau d'omelette. Il leva la tête, me regarda :

« — Grand Dieu! dit-il, il était temps; j'allais tout manger comme un vilain égoïste, sans songer à vous. Elle est délicieuse, je n'en ai jamais savouré de semblable.

« Il me tendait le plat, je l'emportai sur le banc; je m'installai avec l'assiette sur mes genoux, suivant la coutume villageoise.

« i — Où allez-vous donc? demanda-t-il. Cette table est assez grande pour qu'on puisse mettre deux couverts. Asseyez-vous donc en face de moi.

« Je refusai d'abord; il insista, je cédaï. Nous déjeunâmes en face l'un de l'autre. Parfois j'oubliais mon rôle pour lui faire les honneurs de notre festin frugal, comme s'il eût été l'hôte de mon père. Lui me questionnait sur ma vie dans cette forêt; je répondais avec une nuance d'embarras, m'amusant de ce quiproquo, mais un peu gênée de mon mensonge.

« Sa faim se rassasiait, il commençait à regarder



autour de lui les sentiers se perdant sous les voûtes sombres, les fleurettes qui croissent en cet endroit, le petit ruisseau qui murmure auprès de la maison; il s'écria :

« — C'est charmant, ce nid de verdure! Un rêve, cette solitude! Quel ravissant ermitage!

« Absorbée par le soin de l'assaisonnement de la salade, je ne répondais pas; il continua :

« — Oui, délicieux! Mais la vie est ainsi faite; nul n'apprécie les biens qu'il possède. Je suis sûr que vous vous ennuyez dans ce paradis et que vous préféreriez habiter une chambre noire dans une ville, peut-être même à Paris.

« Avec un peu de brusquerie, il continua :

« — Savez-vous qu'il y a des malheureux dont l'existence se passe entre les murs d'un bureau chauffé à blanc? Savez-vous que le plaisir suprême de ces gens-là est d'aller respirer quelques bouffées d'air sous des arbres moins beaux que ceux-ci? Savez-vous qu'il n'y a pas sur terre de félicité plus grande que d'avoir à soi un enfant qui dort dans un berceau, une femme qui vous attend, qui vous aime, et une maisonnette au fond d'un bois?

« — Mais, dis-je avec un peu d'ironie, ce bonheur doit être à votre portée, monsieur. Une maisonnette comme celle-ci n'est point chère à acquérir.

« Il hochait la tête, je continuai :

« — Il y avait une fois un riche seigneur, dont la table était servie des mets les plus succulents. Quand une course l'amenait sur les midi chez les paysans de ses domaines, il humait l'odeur de la soupe aux choux et s'écriait : — Ah quel parfum! Vous ne savez pas combien vous êtes heureux de manger cette soupe-là tous les jours.

« Il se mit à rire.

« — Bien répondu; mais ce seigneur était libre de faire servir de la soupe aux choux à sa table, tandis que moi...

« Il n'acheva pas sa phrase, passa par deux fois sa main sur son front comme pour chasser un important souvenir; puis, oubliant tout à fait ma présence, il s'absorba en une rêverie.

« Je me levai et me dirigeai vers la maison, il me rappela.

« — Serait-il indiscret, madame, de réclamer de votre obligeance une tasse de café et la permission d'allumer un cigare?

« Le ton de sa voix me parut changé, plus respectueux. Une crainte me vint d'avoir commis quelque maladresse dévoilant mon incognito.

« Je me hâtai vers la cuisine et je trouvai non sans peine une sorte de breuvage noir au parfum de chicorée. C'était exécration; mais il eût bien été difficile d'en préparer d'autre. Je le fis chauffer, ce qui le rendit plus détestable encore; peu m'importait, j'avais hâte maintenant que cet inconnu s'en allât. Il ne paraissait nullement y songer; le coude sur la table, le cigare aux lèvres, il semblait plongé dans une méditation profonde.

« Je pus à mon aise l'examiner sans qu'il y prit garde. Qui était-il? Un hôte de Mme de Mérencourt. Ce nom qu'il avait prononcé tout d'abord avait été la raison de ma confiance: « les hôtes de Mme de Mérencourt sont tous gens de bonne compagnie. Du reste, sa physionomie était franche, ouverte, sympathique; une tristesse en ce moment envahissait son visage.

« A quoi pensait-il, Marguerite?

« Cette mélancolique rêverie devait être contagieuse, car moi aussi je m'y laissai prendre.

« Un petit bruit me fit tourner la tête: c'était le café qui s'en allait sur les charbons.

« Je versai dans une tasse ce qui en restait, j'y ajoutai un peu d'eau et je lui portai ce nectar. Il le but sans parler, avec une distraction évidente; son cigare s'était éteint.

« — Les meilleures choses doivent prendre fin, merci de votre hospitalité, madame.

« Il sortit de sa poche un porte-monnaie et mit sur la table un écu de cinq francs.

« — C'est beaucoup trop, monsieur, dis-je, une omelette ne coûte pas si cher chez nous.

« — L'omelette, c'est possible; mais il y a le charme de ces heures délicieuses. Me permettez-vous de revenir?

« — Non, répondis-je hâtivement, dans un effroi dont je ne fus pas maîtresse.

« — Non, je m'en doutais et vous avez raison. Il ne faut pas faire deux fois le même chemin.

« J'avais, moi aussi, sorti ma bourse, cherchant quelque monnaie à lui rendre, car vraiment cinq francs une omelette et une salade...

« Il m'arrêta du geste et avec un sourire :

« — Le surplus sera pour le bébé, faites-moi la grâce d'accepter.

« Je ne pouvais refuser. Il me demanda des indications sur le plus court chemin conduisant à Mé-rincourt, puis, après un dernier salut, il partit comme il était venu, s'enfonçant dans l'ombre du sentier.

« Non, il ne reviendra pas et, s'il revient, c'est Marinette qu'il trouvera et non Christiane. Il y gagnera une omelette qu'il n'aura pas la peine de faire lui-même et un meilleur café. Il n'aura pas à me regretter; et, pour moi, qu'importe cet étranger qui, par une journée d'été, a passé à travers ma vie? Que peut-il y avoir de commun entre la demoiselle et lui?

« Jean-Louis est revenu, je me suis acquittée de mon message et, sans attendre Marinette, j'ai repris le chemin de notre maison.

« Voilà mon histoire, chérie, elle a été longue, elle est un peu insignifiante, mais je n'avais rien d'autre à vous conter. »

XV

Malgré l'extrême sobriété de la marquise, le déjeuner, à Mé-rincourt, se prolongeait assez longtemps. La table se trouvait toujours largement approvisionnée de mets abondants, afin que les desservants des paroisses voisines, lorsqu'il leur arrivait, à l'heure de midi, de frapper à la porte du château, fussent certains de trouver bon accueil, afin que les religieux de tous ordres, frères prêcheurs ou frères quêteurs, qui venaient présenter quelque requête, pussent satisfaire leur appétit.

On parlait peu durant les repas; les conversations, toujours les mêmes, roulaient sur le malheur des temps, sur les difficultés de l'heure présente, sur les épreuves que Dieu réserve à ses élus; et, comme nul n'y contredisait, il en résultait une douce monotonie.

Mais ce matin-là, il ne fut question ni des difficultés de l'heure présente, ni du malheur des temps, et ce fut presque une discussion qui s'engagea :

— Il est impossible, mon cher Maurice, disait la marquise, que la personne dont vous me parlez soit la femme de mon garde Jean-Louis. Marinette est petite, blonde, un peu bavarde; elle ne répond en rien au portrait que vous me faites de votre inconnue.

— Je m'en doutais, dit Maurice; la femme que j'ai vue est une princesse déguisée ou une fée. Je ne m'y suis pas trompé longtemps; sa main seule eût suffi pour la trahir: une main fine, soignée; je ne suis pas encore assez Parisien pour croire que les bûcheronnes ont les mains blanches; mais qui est-elle?

— Comment le saurions-nous, dit Mme de Mérincourt, peut-être une parente, une amie de Marinette, femme de chambre ou institutrice dans quelque château voisin.

— Femme de chambre, non, certes, dit Maurice avec quelque vivacité; il y avait en cette jeune fille (j'ai remarqué qu'elle ne portait pas d'alliance), il y avait une assurance simple, une distinction de manières en même temps qu'une autorité de grande dame. J'aurais voulu que vous la vissiez me faire les honneurs de la salade aux œufs durs. Ce n'est pas une institutrice non plus. Les positions subalternes, en quelque condition qu'on les subisse, laissent, même aux plus fières, quelque chose de dépendant. Celle-ci, en dépit de son humble costume, est une femme plus habituée à commander qu'à obéir. Voyons, ma cousine, cherchez un peu; n'avez-vous pas dans vos environs une reine exilée que des raisons d'ordre politique condamnent à se cacher. A moins que ce ne soit quelque châtelaine découverte et romanesque qui joue à la bûcheronne comme Marie-Antoinette jouait à la bergère; ayez pitié de ma curiosité.

— En vérité, dit Mme d'Erlanges avec humeur, tu attaches à cette insignifiante aventure une importance que je ne comprends pas, tu fatigues notre bonne cousine de tes questions.

Mais il n'entendait pas se laisser réduire au silence.

— Une aventure insignifiante, ma mère; il en arrive si peu d'aventures dans la vie, qu'il est bien permis de s'arrêter à celles qui se présentent.

— Vraiment, je ne te reconnais plus, tu as la tête tournée, elle t'a jeté un sort.

— Un sort! Ce serait donc une véritable fée. Voici son signalement : sur l'âge, rien de précis, les fées n'ont pas d'âge, jeunes éternellement; svelte comme un roseau, blanche comme un lis, les yeux glauques, très doux, avec une petite flamme tout au fond, une flamme comme le rayonnement de l'âme. Vous ne trouvez pas, ma cousine?

Mme de Mérincourt dit, après un moment de réflexion :

— Il y a Christiane

— Qui est-ce, Christiane?

— Christiane Gérard. Elle est blanche et svelte avec des yeux glauques; elle a l'habitude de se promener seule dans les bois malgré les remontrances que je lui ai souvent adressées; mais jusqu'ici ses excentricités ne sont pas allées jusqu'à se déguiser en bûcheronne pour jouer des scènes de bal masqué avec de jeunes Parisiens.

— Mlle Christiane est-elle la fille du vieil ami de mon père?

— Oui, précisément.

— Est-ce que vous ne les avez pas vus, ma mère, depuis que vous êtes ici?

— Non, dit Mme d'Erlanges avec quelque embarras; ils ne sont pas venus à Mérincourt.

— Mais vous avez fait tant de visites, vous auriez pu aller à eux. Avez-vous donc oublié combien M. Gérard s'est montré bon pour moi lors de notre ruine?

— Je n'ai rien oublié, mon fils; seulement la distance qui sépare leur maison du château est trop grande pour mes vieilles jambes.

Mme de Mérincourt, avec la politesse froide des gens qui ont des chevaux et qui n'aiment point à les offrir, répondit :

— Si vous m'en aviez exprimé le désir, ma chère amie, j'aurais pu vous faire conduire.

— Je ne voulais pas abuser de votre obligeance et me montrer indiscreète.

— Quant à moi, dit Maurice, quelques kilomètres ne me font pas peur, j'irai dès demain.

— Demain, Maurice, vous oubliez que demain nous aurons l'honneur de recevoir notre respectable prélat, je compte sur vous, mon cher enfant.

Il s'inclina courtoisement.

— Je suis à vos ordres, ma cousine.

— Très bien; alors, parlons des préparatifs de ma fête. Je désire que tout soit digne de notre illustre visiteur et de Celui pour qui nous devons tous travailler.

Mme de Mérincourt commença l'énumération des cierges, des bannières, des ornements pontificaux, de toutes les choses enfin qui étaient le souci et la joie de sa vie.

Poliment, Maurice écoutait; mais une heure plus tard, quand il se retrouva seul avec sa mère, il eut à subir de dures remontrances :

« Avait-il donc juré de s'aliéner, de lui aliéner, à elle-même, les faveurs de leur hôtesse, de fermer pour eux son château? »

Et comme il la regardait, ahuri par cette mercenaire, elle s'expliqua :

— D'abord, que signifiait cet enthousiasme ridicule pour une maritorne rencontrée au coin d'un bois? Ne savait-il pas que de telles plaisanteries étaient déplacées chez cette femme austère. »

Il répéta :

— Une plaisanterie! Une maritorne!

— Oui, tu ne prétends pas me faire croire à ta princesse déguisée. Si ce n'est pas une maritorne, c'est une donzelle apparemment. Et ce n'est pas tout. A quoi bon parler des Gérard? Que signifie cette levée de boucliers en leur honneur?

— Il n'y a pas de levée de boucliers, ma mère. M. Gérard a été bon pour moi, et quoique bien des années se soient écoulées depuis, je ne l'ai pas oublié.

— Libre à toi de lui exprimer ta reconnaissance à huis clos ou, tout au moins, pas à la table de Mme de Mérincourt.

— Pour quelle raison? Ils sont parents.

— Eh oui, ils sont parents et proches parents encore, non par les Mérincourt, mais par les Gérard, comprends-tu?

— Non, dit Maurice, je ne comprends pas.

Elle haussa les épaules.

— Je m'étonne toujours de la lenteur de ton entendement. Mme de Mérincourt est née Gérard; or, de cette origine plébéienne, nul ne se souvient et elle moins que personne. Son cousin Frédéric Gérard le lui rappelle, il porte ce nom et s'en fait gloire; il répète à tout propos et même hors de

propos : « Oh ! nous, Flavie, qui sommes des Gérard ; les Gérard font ceci, cela... quand on est une Gérard comme toi. » Peut-être y met-il quelque malice, Flavie ne proteste pas, mais elle est mécontente, sa rancune se traduit en un ostracisme ; elle éloigne ce parent malencontreux.

— Les Gérard sont gens honorables, pourtant.

— Parfaitement honorables, nul n'y contredit ; mais dans nos provinces, l'honorabilité marche loin derrière la particule la plus contestable ; toute la noblesse se tient par les mains et se tient bien, sans permettre qu'on usurpe, qu'on s'assimile. Paris nivelle tout cela, ici les lignes de démarcation subsistent. Nous n'avons pas à nous en plaindre, car c'est pourquoi tant de nobles ruinés font en province de riches mariages.

Elle ajouta plus bas :

— C'est pourquoi j'ai tenu à ce que nous vinsions ici, c'est pourquoi je tiens à ce que tu n'indisposes pas la parente qui peut nous être utile.

« Ah ! un mot encore : garde-toi des allusions aux chevaux et aux voitures, c'est là un terrain brûlant.

— Un terrain brûlant ? Les chevaux ? Les voitures...

Elle éclata d'un rire nerveux.

— Ce ne sont pas les chevaux et les voitures qui sont le terrain brûlant, mais bien la demande de s'en servir. Ne sais-tu pas que les propriétaires de luxueux équipages consentent à peine à les faire sortir des remises pour leur usage personnel et jamais pour le plaisir de leurs hôtes ou de leurs amis ? Quand nous étions jeunes filles, elle et moi, car nous avons été élevées ensemble au couvent du Sacré-Cœur, qui eût dit que cette petite Flavie Gérard aurait à me faire un jour la parcimonieuse aumône de son hospitalité ?

— Si vous vous trouvez si malheureuse ici, ma mère, pourquoi y restez-vous ? Retournons à Paris dès demain.

— J'y reste dans ton intérêt, j'y reste pour moi dont la robuste santé décline, atteinte par les privations de notre vie ; j'y reste, parce que j'aspire à un peu de grand air, de verdure, de campagne, et que je n'ai pas d'argent me permettant le luxe d'une villégiature chez moi. Mon pauvre enfant, je me sens bien lasse, et il est grand temps que la fortune se montre moins cruelle.

Jusqu'à ce jour, elle ne s'était jamais plainte, cette courageuse. Il la regarda avec une attention inquiète. C'est vrai qu'elle lui parut vieillie; il en eut pitié, et même il éprouva un peu de honte de n'avoir su lui rendre ce qu'elle avait perdu.

Il la suivit des yeux, tandis qu'elle s'éloignait, puis il resta rêveur, atteint à la fois dans son amour filial et dans son orgueil.

Lui aussi souffrait : il était depuis quatre jours à peine à Mérencourt et tous ses regrets de la fortune perdue se trouvaient avivés. La grande diversion apportée dans sa vie par son amour pour Evelyn n'existait plus. Il lui semblait même que l'inconstance de la jeune fille avait été une leçon salutaire dont il saurait profiter.

Ce lui était comme un soulagement, comme une délivrance, de n'avoir plus à entrer en lutte avec sa mère et, par une pente insensible, il en vint à examiner avec moins d'éloignement le mirage que tant de fois elle s'était plu à évoquer devant ses yeux : un riche mariage. Pourquoi s'y refuserait-il ? Pourquoi serait-il trop rigide ? D'autres têtes plus altières que la sienne s'étaient courbées.

Il revit la taille maigrelette et les yeux railleurs de Marguerite Jeffenach; il vit aussi tous les millions qui auréolaient la jeune fille, et il eut l'intuition subite que ces millions pouvaient être à lui.

Pendant son séjour à Trouville, uniquement occupé d'Evelyn, affolé par la jalousie, harcelé par l'inquiétude, il n'avait guère pris souci d'elle; maintenant, quelques circonstances lui revenaient à la mémoire, ainsi que les plaisanteries du petit Yügger, qui avait dit un jour :

Dans le steeple-chase que nous voyons courir, je prends M. d'Erlanges à égalité, il arrivera premier, battant les autres de dix longueurs. S'il conserve le train savant qu'il mène en ce moment, d'ici à six mois, notre Margot l'aura demandé en mariage.

Ces propos et d'autres avaient glissé sur lui. Pourquoi donc, à cette heure, s'y arrêtaient-ils ? Était-il donc vrai que la capricieuse jeune fille eût distingué le seul homme qui ne lui eût jamais fait la cour ?

Eh bien ! qu'importait ? Elle n'était pas la fiancée de ses rêves, cette endiablée Parisienne à la parole vive, railleuse, cette indépendante qui se moquait du qu'en-dira-t-on. Pourtant il était forcé de s'avouer que, par instants, elle s'était révélée sous un aspect

différent, comme si une autre Marguerite apparaissait, une Marguerite simple, tendre même.

Il se rappelait cette petite scène de la veille du départ, alors qu'elle était venue à lui le regard bon, la voix émue, sollicitant son amitié, sa confiance; il se rappelait que froidement, presque durement, il avait repoussé cette sympathie. Et, rêveur, il prononçait le grand mot du doute :

— Qui sait? Qui sait?

Se redressant d'un geste brusque, il l'ajouta :

— Quand cela serait? N'est-elle pas la fille de Jeffenach? Puis-je ignorer dans quelle fange les écus de cette scandaleuse fortune ont été amassés? Le prince l'eût épousée pourtant...

Alors, il se représenta la joie de sa mère, les envieuses félicitations de ses amis, le luxe dont il jouirait et, peu à peu, il sentit s'amollir son âme, tandis que, d'une voix hésitante, il murmurait :

— Qui sait?

XVI

C'était le jour de la fête.

Dans la cour d'honneur, la marquise recevait ses invités. Un rayonnement intime la rajeunissait, mettait des lueurs dans ses yeux et des rougeurs juvéniles à ses joues.

Elle accueillait les arrivants avec une effusion qui ne lui était point habituelle, les remerciant chaleureusement.

Auprès d'elle, Mme d'Erlanges s'empressait, souriante, mais Maurice se rappelait les amertumes que la veille elle lui avait avouées. Elle se rapprocha de lui, parlant à mots très bas qui sifflaient :

— Nous recevons présentement les hauts seigneurs de la noblesse, amis, parents, alliés des Mérincourt; c'est le clan glorieux, il aura l'insigne honneur de dîner avec le prélat. Quant aux parents, amis ou alliés des Gérard, roture, bourgeoisie, tiers-état, ils assisteront seulement à la procession; c'est ce qu'on

appelle la fraternité chrétienne. Ah ! voilà la victoria des Valandières : monsieur, madame, une fille seulement, une tactique habile ; on ne montrera pas les autres tant que celle-ci ne sera pas mariée ; et voici l'équipage de gala des Verteilles : « le carrosse du sacre, » comme dit cette peste de Briey.

Une grande calèche huit ressorts, de forme surannée, entrain dans la cour. Dès que le valet de pied eut ouvert la portière, il en sortit successivement sept femmes d'une mise sévère, presque monastique : mêmes robes de laine brune très simples, mêmes cheveux à bandeaux plats lissés sur le front. Cet uniforme avait pour résultat de si bien vieillir les pauvres filles qu'on distinguait à peine les dix-sept printemps de la plus jeune des cinquante automnes maternels. D'une indiscutable distinction, du reste, ces sept Verteilles, dans leur fine maigreur de race ; d'une distinction qui résistait à tout : aux robes étriquées, aux coiffures sans art, à la raideur provinciale, une distinction qui venait de loin, de cette lseult de Verteilles, la noble amie du roi Louis XII.

Puis ce fut le tour d'un break qui fit bruyamment son entrée et tout aussitôt, par-dessus les bancs, par-dessus les roues, sautèrent prestement quatorze personnes. Ce fut un froufrou de robes de couleurs éclatantes, de chapeaux empanachés, tout couverts de fleurs.

— Ceci, murmura Mme d'Erlanges, c'est la tribu des Briey.

La petite baronne de Briey, ronde comme une boule, suivie de ses treize enfants, roulait vers la marquise, les deux mains tendues, exubérante, parlant sans s'arrêter :

— Nous sommes au complet, vous voyez, chère amie, au grand complet, même les plus jeunes, même mon petit Gaëtan, tous ont voulu assister à votre belle fête.

— Je ne vois pas le baron, demanda la marquise avec inquiétude, étant d'avis que la présence du baron eût été plus agréable au Seigneur que celle du petit Gaëtan.

— Le baron ! c'est vrai, j'oubliais. Il n'est pas venu, il avait une raison, une affaire grave que je ne me rappelle plus.

La défaite était si mauvaise que Mme de Méricourt dit sèchement :

— Il n'y a pas d'affaire plus grave que le service de Dieu.

Mme de Verteilles aussi excusait son mari, mais d'une façon brève, en femme qui n'admet pas les remontrances. Du reste, la plupart des hommes faisaient défaut : les chefs de familles, ceux qui doivent donner les grands exemples, s'étaient abstenus.

— La chasse est ouverte depuis bien peu de jours, observa traitreusement Mme d'Erlanges.

Ce fut une consolation de voir arriver le marquis d'Avrigné et le comte de Sirvan.

Maintenant, les voitures encombraient la cour. Maurice admirait la beauté des chevaux, dernier luxe de cette noblesse appauvrie ; puis il allait aux arrivants, espérant renouer connaissance en un accueil affectueux. Les mères lui adressaient quelques paroles banales, avec un petit salut de la tête ; les jeunes filles le regardaient timidement, se reculant un peu : aucune femme, pas même la pétulante baronne de Briey, ne lui souhaita la bienvenue dans un de ces shake-hands auxquels il était accoutumé.

Une crainte hantait la marquise : le prédicateur attendu, le Père Jacques, n'arrivait point.

Celui qu'on nommait le Père Jacques, de l'ordre des Franciscains, s'était appelé dans le monde : Guy de Mortagné d'Argéris, de si vieille race et de si fière maison, que c'était la gloire des Verteilles de le pouvoir traiter de cousin.

Une voiture lui avait été envoyée, rien ne pouvait expliquer le retard. Mme de Mérencourt expédia des enfants en reconnaissance ; ils rapportèrent une étrange nouvelle : le Franciscain marchait tête nue sous l'ardent soleil, tandis que l'équipage le suivait au pas.

Un concert d'admiration s'éleva. Toutes les femmes se dirigèrent vers l'avenue pour aller à sa rencontre ; elles furent déçues : la voiture arriva vide : le Père Jacques était entré dans une maison de paysans, il y resterait jusqu'à l'heure de la cérémonie religieuse. On l'admira encore, tout en murmurant un peu.

L'arrivée de l'évêque fit diversion : il eut pour tous des mots aimables. Quand on lui présenta Maurice, il dit, cherchant un peu :

— Nous avons, monsieur, dans le diocèse, un château qui porte votre nom.

— Ce château n'est plus à moi, monseigneur.

Il vit rougir sa mère et ressentit plus vivement l'amertume de sa pauvreté.

Le déjeuner lui parut d'une insupportable longueur; il était placé entre l'aînée des Verteilles et Mlle de Valandières. Il se sentait intimidé par la réserve excessive de ces jeunes filles, par la raideur de leur attitude, par leurs yeux obstinément baissés. Après un grand effort d'imagination, il dit :

— Nous avons aujourd'hui un temps superbe.

Toutes deux en même temps répondirent :

— Oui, monsieur.

D'autres efforts aussi courageux n'obtinrent pas un meilleur succès.

« Evidemment, pensa-t-il, on doit parler ici une langue spéciale que je ne connais pas. »

Il chercha à entendre la conversation des autres convives et s'aperçut que l'attention de tous se concentrait sur l'évêque; on faisait silence pour ne perdre aucune des paroles du prélat. Les hommes qui avaient répondu à l'appel de la marquise étaient le comte de Valandières, venu pour obéir à sa femme; le vieux marquis d'Avrigné, plus alléché par un déjeuner succulent que par une fête religieuse; les deux Briey, grands dadais de vingt à vingt-cinq ans, hauts sur jambes, tête trop petite, élégants, poseurs et trouvant « très chic » la cérémonie à laquelle ils étaient conviés; enfin le comte de Sirvan, un croyant, celui-là, un pur et un fort, qui, de toute l'ardeur de son âme, de toute la vaillance de ses efforts, cherchait à soutenir l'édifice vermoulu dont l'effondrement nous menace.

Les sons d'une fanfare éclatèrent, les jeunes gens des villages voisins arrivaient; on aperçut des groupes de jeunes filles vêtues de blanc, des enfants en robes rouges, en surplis de dentelles, portant des corbeilles de roses effeuillées.

On se leva de table. L'évêque prononça les paroles de l'action de grâce, et on passa au salon.

Plusieurs personnes s'y trouvaient. M. Gérard fit à Maurice le plus affectueux accueil; Christiane le salua froidement, raidie soudain par une fierté douloureuse au milieu de ce monde dont elle connaissait les dédains. A peine reconnut-il la fée riieuse de la forêt, dans cette grave demoiselle qu'une robe démodée vieillissait et enlaidissait.

Et, maintenant, sous les grands arbres du parc, au

chant des hymnes pieux, la procession allait se déroulant en sa marche lente.

Le soleil de septembre épandait sur toutes choses sa chaleur attiédie; sous ses caresses, les roses entr'ouvraient leurs calices, les géraniums éclataient en fanfare, les héliotropes se pâmaient amoureuxment, les gazons verts étendaient au loin leurs tapis de velours. C'était comme une joie dernière de toute la nature, une envolée vers le ciel de parfums, de prières, de mystique ivresse, une fête d'automne d'une pénétrante douceur.

La procession arriva au pied du reposoir. Il y eut un arrêt brusque des premiers rangs, tandis que les autres marchaient toujours, chacun désirant arriver le plus près possible pour mieux entendre le prédicateur. L'évêque gravit les degrés de l'autel, portant l'Ostensoir aux rayons d'or, Soleil divin, devant lequel tous les fronts se courbèrent.

Les quatre porteurs du dais: MM. d'Avrigné, de Sirvan, de Valandières et Maurice restèrent debout à ce poste d'honneur, appuyés sur les hampes comme des soldats au port d'armes. Tous prirent place; alors seulement le Père Jacques parut: sur un tertre de gazon, on le vit debout dans sa robe brune, une corde serrant sa taille et les pieds nus. Du grand seigneur qu'il avait été rien ne restait, rien non plus de l'homme du monde, élégant et beau diseur; on sentait en lui le définitif adieu à toutes les gloires, l'absolu renoncement à toutes les vanités; sa voix affaiblie par les jeûnes avait un timbre bas et doux; il disait, en mots très simples, l'austère leçon de l'Évangile, s'effaçant pour laisser parler le Maître divin.

Il avait pris pour texte de son sermon la parabole du bon Samaritain et simplement, sans recherche d'éloquence, l'expliquait.

« Quel est le prochain de cet homme? » a demandé le divin Maître.

La voix du moine prit des résonnances graves :

— Que celui qui a des oreilles pour entendre s'applique à entendre; que chacun se juge afin de n'être point jugé. O vous tous qui vous croyez charitables, comment agissez-vous ?

« Je sais que je ne parle pas à mon auditoire ordinaire, à un auditoire de pauvres, d'ignorants, de pécheurs; vous êtes de ceux que le monde appelle des chrétiens pratiquants, de ceux qui, comme le

docteur de la loi, disent à Dieu : « Seigneur, que faut-il que je fasse pour mériter la vie éternelle ? » Vous êtes de ceux qui ne commettent pas l'injustice, qui ne profèrent pas la calomnie, qui ne donnent pas sujet de scandale.

« Croyez-vous pour cela avoir accompli toute la loi ?

« Ne vous est-il point arrivé de passer comme le prêtre de la parabole, indifférents et distraits, devant votre frère malheureux.

« Ne vous est-il point arrivé de vous éloigner comme la lévite après un regard de vaine commisération pour courir à vos plaisirs, à vos affaires, à vos vanités. Et pourtant, le Maître l'a dit : « Ceux-là seuls entreront dans la vie éternelle, qui auront, comme le Samaritain, exercé la miséricorde. »

Et d'un grand geste de commandement, d'une voix qui résonna avec une sonorité émouvante :

— Allez et faites de même.

Il se tut, se prosterna à terre, dans l'abaissement de son humilité.

Un murmure de désappointement se fit dans l'assistance : c'était trop court, beaucoup trop court, beaucoup trop simple ; ce n'était pas la peine de faire venir un prédicateur pour qu'il se bornât à réciter une page de l'Évangile. On s'était attendu à plus d'éloquence, à des effets oratoires, à quelques-unes de ces allusions voilées que tous savent comprendre peut-être aussi à des félicitations et voilà que la parole du moine avait eu des airs de sévérité, son dernier cri surtout résonnait comme un reproche.

La comtesse de Verteilles serrait ses lèvres minces d'un air blessé ; l'aîné des Briey chuchotait à l'oreille de son frère :

— Pas chic, le discours du Père Jacques, j'en aurais bien fait autant.

Le vieux marquis d'Avrigné, qui n'aimait pas les longs sermons, disait *in petto* :

— Très gentil, ce petit capucin, il ne nous a pas ennuyés trop longtemps.

La semence, ainsi qu'il est écrit dans l'Évangile, tombait dans les épines ou dans les chemins pierreux.

La plupart des auditeurs estimèrent que la chose n'e les regardait en rien, néanmoins il y en eut qui écoutèrent, qui n'entendirent pas alors et qui devaient entendre plus tard.

XVII

Journal de Christiane.

« On dit qu'une bonne action ne reste pas sans récompense. A ce compte l'obéissance doit être une bien mauvaise action, car la mienne m'a attiré aujourd'hui une série de contrariétés.

« La première en date a été le regard attaché sur moi par l'inconnu de la forêt. Eh ! mon Dieu, je n'espérais pas l'éblouir par l'élégance de ma toilette, mais je ne m'attendais pas non plus à cette expression non équivoque de surprise et de désappointement. Était-il pour la femme ou pour la robe, ce regard-là ? Pauvre robe ! En revanche, elle m'a valu les félicitations de la comtesse de Verteilles ; après m'avoir toisée des pieds à la tête, elle m'a dit d'un air satisfait :

« — J'aime à voir, mademoiselle Gérard, que vous n'imitiez pas les mondanités de ces petites coquettes de Briey ; votre mise révèle le sérieux de votre belle âme.

« Eh bien ! il faut que ma belle âme ait fort mauvais caractère, car elle n'a pas été satisfaite de ce gracieux compliment. Quelques instants plus tard, la baronne de Briey me disait de sa voix de linotte étourdie :

« — Oh ! mademoiselle Gérard, n'est-il pas honteux pour les Verteilles d'affubler leurs pauvres filles de cette façon ? Pensent-ils faire honneur au bon Dieu et que les quartiers de noblesse suffisent pour trouver des maris ?

« J'ai répondu avec une involontaire mélancolie :

« — Chacun se met du mieux qu'il peut.

« Le ton de ma voix la surprit, elle ne m'avait pas encore regardée, je suis si peu de chose ; j'étais aussi mal affublée que les Verteilles, elle s'en aperçut et reprit d'un ton consolant :

« — Pour vous, ce n'est pas la même chose ; tout le monde sait que vous ne voulez pas vous marier.

« Je répondis trop hâtivement :

« — Et comment sait-on cela, madame, je vous prie ?

« Elle me jeta un regard défiant, le regard d'une mère qui voit surgir pour ses enfants une rivalité imprévue ; puis, curieuse, fureteuse, elle dit avec intention :

« — Est-ce que M. d'Erlanges est depuis longtemps à Mérencourt ? On dit qu'il a refait sa fortune, qu'il revient au pays pour racheter son château et chercher femme ; l'aviez-vous déjà vu ?

« Malgré moi, je me sentis rougir. Pour rien au monde, je n'eusse avoué à cette bavarde indiscreète notre rencontre dans la forêt ; sans répondre je m'éloignai, irritée contre la baronne, irritée contre moi-même, irritée surtout contre M. d'Erlanges. Que ce soit injuste et absurde, je n'en disconviens pas. Du reste, il ne me plaît pas du tout ; il ne ressemble en rien à l'inconnu du cottage ; l'un était simple, gai, confiant ; l'autre est raide, poseur, guindé. Je l'ai regardé à la dérobee pendant la procession, je le voyais très bien de profil, il tenait la hampe du dais gauchement, maladroitement, de l'air d'un bedaud de méchante humeur ; tandis qu'auprès de lui le comte de Sirvan ressemblait à un croisé des anciens temps.

« Le sermon du Père Jacques a été très simple et très beau ; mais je doute que l'auditoire l'ait fort goûté et moi-même, devant cette morale austère, devant cette rigidité de la loi évangélique, devant cette exigence de charité et d'amour, je me suis sentie troublée. Hélas ! je ne demande, moi, qu'à aimer tout le monde ; pourquoi le monde est-il si dur pour moi ? Oui, tous me blessent, depuis Herminie, avec ses misérables insolences, jusqu'à Mme de Mérencourt, avec sa bienveillance glacée, jusqu'à la petite baronne de Briey, avec sa méchanceté étourdie, jusqu'à cet inconnu d'hier, ce M. d'Erlanges que je préfère ne pas revoir. Il a annoncé à mon père sa visite : je trouverai un prétexte qui me permettra de ne pas être chez moi. Il déposera sa carte et tout sera dit entre nous. »

9 septembre.

« J'ai trouvé mieux qu'un prétexte, j'ai une raison : une de nos faneuses a manqué de parole, impossible de la remplacer et pourtant le fourrage est sec, le temps à l'orage, il faut charger les voitures. Herminie, naturellement, m'a refusé son aide, disant d'un air dédaigneux que ce n'était pas là besogne de cuisinière. J'ai annoncé que je prendrais le râteau et partirais après déjeuner avec nos faneuses. Mon père se lamente :

« — Mais, Christiane, si Maurice vient ainsi qu'il l'a promis.

« — Eh bien! père, tu le recevras; sois tranquille, je serai rentrée à temps.

« Je vais partir dans quelques instants et je rentrerai tard, très tard, quand aucune visite ne sera plus à redouter.

« Adieu pour toujours, monsieur d'Erlanges, et bon voyage. »

Tandis que Christiane se dirigeait vers la prairie avec la crainte un peu enfantine d'être retenue ou rappelée, Maurice sortait du château de Mérencourt dans le but louable de faire à l'ami de son père la visite promise.

Suivant le conseil de Mme d'Erlanges, il s'était abstenu au déjeuner de parler de ce projet et de solliciter le prêt d'une voiture. Bien que la chaleur fût lourde, la chaleur des jours d'orage, il marchait sur la route poudreuse de son pas alerte de Parisien; mais s'il marchait vite, ce n'était pas hâte d'arriver au but : il accomplissait un devoir, rien de plus.

A Christiane, il ne songeait guère; l'impression agréable causée par la jolie fée de la forêt s'était dissipée devant la raideur cérémonieuse de Mlle Gérard.

— C'est étonnant, se disait-il; c'est la même femme et pourtant ce n'est plus la même; l'une simple, gentiment moqueuse, l'autre froide, compassée. Sans ses magnifiques yeux verts, j'aurais eu peine à la reconnaître. Quelle influence le cadre exerce sur le tableau; c'est la forêt, c'est la fraîche maisonnette, c'est le tablier de cotonnade bleue qui m'avaient charmé; car pourquoi gracieuse là-bas et revêche ici ?

Puis il n'y pensa plus, l'incident étant de peu d'importance auprès du problème, bien autrement intéressant, qui le préoccupait.

Ce problème portait un nom de fleur.

Ne s'était-il pas trompé ? L'aimait-elle vraiment, cette fantasque Marguerite ? Le banquier Jeffenach ratifierait-il le choix de sa fille ? Et dans ce cas, lui, Maurice d'Erlanges, le rigide gentilhomme, l'amateur du pain honorablement gagné, que ferait-il ?

La monotonie fastidieuse du pain sec, il la connaissait maintenant, de même qu'il connaissait le faux luxe, les faux semblants, l'existence de mensonges et de surface : il s'avouait qu'il en était las, le découragement de sa mère achevait de l'accabler.

Toujours du pain ! Et voilà que, tout à coup, devant lui s'étalait le repas le plus somptueux, toutes les jouissances de l'orgueil, toutes les satisfactions de la vanité, tous les ensorcellements du vrai luxe ; plus de marche à pied sous un soleil de plomb, plus de parasitisme douloureux ; mais des chevaux, des équipages, des villas, des châteaux, de l'argent à pleines mains. Il sentait qu'il s'attachait à ce rêve et brusquement, revenant en arrière, il se rappela son départ d'Erlanges, l'arrivée à Paris, la visite au directeur de la maison de crédit, ses paroles un peu railleuses : « Gardez votre frugalité spartiate, monsieur d'Erlanges. »

Sa frugalité spartiate, il ne l'avait plus ; en quel instant la fêlure s'était-elle faite ? Six mois auparavant, quand sa mère, après un bal, lui parlait de Mlle Jeffenach, il repoussait sans hésitation la pensée d'épouser la fille d'un banquier véreux ; pourquoi faiblissait-il aujourd'hui ? Était-ce qu'il aimait Marguerite ? Non, il ne l'aimait pas, et même elle ne lui plaisait guère. Ce qu'il voulait, en dépit de sa probité, de son honnêteté, c'était l'argent ; il le voulait âprement, en homme dont le jeûne a aiguisé les dents.

— Eh bien ! dit-il, je ferai ce qu'ils font tous : le prince, le marquis de Rocheplate et tant d'autres. Qui les blâme ? Personne. Et qui me blâmera ?

Une volée de jurons, de vociférations, le tira de sa rêverie : un cheval attelé à une voiture chargée de foin s'efforçait en vain, sous les coups de fouet et sous les imprécations de son conducteur, de gravir la pente escarpée qui de la prairie menait à la grande route ; il glissait, lâchait pied ; tout à coup,

il tomba : le chariot, le cheval et l'homme roulèrent en bas du talus.

Maurice avait gardé, de son enfance au village, l'habitude du secours mutuel. En une seconde, le Parisien disparut pour faire place au campagnard ; il descendit la berge, jetant à terre son chapeau, sa jaquette pour se mettre plus librement à la besogne ; il fallait dételer le cheval et relever le chariot.

Du pré voisin, la catastrophe avait été aperçue, trois ou quatre faneuses accouraient. L'une d'elles s'approcha de l'homme et dit sévèrement :

— Je vous avais défendu, Claude, de faire monter au cheval la grapillote, c'est beaucoup trop raide.

D'un ton bourru, il répondit :

— Pardine, quand il va faire du temps, faudrait p't-être prendre par le plus long ; c'est pas qu'c'était trop raide ; c'est le monsieur qui lui a fait peur, au cheval.

— Le monsieur ! Quel monsieur ?

Alors seulement elle aperçut Maurice. Il s'avança :

— Hélas ! mademoiselle, je crains bien que le monsieur, ce soit moi. Comment ai-je pu effrayer le cheval ? Je n'en sais trop rien ; mais je demande à réparer mon crime en aidant à relever la voiture.

Elle restait stupéfaite devant ce beau garçon qui semblait sortir de terre, très correct malgré sa jaquette enlevée. Il insista d'un ton suppliant :

— Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! oui, dit-elle, j'accepte.

Il la retrouvait, il la reconnaissait, la petite fée de la forêt, c'était bien elle avec sa souple démarche, son joli sourire, ses yeux pers au doux éclat. Elle n'était plus ni guindée, ni cérémonieuse, et, dans sa très simple robe de toile, elle avait repris ses attitudes de fée ou de princesse.

— J'accepte, répéta-t-elle, car cet accident va nous mettre en retard et, comme dit Claude, il va faire du temps.

Ils se mirent tous à la besogne : deux femmes montèrent sur le chariot, Maurice et le conducteur leur jetaient de lourdes fourchées de foin, Christiane et les autres faneuses rassemblaient l'herbe éparse ; ce fut rapidement fait et quand la voiture fut de nouveau chargée, elle dit à Maurice :

— Merci, monsieur, nous vous avons sans doute

détourné de votre route, nous vous rendons la liberté.

— Ma route devait me conduire vers vous, mademoiselle, j'allais présenter mes devoirs à monsieur votre père.

— Mon père est resté à la maison. Je regrette de ne pouvoir vous accompagner; mais ici l'ouvrage commande, excusez-moi.

Elle le salua de la tête et reprit sa marche vers le pré. Il avait peine à la quitter, le champêtre travail surtout le tentait, il la suivit.

— Pourquoi ne voulez-vous plus de mon aide? j'ai partagé votre pain, vos œufs durs et votre salade; cela me donne le droit, il me semble, de partager votre travail. Enrôlez-moi, que faut-il faire?

Il n'avait pas quitté la fourche, une faneuse répondit :

— Il faut mettre en gros tas.

— Va pour les gros tas, dit-il en riant.

Il ne sentait plus ni la fatigue ni la chaleur, une brise passait dans la prairie embaumée; il s'amusait franchement, intéressé par cette besogne, par la nécessité de la terminer avant les premières gouttes de pluie; il ne parlait pas, se dépêchant, faisant hâte, fier d'élever son tas très haut, très haut; il demandait, avec un besoin de se faire complimenter par Christiane :

— Est-ce bien ainsi?

Elle répondait :

— C'est admirable.

Puis, rieuse, elle ajoutait :

— Il faut que vous élevez de pareilles meules souvent à Paris, pour vous en acquitter si bien.

— A Paris, non pas; mais autrefois.

Alors un désir lui prit de parler avec elle de ce temps passé dont il ne disait rien à personne jamais, de ses regrets, de ses tristesses. Il sentait qu'elle le comprendrait. Quand il eut achevé la dernière meule, il demanda :

— Qu'allons-nous faire?

Elle répondit :

— Nous allons goûter en attendant la voiture; puis nous chargerons avant la nuit.

Il eut un geste de joie en voyant les faneuses étaler sur l'herbe une serviette blanche, du pain, du vin, des poires, des pêches, une galette, pour ce repas qu'elles appellent « les quatre heures ».

— Oh! dit-il en riant, nous en aurons, n'est-ce pas? Je suis très gourmand, vous le savez.

Christiane prit deux verres, une bouteille de vin et une part de galette. Ils s'assirent tous deux sur une meule de foin, un peu à l'écart.

— C'est délicieux, délicieux, répétait-il; délicieuse cette galette, délicieuse cette saine fatigue, délicieux de se reposer, de manger, de boire. Ah! comme je vous envie tous ces bonheurs-là.

Elle leva le doigt et dit en riant :

— Prenez garde. Je vais recommencer mon conte. Il y avait une fois un seigneur très riche...

— Oui, oui, acheva-t-il, qui aimait beaucoup la soupe aux choux;... mais maintenant que vous connaissez mon nom, votre conte serait cruel. Vous savez que je ne suis point un riche seigneur, que j'ai perdu tout ce que je possédais et aimais. Votre père a dû vous dire...

Elle fixait sur lui des yeux si bons, des yeux remplis de tant de sympathie qu'il se complut dans cette compassion et voulut la prolonger.

— Vous êtes-vous jamais demandé, mademoiselle, quelles doivent être les impressions d'un homme qui voit tomber la ruine sur lui, qui, du jour au lendemain, se trouve sans ressources, sans abri?

— On oublie les mauvais jours quand ils sont passés; on a dit hier à Mérencourt que vous aviez reconquis la fortune perdue.

— On n'a pas dit vrai.

Il flairait dans ce nouveau mensonge l'œuvre de sa mère et rougissait de s'y associer.

— On n'a pas dit vrai, je suis aussi pauvre que lorsque je suis parti. Je gagne mon pain d'une façon pour moi très pénible : l'atroce travail des bureaux; il m'est permis d'envier le libre, le sain, le bon labeur des champs.

Il éprouvait une joie infinie à dire vrai, à déposer son masque, à ne plus se faire le complice d'aucune tromperie; il voyait que cette franche confiance lui conquérait l'intérêt affectueux de Christiane; ses grands yeux superbes fixés sur ceux de Maurice parlaient éloquemment. Puis tous deux se turent, regardant au loin, pénétrés par la douceur de cette amitié naissante. Il eût voulu savoir quelque chose d'elle. Elle sembla deviner son désir, car elle dit :

— Cette vie rurale a, comme toutes les autres, ses soucis, ses peines, ses entraves. Pensez-vous

que nous soyons plus libres que vous ? Nous ne sommes pas riches, bien que nous ayons gardé notre terre; elle nous fait vivre, mais elle nous asservit. Tenez, par exemple, j'aurais chèrement désiré un mois de liberté pour le donner à ma seule amie.

Elle étendit la main, désignant les meules de fourrage :

— Je suis rivée à ceci; auparavant, c'étaient les moissons, puis ce seront les vendanges.

— Mais pendant l'hiver?... insinua-t-il.

Elle répondit rêveusement, plus à sa propre pensée qu'à la question de son interlocuteur :

— Oui, il y a l'hiver; mais pour l'hiver, elle aura quitté la mer, elle sera revenue à Paris, mon père ne permettra pas.

Il eut un geste de surprise : il venait de se rappeler qu'un jour Marguerite avait dit :

— J'attends ma meilleure, ma seule amie. Elle viendra passer un mois ici; je serai heureuse, monsieur d'Erlanges, de vous présenter à ma chère Christiane.

Il n'y avait pas fait attention alors, maintenant ce prénom de Christiane et la similitude des deux phrases le frappaient.

« Ce serait étrange qu'elles fussent amies, pensait-il; elles sont si différentes. »

De la liaison de ces deux jeunes filles, il sentait que Christiane, à ses yeux, ne serait point diminuée, seulement Marguerite en grandirait.

— Si vraiment elle est l'amie de Mlle Gérard, c'est qu'elle vaut mieux, bien mieux que le monde où elle vit.

Au moment où il allait interroger sa compagne, elle se leva en disant :

— Voici mon père, qu'est-il arrivé ?

Elle courut à lui. Le père et la fille échangèrent quelques mots, puis se rapprochèrent de Maurice. M. Gérard lui tendit la main.

— Bonjour, d'Erlanges; ma fille me dit le secours que vous lui avez donné, très bien, très bien; vous êtes, paraît-il, un chargeur de voitures de la plus haute habileté. J'ai quelque envie de vous embaucher pour toute la fenaison. Seulement, on ne chargera pas d'autre voiture ce soir; c'est cela que je venais dire à Christiane; le cheval boite, il est prudent de le laisser en repos; il a dû se faire mal en

tombant. Le foin est en meules. Maintenant partons. Vous veniez me voir ?

— Oui, répondit-il; mais je me suis attardé et l'orage menace.

— L'orage menace, c'est vrai; je ne pourrais vous faire reconduire. Où est le temps où la boiterie d'un cheval ne nous empêchait guère, votre père et moi, de retenir nos amis. Maintenant tout a changé pour nous comme pour vous, mon cher enfant; une seule bête dans mon écurie, un pauvre animal à deux fins qui rentre mon foin et s'attelle les jours de gala; ces jours-là sont rares, du reste. Enfin, je vous laisse partir, mais à la condition que vous reviendrez demain déjeuner avec nous. Je vous promets des voitures de foin à charger.

Avant de répondre, Maurice chercha les yeux de Christiane, craignant d'y surprendre cet anxieux mécontentement d'une maîtresse de maison devant l'arrivée d'un convive malencontreux; elle souriait :

— J'ajoute, dit-elle, à cet alléchant programme une omelette et des œufs durs.

Alors, joyeusement, il accepta.

Marguerite à Christiane.

« Oh! la jolie histoire, ma Christiane, ou plutôt le joli chapitre de conte de fées. Il y avait une fois un beau seigneur égaré dans une forêt, il y rencontra une jolie paysanne à laquelle il donna son cœur. Or, la paysanne se trouvait une princesse déguisée, ils s'aimèrent, s'épousèrent et eurent beaucoup d'enfants.

« De ces enfants, chérie, je demande à être la marraine, je les adopterai et leur laisserai tous les millions qui, un jour, me doivent revenir, car au train dont vont les hommes et les choses, je crois bien ne me marier jamais.

« Le prince Guido, le dernier prétendant à ma main, me consterne avec son amoureuse folie.

« Il n'a pu attendre le résultat de l'enquête que j'avais ouverte pour lui, il a fait à Evelyn sa demande, jetant par-dessus bord sagesse et prudence. Je ne mettais nullement en doute qu'elle acceptât la première couronne avec un empressement joyeux. Je me trompais.

« Elle accepte, mais sans joie; on dirait qu'elle garde au cœur un regret; je l'ai interrogée : elle m'a avoué que depuis son dernier entretien avec l'homme dont elle a repoussé l'amour, un changement s'est fait en elle.

« — Il s'est si bien conduit, en vrai gentleman, il m'a parlé avec tant de douceur, sans colère et presque avec pitié. Oh! Margaret, j'avais les yeux si pleins de larmes quand il m'a dit qu'il ne voulait jamais m'épouser.

« — Pourquoi ne veut-il pas vous épouser, Evelyn?

« — Non, non, Margaret, il a eu raison. Je sentais déjà sur la plage que sa résolution était irrévocablement prise et qu'il m'avait retiré son cœur. Oh! si j'étais riche, très riche comme vous Pêtes, j'aimerais tant à être sa femme; mais je suis une pauvre fille et je ne dois pas repousser la belle chance qui se présente pour moi de devenir une princesse.

« — Mais si vous n'aimez pas le prince, et si vous aimez M. d'Erlanges.

« — Si j'aime M. d'Erlanges aujourd'hui, c'est que je suis encore libre; dès que je serai engagée à Guido, je ne m'occuperai que de lui. Nous autres Américaines, nous ne sommes pas de « light headed » petites Françaises.

« J'ai admiré sincèrement cette façon sage et pratique de régler les émotions de son cœur.

« Une « light headed » petite Française! Je crains bien de n'être pas autre chose et que vous ne soyez pas autre chose non plus, vous, ma grande amie, qui me donnez des conseils à la fois si sages et si imprudents.

« Vous m'avez écrit :

« — Il y en a qui sont bons, fiers et braves, ceux-là n'oseront peut-être aller à vous, ils n'étaleront pas comme des mendiants éhontés leurs convoitises, c'est à vous de les chercher, de les découvrir.

« Donc, voilà le but très noble, mais un peu délicat que vous m'avez tracé. Et depuis que j'ai lu cette phrase, je n'ai cessé d'en méditer le texte.

« J'ai un projet très vague que je mûris en mon esprit et dont j'aurai, d'ici à quelque temps peut-être, à vous entretenir.

« Si votre conte de fées a un second chapitre, ne manquez pas de me le dire. En attendant, oh! la

plus chère, la plus tendre, la meilleure, la plus « tight headed » de toutes les Françaises, je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

« MARGUERITE. »

XVIII

Assis tous les trois sous les grands tilleuls, ils causaient à cœur ouvert, comme de vieux amis qui se retrouvent après une longue séparation. Maurice se laissait prendre à ce charme, il disait :

— Que c'est délicieux et qu'il fait bon. Qu'on est heureux de vivre ici.

Il répéta cette phrase qui, en deux circonstances, lui avait attiré les railleries de Christiane; mais cette fois, nul ne railla.

— Heureux, dit Frédéric Gérard; oui, je serais très heureux si je n'avais la crainte que ma Christiane ne s'ennuyât.

Elle l'interrompit :

— Je ne m'ennuie jamais, père, tu le sais bien.

— Peuh, peuh, peuh, tu le dis et ce n'est pas sûr; témoin ton voyage à Trouville qui te tenait tant au cœur.

Puis brusquement, s'adressant à Maurice :

— Vous qui êtes devenu Parisien, vous devez connaître de réputation un certain Jefferach.

Maurice s'inclina, un peu surpris.

— Ah! vous connaissez le triste sire. Eh bien, dites à cette obstinée que ce ne sont point là gens dont on puisse faire ses amis. Christiane a connu au couvent la fille de ce gremlin, une gentille enfant, j'en conviens, mais le père n'en est pas moins un voleur.

Christiane dit avec reproche :

— Les innocents doivent-ils être punis pour les coupables?

— Oui, quand ils profitent de leurs crimes; vraiment ce serait trop commode d'enrichir ses enfants par toutes ces rapines et de les voir ensuite jouir de la considération qui entoure les honnêtes gens. De

quel prix alors serait cet héritage d'honneur que nous vous gardons intact si jalousement, cet héritage que Jacques d'Erlanges a légué à son fils et que je te transmettrai, ma chérie.

Comme elle voulait répondre :

— Non, non, c'est inutile de te faire l'avocat de cette mauvaise cause; ta partialité pour ton amie t'entraîne, puis les femmes, même les plus honnêtes, s'y connaissent mal en nuances d'honneur; mais demande à Maurice, il est de bonne souche, bon sang ne peut mentir, demande-lui s'il serrerait volontiers la main de Jeffenach et s'il épouserait sa fille.

Christiane tourna vers Maurice son clair regard.

— Je ne poserai pas cette question à monsieur d'Erlanges, je n'ai pas envie d'avoir deux adversaires contre moi.

Une rougeur brûlante passa sur le front du jeune homme, rougeur de honte, qui fut en même temps comme une cautérisation guérissante.

— Je connais Mlle Jeffenach, dit-il d'une voix un peu troublée, et je la trouve charmante; mais monsieur votre père a raison, l'honneur ne saurait se priser trop haut.

Il ajouta lentement :

— Si vous pouviez savoir combien le séjour prolongé à Paris est dépravant, combien il est difficile de résister au courant, combien il en est peu d'entre nous qui restent debout quand la fortune passe...

Il s'interrompit brusquement, encore un peu et il allait se confesser; son honnêteté ébranlée se retrempeait à l'honnêteté robuste de Frédéric Gérard. La veille, il jetait cet orgueilleux défi : « Qui me blâmera ? » Il répondait : « Personne ». Mais dans ce moment il pensait : « Celui-ci me blâmerait, me mépriserait même. » Il sentait que le blâme de cet honnête homme, que le mépris de l'ami de son père lui serait impossible à supporter.

M. Gérard s'était levé.

— Notre causerie s'est prolongée un peu longtemps; à l'ouvrage maintenant, mes enfants.

Ils partirent tous trois pour la prairie où faucheurs et faneuses les avaient précédés. Ce fut encore une journée exquise, une journée de travail qu'alternaient les repos. Maurice retrouvait sa gaieté d'autrefois, son rire facile; un bien-être le pénétrait.

— Voilà les meilleures heures de mes vacances, dit-il en prenant congé; vous me permettez de

revenir, n'est-ce pas ? je ne vous importunerai pas bien longtemps : j'ai quinze jours encore de liberté.

— Revenez, revenez, d'Erlanges, tant qu'il vous plaira, tous les jours si vous voulez, nous ne nous en plaindrons pas.

Il revint le lendemain et les jours qui suivirent ; d'abord il se munissait d'un prétexte : un livre à emprunter, un renseignement à demander ; mais la cordialité franche de M. Gérard et l'accueil souriant de Christiane lui firent comprendre l'inutilité des subterfuges ; alors il avoua :

Il s'ennuyait trop à Mérencourt, tandis qu'à la Maison Verte tout l'intéressait. On ne le recevait pas comme un visiteur importun, nul ne se dérangeait de ses occupations, on lui permettait de les partager ; c'est ainsi qu'il suivait M. Gérard dans l'écurie, s'enquérant de la boiterie du cheval, admirant la beauté des nouvelles génisses ; c'est ainsi qu'il suivait Christiane à la basse-cour, surveillant l'éclosion des poussins dans la couveuse artificielle.

Il y avait des bêtes de toutes sortes dans cette maison bénie : canards, pigeons, lapins ; à travers l'herbe du verger, des pintades cachaient leurs nichées, tandis que des paons promenaient majestueusement, le long des terrasses, les splendeurs de leur royal manteau. Et tout cela le ravissait. Mais ce qu'il aimait surtout, c'était la causerie sous les tilleuls : la récréation. Que c'était bien nommé pour lui, cette halte au milieu des exigences de sa vie, ce complet repos de l'âme, cette quiétude, cette béatitude qu'il ressentait là, sans projets fiévreux, sans espoirs décevants, sans illusion, sans chimère.

Du premier jour, il avait avoué à Christiane sa pauvreté, la jeune fille avait confessé la sienne, en honnêtes gens qui s'estiment trop pour chercher à tromper.

Une crainte pourtant troublait sa sérénité : c'était que sa mère, apprenant la fréquence de ses visites, n'y mit obstacle. Un secours inespéré lui vint ; la marquise gardait à Maurice une vive reconnaissance d'avoir quitté les plaisirs de Trouville pour assister à sa procession. Voulant lui en donner une preuve, elle fit venir un cheval de selle qu'elle lui présenta en disant :

— Vous avez de bonnes jambes, mon cher enfant, mais cet animal en a de meilleures encore, elles vous seront utiles pour ces longues courses que vous

aimez tant. Vous êtes libre, absolument libre, Maurice; profitez de vos si courtes vacances, allez et venez suivant votre fantaisie. Je ne demande qu'une chose, c'est que vous ne vous ennuyiez pas trop chez moi et que vous soyez disposé à y revenir.

Il avait remercié avec effusion et largement profité de la permission donnée. Il visitait chaque jour, pour complaire à sa mère, une des nobles familles des environs; mais s'il est vrai que tous les chemins mènent à Rome, il était plus vrai encore que tous conduisaient à la demeure de M. Gérard.

Après un quart d'heure d'une cérémonieuse visite chez les Verteilles, où la comtesse, flanquée de ses six filles, le recevait avec la dignité d'une reine au milieu de ses dames d'honneur, il remontait sur son cheval, et, bride abattue, revenait auprès de ses amis. Le soir, au diner du château, il disait hypocritement :

— La comtesse de Verteilles m'a chargé pour vous, ma cousine, et pour vous, ma mère, de ses meilleurs souvenirs.

Et les deux femmes restaient convaincues qu'il avait passé la journée entière dans la noble maison. Le lendemain, il en agissait de même pour les Briey, dont il traversait en courant le lawn-tennis, se refusant énergiquement, malgré les instances obstinées de la baronne, à prendre une raquette et à lancer des balles; il allait un autre jour chez les Valandières, puis chez les Avrigné; mais toujours et de partout, il trouvait moyen de revenir à la Maison Verte, comme si le bonheur de sa vie en eût dépendu.

Ah! si Mme d'Erlanges avait su! Mais elle était sans défiance. Elle restait sous le coup des révélations de Mme Stoby, de cette lettre inopinément reçue. Qu'importaient, auprès des menées habiles d'une astucieuse Américaine, quelques innocentes visites aux Verteilles, aux Briey, aux Valandières?

Maurice, profitant de l'involontaire connivence de tous, jouissait de ses derniers jours de liberté avec la hâte d'un écolier qui sent venir la fin des vacances.

Fragments du journal de Christiane.

13 septembre.

« En rouvrant ce journal, j'aperçois les mots qui le terminent, ils me font sourire. Je disais adieu à M. d'Erlanges quand, bien au contraire, j'allais au-devant de lui et en faisais l'hôte assidu de notre maison.

« Et de ce moment-là, tout a changé autour de moi; les angles se sont adoucis et les pierres de mon chemin se sont recouvertes d'un tapis moelleux. Comment cela se fait-il? Vraiment, je ne saurais le dire; si nous étions encore au temps des génies bienfaisants, je croirais que l'un d'eux, me voyant défaillir, a pris les traits de M. Maurice pour me venir en aide. Je note ici sans chercher à expliquer : la mauvaise volonté d'Herminie a fait place à une soumission pleine de zèle; elle m'a dit hier d'un ton craintif :

« — J'espère que mademoiselle est satisfaite de mon service, je ferai dorénavant tous mes efforts pour la contenter.

« Quant à Claude, il n'arrose pas mes fleurs, il les noie, elles mouraient de sécheresse, elles vont mourir d'humidité. Mon père a repris sa gaieté et sa bonne humeur :

« — Tu vois, ma petite, que tout s'arrange et qu'il ne faut pas se tourmenter.

« — Mais non, je ne vois pas, qu'est-ce qui s'arrange ?

« Alors il se frotte les mains en répondant :

« — Tout, tout, tout, et si ce n'est pas encore arrangé, ça s'arrangera.

« En attendant, nous avons dû vendre notre récolte de blé pour faire face aux dépenses urgentes; c'est notre pain de l'hiver que nous mangeons maintenant. Père n'en persiste pas moins à répéter d'une voix joyeuse :

« — Tout s'arrangera, tout s'arrangera.

« Et cet optimisme me gagne; c'est encore là un miracle de M. d'Erlanges. »

16 septembre.

« Certainement M. Maurice possède un don rare et précieux : c'est de s'intéresser aux choses d'autrui comme si elles étaient siennes. On dirait, par exemple, que de la bonne rentrée de nos regains dépendent sa fortune et sa vie.

« Hier, au moment où il prenait congé de mon père et de moi, où Claude lui amenait son cheval, il s'est avisé qu'une voiture de foin restait dans la cour piteusement abandonnée et qu'elle allait passer la nuit sous un ciel nuageux. Il en fit l'observation ; mon père répondit avec un haussement d'épaules :

« — Que voulez-vous que j'y fasse, mon pauvre ami ? ma grange est pleine de gerbes, et Claude refuse de décharger, il prétend qu'il ne pleuvra pas.

« — Hum ! dit M. d'Erlanges, il en sait bien long, M. Claude. Donnez-moi carte blanche, s'il vous plaît.

« Comment il s'y prit pour triompher de l'inertie de mon père, de l'opposition de Claude, de la paresse des faneuses, pour mettre tout le monde debout, ce fut bien simple. Il s'empara d'une fourche et dit d'une voix ferme, nette, autoritaire :

« — Nous allons décharger.

« Il monta le premier sur la voiture, nul ne résista, Herminie elle-même offrit ses services tandis que je prenais sa place, derrière les fourneaux.

« Il était tard quand tout a été terminé. M. d'Erlanges a diné avec nous, très gai, avec cette satisfaction d'une bonne œuvre accomplie. Il a parlé culture avec mon père ; ce Parisien n'est pas un novice en ces choses, comme on pourrait le supposer. Un de ses cousins, M. Robert d'Erlanges, fait valoir en Artois une exploitation très prospère.

« Hélas ! il faudrait la main ferme d'un maître chez nous.

« Le ciel a donné raison à M. d'Erlanges, il a plu cette nuit. »

17 septembre.

« Il n'est pas venu aujourd'hui et nous avons trouvé, mon père et moi, la journée bien longue. C'est étonnant comme les habitudes se prennent aisément dans la monotonie de la vie de campagne.

Il n'y a pas encore quinze jours que nous le connaissons, et j'en suis à me demander ce que nous deviendrons quand il sera parti. »

18 septembre.

« J'ai eu ce matin l'explication de la soumission d'Herminie, des arrosages de Claude et peut-être aussi de l'optimisme de mon père. C'est la veuve Maiglon qui m'a donné le mot de l'énigme. Elle m'amenait sa fille, une très belle demoiselle, frisée, musquée, mise à la mode de demain, décidée, dédaigneuse, parlant du bout des dents ; cette charmante personne a daigné m'apprendre qu'elle consentirait à entrer dans mon service, puisque j'allais habiter Paris, car pour le village, cela ne lui conviendrait pas du tout. Et comme je restais sans répondre, un peu ahurie, la mère Maiglon a ajouté avec sa familiarité campagnarde :

« — Vous n'en dites rien encore, la demoiselle, mais fallait que nous prenions les devants pour ne pas nous laisser couper l'herbe sous le pied ; pour lors j'ai dit à la Mélie : « Allons-y demander la place, la demoiselle aimera mieux emmener une fille du pays que de prendre une effrontée là-bas. » Faut pas qu'ça vous contrarie qu'on nous sachie vot'mariage ; quand on voit tous les jours un beau garçon venir dans une maison où il y a une belle demoiselle, on devine bien de quoi il retourne. Vous penserez à la Mélie, n'est-ce pas ?

« Je les ai congédiées et j'ai senti la consternation m'envahir. Voilà donc pourquoi il y a eu trêve à mes ennuis.

« Quand M. d'Erlanges sera parti, je verrai renaître, plus implacables et plus dures, toutes les difficultés de ma vie. »

19 septembre.

« Les propos de la mère Maiglon ont détruit pour moi le grand plaisir que j'avais eu aux visites de M. d'Erlanges. Je me sens devant lui gauche, niaisement embarrassée et parfois j'éprouve un sentiment de confusion et presque de honte.

« Hier, par exemple, mon pauvre père s'est mis à vanter l'excellence de notre domaine avec un naïf orgueil de propriétaire, et tout à coup il m'a semblé

que son but était d'attirer M. d'Erlanges en le trompant. Je me reproche cet odieux soupçon, mon père est si sincère, si loyal, seulement c'est à travers un prisme rose qu'il regarde.

« Certes, je sais fort bien que M. d'Erlanges ne songe point à m'épouser, néanmoins, il faut qu'il soit prévenu de l'état précaire de notre fortune, je l'en préviendrai. »

20 septembre.

« C'est fait. Sous prétexte de lui demander conseil pour notre exploitation, je lui ai tout dit : et le mauvais état de nos terres dont une partie reste en friche, et la lourdeur des charges, et l'insuffisance des revenus ; il m'écoutait très attentif, par instant son regard se levait vers moi avec une expression de bonté secourable : et moi, je me sentais aller à ce soulagement stérile des confidences.

« Enfin, il sait maintenant que je suis pauvre malgré les nombreuses terres dont mon père fait si complaisamment l'énumération. »

21 septembre

« Son départ a lieu dans quatre jours. »

22 septembre.

« M. Maurice est arrivé hier très en retard, je n'avais pas voulu l'attendre et j'étais partie pour la prairie où il est venu me rejoindre. Nous ne nous sommes pas mêlés aux travailleurs, l'ouvrage ne pressait pas.

« Il n'avait pas sa gaieté habituelle, il paraissait triste, il m'a priée de m'asseoir avec lui sur le bord de la tranquille petite rivière qui traverse notre prairie. Nous sommes restés longtemps, immobiles, n'échangeant que de rares paroles et contemplant cette eau limpide qui, dans sa verte transparence, coulait si doucement. Sur la rive opposée, des vaches paissaient ; par instant, l'une d'elles, levant la tête, nous regardait de ses grands yeux rêveurs et jetait un beuglement mystérieux ; des éphémères, des libellules voletaient sur les roseaux, quelques-unes s'abattaient pour ne plus se relever, des grenouilles modulaient dans le fossé voisin leur mélodie monotone, tandis qu'autour de nous croissaient les fleurs dont l'automne émaille nos prairies,

ces colchiques si frêles dans leur corolle pâle. Et de toutes ces choses, une mélancolie s'exhalait, grave comme un adieu, comme cet adieu qu'il nous dira demain.

« Une émotion me serrait la gorge et des larmes me montaient aux yeux, le silence qui s'était fait entre nous avait quelque chose de religieux, presque de solennel; ce fut le son de la cloche qui le rompit.

« — *L'Angelus!* m'écriai-je en me levant, déjà *l'Angelus*.

« Je m'aperçus que nous étions seuls, les faneurs étaient partis sans nous avertir. Je murmurai avec confusion :

« — Il est tard, très tard.

« — Oui, dit-il doucement, le temps a passé vite à regarder couler l'eau. Je voyais tant de choses dans l'onde transparente de votre rivière, des choses que je ne vois jamais à Paris, des choses que je voudrais bien vous dire. Est-il trop tard pour aujourd'hui ?

« Je fis un geste de la tête.

« — Oui, alors à demain.

« A demain... Chaque jour en nous quittant, il dit ces deux mots si simples; pourquoi ce soir avaient-ils quelque chose d'étrange? Pourquoi me suis-je sentie si troublée? Qu'a-t-il donc vu dans l'onde transparente? Est-ce une illusion, une chimère? mais j'ai entendu bien des choses dans ces deux mots: « A demain. »

Après l'adieu dans la prairie, Maurice s'en allait au pas lent de son cheval, et son rêve se continuait. Ce n'était plus dans l'onde transparente de la petite rivière que la vision se dessinait, c'était dans le léger brouillard qui émergeait autour de lui; mais la vision restait la même: une maison croulante et Christiane lui tendant les bras.

Depuis deux jours, depuis les confidences de la jeune fille, un sentiment s'était dressé en lui et parlait en maître, le sentiment le plus noble du cœur de l'homme: la volonté de protéger, de secourir.

Il se voyait lui apportant l'appui de son bras, la force de son cœur, la sauvant de la ruine. Il s'était tendrement attaché à elle, durant ces jours d'absolue confiance; la laisser se débattre seule contre les difficultés de sa vie lui faisait l'effet d'une désertion, d'une lâcheté.

Pour affermir sa résolution, il se remémorait les remontrances de son cousin Robert. Que de fois, il lui avait dit :

— Quelle sottise on vous a fait commettre, mon cher Maurice, il fallait garder Erlanges et faire comme moi : mettre la main à la charrue ; mes conseils et mon aide ne vous auraient point fait défaut. Certes, nous autres agriculteurs, nous ne pouvons prétendre aux rapides fortunes qu'offre l'industrie ou la spéculation, mais quelle sécurité ! Quelle large et heureuse aisance ! Que de choses prodiguées chez nous et qui, dans les villes, sont parcimonieusement mesurées : c'est le lait écumeux que les enfants boivent à longues gorgées, les fruits du verger qu'ils mordent à belles dents, les larges galettes qui se font quand le grand four à pain s'allume, les œufs des poules, les volailles de la basse-cour, c'est surtout ce premier élément de vie, l'air que nous respirons à pleins poumons dans nos forêts, dans nos prairies, dans nos chambres à plafond élevé. Je soutiens qu'une exploitation rurale donne à son propriétaire un luxe que les gens des villes n'auront jamais.

Ces discours, qui avaient glissé sur lui alors, lui semblaient maintenant péremptoires ; il s'avouait en souriant que le plus péremptoire de tous les arguments avait des yeux profonds et doux.

Restait, il est vrai, à convaincre sa mère ; serait-elle donc si hostile, la pauvre femme, qui deux jours auparavant avouait son extrême lassitude ? Et voilà qu'il arrangeait toutes choses : ils vivraient tous ensemble dans cette vaste Maison Verte en attendant que les circonstances permissent de racheter Erlanges ; quant aux terres, il les ferait valoir après des études préalables ; Mme d'Erlanges lui confierait quelques capitaux. Ce ne serait pas la grande fortune sans doute, mais la vie heureuse avec la femme qu'il aimait.

Cela lui parut d'une telle évidence qu'il murmura gaiement :

— Et ma mère qui m'accuse de ne pas songer au mariage quand voilà en un mois la troisième femme que je désire épouser : l'une m'avait séduit par sa beauté, l'autre par sa fortune, celle-ci par sa bonté, et c'est la bonté qui reste la plus puissante de toutes les séductions.

Puis il ajouta avec un geste joyeux :

— Quelle pauvre girouette je fais vraiment.

Une girouette tournant à tous les vents de son cœur ; il n'était en effet pas autre chose, mais Mme d'Erlanges n'était pas une girouette ; c'était une boussole qui pointait vers le pôle de la fortune, fixe invariablement. Au premier mot prononcé par son fils, elle eut un haut-le-corps ; le danger qu'elle supposait lointain apparaissait tout proche, mais il eût été de piètre tactique de faire mauvaise contenance devant l'ennemi.

L'ennemi était ce pauvre Maurice qu'elle appelait plus que jamais un imbécile.

Ainsi, il s'était laissé piper comme un oison par une fille sans fortune, sans naissance. Elle fut sur le point de le tancer d'une verte façon ; elle jugea prudent de se contenir pour juger de l'étendue du péril ; elle eut un sardonique sourire, en écoutant la péroraison : un tableau biblique de la vie en commun. Mais elle se dit que pour lui débiter de pareilles balourdises, il fallait qu'il fût terriblement épris ; or, devant un amour ardent, l'éternelle ressource des sages est d'opérer une diversion : témoin Mentor qui, sournoisement, jeta Télémaque à la mer.

La mer, pour elle, c'était ce grand Paris où il fallait au plus vite le replonger. Elle savait aussi que les digues imprudemment élevées changent les cours d'eau paisibles en torrents impétueux ; elle se résolut à dissimuler.

— Mon cher Maurice, dit-elle avec un léger persiflage où se cachait son irritation, je suis quelque peu surprise d'une ouverture à laquelle rien ne m'avait préparée. Je ne réfuterai aucun de tes arguments ; si j'ai bien compris, c'est non seulement le consentement de la mère que tu sollicites, c'est aussi celui de l'associée. Autrement dit, ce mariage ne peut être possible que si j'augmente de mes revenus, les revenus fort aléatoires de M. Gérard ; tu n'as aucune fortune personnelle, mon cher enfant, tu le sais bien.

Il répondit avec amertume :

— Je le sais, ma mère, il n'est nul besoin de me le rappeler. Je sollicitais, il est vrai, le consentement de celle que vous appelez mon associée et que je voudrais associer toujours à toutes les joies de ma vie, parce qu'il me semblait vous avoir entendue déplorer la fatigue qui vous accable, parce que le mariage de votre fils avec une femme au cœur

simple et bon, dans cette vie de province que vous avez aimée, devait vous rendre, à mon avis, le repos et le bonheur. Je pensais que la fusion des intérêts assurerait à tous une existence large et facile. C'est donc pour votre bonheur, autant que pour le mien, que je vous supplie de ne point séparer nos existences ; si vous refusez, le consentement de la mère me suffira. Je me présenterai à M. Gérard les mains vides, mais non en oisif et en paresseux. Je serai le travailleur prenant sa part de la besogne et la plus grosse part encore ; j'entends être le premier levé, couché le dernier, j'entends apporter à cette œuvre de la reconstitution du sol, tout ce que l'activité et l'intelligence d'un homme peuvent fournir. Voilà ce que je veux faire, parce que cette vie me plaît, parce que ces gens me plaisent, parce que moi aussi je suis las.

Il parlait sans emportement, sans faiblesse, en homme résolu.

Elle écoutait, sérieuse et consternée ; c'était plus grave, beaucoup plus grave qu'elle ne l'avait présumé : non pas un caprice, non pas une amourette, mais quelque chose de ferme et de fort.

— Alors, dit-elle, Mlle Gérard exige que vous fassiez la folie de donner votre démission et d'abandonner votre gagne-pain.

— Christiane ne sait rien encore, ma mère, j'aurais cru manquer au respect que je vous dois si vous n'eussiez été prévenue la première de mes intentions ; je retournerai demain à la Maison Verte ; je vous serai infiniment reconnaissant de m'y accompagner pour faire la démarche d'usage.

Elle comprit qu'il fallait absolument gagner du temps ; elle comprit aussi qu'elle l'avait blessé en soulevant la question pécuniaire, c'était une maladresse en ce moment.

— J'irai avec toi, Maurice ; la mère a donné son consentement, elle ne le reprendra pas, et l'associée ne demande qu'à y joindre le sien ; mais pourrais-tu m'en vouloir, mon cher enfant, d'avoir plus de prudence qu'un amoureux. Je t'avouerai que ton projet me séduit par bien des côtés : quitter Paris où ma santé s'altère, où mes forces diminuent, où je ne me sens plus le courage de continuer la vie à laquelle je m'étais astreinte, revenir dans ce pays, au milieu de parents et d'amis, serait pour moi un véritable bonheur. La jeune fille que tu as choisie est, ainsi

que tu l'as dit, simple, intelligente, douce et bonne ; néanmoins, comme le peu d'argent que je possède, qui est à toi comme à moi, représente le morceau de pain qui préservera ma vieillesse de la misère, je ne puis l'aventurer. J'ai résisté à Paris à l'entraînement des spéculations où tant d'autres ont succombé ; je résisterai ici au doux mirage d'une vie heureuse, tant que je n'aurai pas pris de sérieuses informations. Je te prie donc de différer un peu la démarche décisive que tu me demandes ; laisse-moi le temps de consulter. Tiens, j'accepte l'arbitrage de notre cousin Robert ; nous lui exposerons la situation ; il est homme de bon conseil et je me conduirai d'après ses avis.

Elle le vit ébranlé, et se fit insinuante :

— Tu ne peux savoir combien je désire que cet avis soit favorable au penchant de ton cœur ; ce serait si dur de me séparer de toi. Nous irons ensemble demain, comme tu me le demandes, prendre congé de cette charmante enfant que j'espère bien appeler ma fille ; mais donne-moi, je t'en supplie, quelques jours de réflexion ; n'engage pas de lutte avec moi, je ne veux que ton bonheur.

Elle paraissait si sincère, si désireuse de lui complaire, qu'il céda et fit la promesse qu'elle réclamait de lui ; il lui en coûtait beaucoup pourtant de s'en aller ainsi sans dire à la pauvre fille un seul mot d'amour ; mais il espérait, par ce sacrifice, amener plus aisément sa mère à seconder ses desseins.

Le lendemain, Mme d'Erlanges l'accompagna à la Maison Verte.

Elle se montra gracieuse, aimable, empressée, elle remercia M. Gérard avec une reconnaissance émue de l'accueil fait à son fils ; Maurice, au contraire, intimidé par la surveillance maternelle, gêné par sa promesse, resta réservé, froid et silencieux, et c'est pourquoi Christiane ne sut pas ce que son ami avait vu dans l'onde transparente de la petite rivière.

XIX

Si la résolution de Maurice semblait inébranlable, celle de Mme d'Erlanges était plus ferme encore ; l'imminence du danger accroissait son énergie ; rien ne devait lui coûter : ni ruses ni sacrifices, pour conjurer le péril.

Ce fut ainsi qu'un jour, en rentrant de son bureau, Maurice trouva sa mère en tête à tête avec son cousin le grand agriculteur. Il n'avait point été prévenu de cette visite.

— J'exposais à Robert, dit-elle, notre cher projet, je lui disais mon désir de remettre entre tes mains notre petite fortune ; j'agirai d'après ses avis.

N'avait-elle pas dit autre chose ou fût-ce le rôle d'arbitre qui intimida Robert ? Lui, autrefois si plein de confiance si affirmatif, se montra hésitant, pusillanime ; certes, il ne niait pas avoir dit que la terre est la nourricière infatigable et déploré la tendance des gens de noblesse à vendre leurs domaines patrimoniaux ; mais autre chose est de conserver ou d'acquiescer, de demeurer ou de revenir.

— Pourtant, si la culture est rémunératrice, dit Maurice avec impatience.

— Rémunératrice ! rémunératrice ! Qui peut savoir ce que demain réserve ? Le prix du blé diminue tous les jours.

Maurice interrompit :

— Vous ne parliez pas ainsi il y a quatre ans, vous disiez...

— Il y a quatre ans, il y a quatre ans...

Puis brusquement :

— Tenez, Maurice, abandonnez ces projets insensés. Laissez à votre mère son argent, gardez votre position ; épousez la jeune fille que vous aimez, qu'elle vienne habiter ici avec vous, que son père vende ses mauvaises terres, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner.

Ainsi parla cet apôtre de l'exploitation rurale ; Maurice se leva d'un bond :

— Non, non, dit-il avec violence, je ne conseillerai pas à M. Gérard d'échanger sa simple et franche vie, contre la vie de mensonges que l'on mène ici ; je ne lui conseillerai pas d'endurer les tortures que nous subissons ; non, cela, Robert, je ne le ferai pas.

— Alors, mon pauvre ami, renoncez à épouser Mlle Gérard, ce sera certainement le parti le plus sage.

— J'y renonce, dit-il tristement.

Mme d'Erlanges dissimula sa joie sous quelques paroles de regret. Elle crut avoir gagné la partie, mais, quelques jours plus tard, elle s'aperçut que les vents changeaient ; Maurice avait diné chez Gustave Trémeur ; celui-ci, marié depuis un mois à Emilia Stoby, étalait complaisamment devant son ami les douceurs de sa lune de miel. Les jeunes époux habitaient au cinquième étage un microscopique appartement ; le diner fut si simple et si exigü, que Maurice l'eût sans peine dévoré à lui tout seul ; mais l'homme ne vit pas seulement de pain, et Gustave Trémeur en était la vivante preuve : gai, content, il admirait, jouissait, exultait, et son bonheur était si sincère, si évident, si indiscutable, que Maurice l'envia.

Quel besoin, après tout, d'être si riche ? Ne pouvait-il être heureux lui aussi, même à Paris ?

Et il s'enquit de toutes choses : du chiffre du loyer, du gage de la servante, de la dépense journalière. Comme il faisait part à Mme d'Erlanges de ses connaissances récemment acquises, elle comprit le nouveau danger et tomba dans une méditation profonde. Décidément, le mal était grave, il résistait à l'absence, il résistait aux sages conseils du cousin Robert. Il fallait frapper un grand coup. Ah ! si elle n'avait pas eu à lutter contre ce dernier obstacle, le manque d'argent, elle eût fait partir Maurice pour quelque long voyage, mettant entre Christiane et lui les mers et les continents. Elle eût cherché à le distraire de son amour par la vue de scènes nouvelles, par le séjour dans des contrées inconnues ; mais pouvait-elle sans folie lui faire abandonner le modeste emploi qui était pour lui le pain assuré ? Pouvait-elle entamer le faible capital qui représentait pour elle la sécurité de sa vieillesse. Alors que faire ? Longtemps elle chercha, longtemps elle médita, per-

plexe, désespérée. Tout à coup, une idée traversa son esprit : Gustave Trémur ne montrait à Maurice que les roses de la vie bourgeoise, elle lui en ferait sentir les épines.

Le résultat de sa méditation fut que Maurice vit sa mère arriver un matin dans son bureau. C'était la première fois qu'elle s'y présentait, étant d'avis que la liberté du travail de l'homme doit être respectée. Très surpris de cette visite, il le fut plus encore en constatant qu'elle était mise avec une simplicité confinant à l'indigence : une robe de soie déteinte, un chapeau défraîchi, des gants éraillés ; ainsi vêtue, ce n'était plus la grande dame du faubourg Saint-Germain, mais l'une de ces petites dévotes dont on aperçoit sur le seuil des églises l'étroite et mince silhouette.

Avant qu'il eût questionné, elle dit :

— Pardonne-moi d'être venue te déranger, c'est, tu le penses bien, un motif sérieux qui m'amène ; j'aurais besoin de toi pour quelques courses urgentes, peux-tu m'accompagner ?

— S'il le faut absolument ?

— Absolument.

Il se leva et la suivit. A la porte, un fiacre attendait. Mme d'Erlanges ouvrit la portière, jetant au cocher un nom de rue qui fut pour Maurice une nouvelle surprise :

— Rue Nollet, aux Batignolles.

Qu'est-ce que sa mère pouvait avoir à faire dans ce quartier perdu ?

Dans la voiture qui roulait d'une allure lente :

— Causons, Maurice, dit-elle. Te rappelles-tu mon arrivée à Paris il y a six ans et notre première discussion ? Nous avions l'un et l'autre établi un budget et par conséquent deux plans de vie. Ce fut le mien qui prévalut. Je te remercie, mon cher enfant, de ta soumission. J'ai échoué, donc j'avais tort ; par ma faute, nous avons passé six années pénibles, je n'aurais pas le courage de continuer la lutte.

Elle fit une pause, puis ajouta :

— C'est pourquoi je viens de sous-louer notre appartement. Un preneur s'est présenté : un Italien, le prince Cavalieri. Ce sera pour lui un pied-à-terre pour y déposer des meubles superbes et des tableaux de grand prix : malheureusement, ces tableaux sont en gare, il a hâte de les mettre en lieu

sûr ; nous devons donc livrer l'appartement dans six jours.

Ahuri, il répéta :

— Dans six jours... le prince Cavalieri...

Elle dit :

— Oui, c'est bien prompt ; mais les offres de sous-location sont assez rares. J'ai donc traité et maintenant nous allons visiter une autre demeure ; je l'ai choisie d'après tes instructions d'autrefois : maison d'honnête apparence, escalier commode, premier étage, deux chambres à coucher, une salle à manger, un salon, une mansarde. J'ai assuré une cuisinière, une brave fille qui arrive de sa province ; nous dînerons chez nous désormais, ce qui permettra de diminuer le budget de la toilette.

— Il me semble, — dit-il avec amertume, — que vous l'avez modifié déjà ; je vous eusse été reconnaissant de retarder d'un jour ou deux cette réforme.

— Comment, dit-elle, tu me fais des reproches, quand les réformes que j'accomplis ont pour but d'assurer la possibilité de ton mariage.

Elle posa la main sur l'épaule de son fils dans un geste de caresse maternelle :

— Tu n'aurais pu amener la jeune fille que tu aimes dans notre rez-de-chaussée de la rue de Varenne, ici tout le monde sera à souhait.

La voiture s'arrêtait devant une maison d'apparence honnête, honnête, c'était tout : la façade sur la rue dénotait quatre étages semblables, aux fenêtres étroites régulièrement superposées ; la porte ouvrait sur un vestibule carrelé de noir et de blanc, un escalier un peu obscur montait en spirale jusqu'aux étages les plus élevés ; la concierge sortit de sa loge obséquieuse, familière, elle précéda les visiteurs, faisant sonner ses clefs l'une contre l'autre et bavardant :

— Monsieur va voir un bel appartement tout remis à neuf, et commode.

— Ouvrez, dit-il agacé.

Le verbiage de la femme, l'apparence de la maison, la vulgarité du vestibule, tout l'indisposait.

Ils entrèrent et visitèrent. Ainsi qu'il l'avait prévu, c'était d'une laideur banale : largeur, longueur, hauteur, tout y était mesuré et compté ; les tentures avaient la tonalité terne des papiers à bon marché qui veulent paraître chers ; cela ressortait de tout

l'ensemble, un de ces appartements que les petites bourgeoises trouvent distingués.

Tandis que la concierge débitait son boniment, il regarda sa mère ; elle paraissait ravie et faisait chorus :

— Oui, c'est très commode : voici ma chambre, Maurice, et voilà la tienne, la plus grande naturellement ; du salon, nous ferons la nursery.

Curieuse, la concierge se rapprocha, la signification du mot anglais lui ayant échappé, elle interrogea :

— Qu'est-ce que vous en ferez, madame ? C'est un bien joli salon. Que madame voie le beau papier doré.

Maurice, de plus en plus agacé, se rapprocha de sa mère, et la prenant à l'écart :

— Je vous en prie, ne précipitons rien, cet appartement est si laid.

— Laid ! je ne trouve pas, il ressemble en mieux à tous ceux que tu me faisais visiter lors de notre arrivée à Paris.

— Restons encore rue de Varenne, jusqu'à ce que la question de mon mariage soit résolue, dit-il d'une voix hésitante.

— Non, laisse-moi faire.

Et s'approchant de la concierge, elle lui remit le denier à Dieu.

Maurice vit au visage de cette femme subitement rembruni, à la raideur qui remplaça l'obséquiosité de ses manières, que Mme d'Erlanges avait rompu avec ses habitudes de générosité. Elle le remarqua aussi, car dès qu'ils furent dans la rue, elle dit en riant :

— Je crois que la brave concierge avait mieux auguré de nous ; j'ai donné la somme strictement réglementaire ; puisqu'il n'y aura plus aucun mystère dans notre vie, il est inutile de soudoyer nos gens, je me fais une joie de vivre ainsi à ciel ouvert et sans mentir.

Elle paraissait satisfaite ; mais Maurice ne l'était pas.

Les jours qui suivirent le jetèrent dans l'affolement inhérent aux changements de résidence. A peine était-il sorti de son bureau que sa mère l'accablait de commissions ; il fallait courir rue Nollet, prendre les mesures de chaque panneau, la hauteur des plafonds, il fallait faire des acquisitions réputées superflues jusque-là et devenues tout à coup indispensables, remplacer par deux lits confortables le bahut et la banquette de l'antichambre, acheter un

service de table, de la batterie de cuisine ; elle le traînait partout, malgré sa résistance, l'ennuyant de tous les petits détails d'un ménage, l'assommant des interminables marchandages auxquels il devait assister.

De fait, ces économies prétendues commençaient par d'assez fortes dépenses, il en fit la remarque amèrement :

— Tout cela pour échanger la rue de Varenne contre les Batignolles.

— Non, Maurice, pour échanger la misère dorée contre le confortable. Nous serons très bien.

Si du moins ces acquisitions eussent été jolies, artistiques, élégantes. Hélas ! tout était de la plus désespérante vulgarité.

— Bah ! disait Mme d'Erlanges avec une imperturbable bonne humeur, le tout est de s'y faire les yeux.

— Mais nos beaux vieux meubles, dit-il.

— Ah dame ! ils sont encombrants, le plus sage serait de les vendre.

Il se récria.

— Alors nous les garderons, ils toucheront au plafond, mais ils entreront, je m'en suis assurée. Oui, oui, je sais, ils seraient mieux dans le cadre d'un appartement de dix mille francs ; nous ne pouvons pas mettre dix mille francs à notre appartement, n'est-ce pas ?

Il était bien forcé de le reconnaître, et, sur ce point, aucune discussion ne s'engagea.

Le sixième jour il assista à ce terrible branle-bas du déménagement ; il vit partir la dernière voiture de meubles, il resta seul dans le grand rez-de-chaussée désert. Jamais ces deux superbes chambres ne lui avaient semblé aussi spacieuses, il en contemplant les hauts plafonds à poutrelles avec un mélancolique regret.

« C'est la vie, pensait-il : désirer et regretter ; l'ai-je assez maudite, cette existence de luxe apparent, de mensonges, et maintenant que je vais entrer dans la vérité, je me sens le cœur inquiet. Christiane ! Christiane ! »

Ce nom si doux, qu'il murmurait comme le matelot murmure le nom de Notre-Dame, ne lui apporta aucune consolation. Christiane ne pouvait lui apparaître ni dans cette orgueilleuse demeure ni dans le modeste appartement des Batignolles, il lui fallait le

cadre poétique de la forêt, des grands tilleuls ou de la prairie.

Il se perdait en ses rêveries, regardant vaguement dans le salon désert l'ombre du soir qui tombait. Un bruit de pas le fit tressaillir; le concierge disait :

— Madame la princesse peut entrer, elle est chez elle maintenant; le déménagement est terminé, tout le monde est parti. Dois-je accompagner ces dames ?

Une voix aigrette, rieuse et mordante, répondit :

— Merci, c'est inutile, laissez-nous.

Puis, sans s'occuper davantage du concierge, elle continua :

— Très beau, cet appartement : le cadre qui convient à votre princière beauté, Evelyn. Vous me permettez de vous appeler Evelyn malgré votre titre glorieux ?

Une seconde voix, dont Maurice reconnut l'accent exotique, répliqua :

— Oh ! Margaret ! je serais ingrate si j'oubliais ce que vous avez fait pour moi.

— N'en parlez pas, chère. Vraiment, cet appartement est superbe; combien de chambres ?

— Deux seulement, ce n'est qu'un pied-à-terre en attendant que votre excellent père ait terminé les affaires de Guido et que nous puissions partir pour notre palais.

— Ne trouvez-vous pas étrange, Evelyn, de venir habiter l'appartement de Maurice ?

— Étrange ! pourquoi ? On habite toujours l'appartement de quelqu'un, à moins d'avoir, comme Guido, un palais de ses ancêtres.

— Mais vous l'avez aimé, et il vous aimait tant. Ne pensez-vous jamais à lui ?

— Comment pourrais-je songer à lui depuis que je suis princesse ?

Marguerite reprit :

— C'est pour moi très étrange qu'on puisse oublier si facilement un homme tel que M. d'Erlanges. Ah ! s'il m'eût aimée, moi...

Elle eut un petit rire nerveux et continua :

— On ne peut tout avoir, n'est-ce pas ? et ma part est assez belle.

— Très belle, certainement, Margaret; voulez-vous visiter la seconde pièce ? elle est encore plus magnifique.

Les deux femmes pénétrèrent dans le salon, Maurice ne s'y trouvait plus.

En reconnaissant les voix des visiteuses, il avait jeté sur sa mise ce coup d'œil instinctif de tout homme soigneux de lui-même, quand il va paraître devant des femmes, surtout devant celle qui a dédaigné son amour. Or, la mise de Maurice, en cet instant, était déplorable : les vêtements salis, le linge fripé, les mains poussiéreuses, quelques brins de paille dans les cheveux.

— Je suis affreux, pensa-t-il.

Il avait cherché une retraite et, comme l'antichambre se trouvait vide, il s'y glissa, gagna l'escalier et revint rue Nollet. Il fut durant toute la soirée si nerveux, d'une humeur si exécrationnelle que Mme d'Erlanges, toute joyeuse, crut au triomphe définitif.

Durant les semaines qui suivirent, sa conviction s'affermir ; elle avait voulu faire sentir à Maurice les ennuis domestiques, elle le fit si habilement qu'il s'y laissa prendre et n'éventa pas la mèche.

La cuisinière se trouva exécrationnelle, les repas se composaient régulièrement d'une viande brûlée et d'un légume trop salé. On dut la renvoyer ; sa remplaçante, sans avoir plus de talent, avait quelques vices qui nécessitèrent sa mise à la porte immédiate. Et ce fut un défilé de créatures insolentes ou gourmandes, tous les péchés capitaux y passaient. Mme d'Erlanges disait, se lamentant :

— C'est que nous ne pouvons pas offrir les gros gages, les gages nécessaires pour payer l'honnêteté.

On s'y résolut pourtant ; ce fut une brèche dans le budget. Alors il y eut d'autres gémissements : les fournisseurs volaient, le chauffage doublait de prix, la dépense devenait excessive ; elle alignait des chiffres sous les yeux de Maurice, et il se sentait pris de découragement. Les invitations à dîner se faisaient rares, il se prenait à les regretter.

Mme d'Erlanges, en quittant la rue de Varenne, avait fait des visites d'adieux : l'état de sa santé, disait-elle, l'obligeant à passer les hivers dans le Midi, son fils se rapprochait de sa maison de banque, ce qui expliquait l'installation rue Nollet.

L'indifférence avec laquelle ces confidences furent écoutées lui fit comprendre le peu de place qu'elle tenait dans le monde parisien et tout ce qu'il lui avait fallu de ruses et de savoir-faire pour y être reçue. Dès qu'elle eut quitté la rue de Varenne, on l'oublia.

Maurice, comme tous les hommes très occupés, n'avait que peu de temps à donner aux visites. N'étant plus tenu par sa mère au courant des historiettes ayant cours, il ne tarda pas à se sentir un peu étranger dans ce monde qui vit surtout de reportages et de cancans.

Sa pensée alors revenait à cette Maison Verte où il était si bien compris, où il comprenait si bien les moindres choses, où tout l'intéressait. Il se demandait ce qu'il advenait des chiens, des chats, des vaches et même des poulets; il se surprenait, en ouvrant le journal, à chercher la cote des céréales pour savoir si le blé, l'avoine et l'orge avaient monté.

La Maison Verte avec ses larges et simples prodigalités lui faisait l'effet d'un Eden.

— Quelle vie heureuse nous aurions là pourtant, murmurait-il.

Et un jour de gelée, il ajouta :

— Quelle belle chasse dans notre forêt.

Ah! si le verdict de son cousin Robert eût été moins inexorable!... Quant à épouser Christiane pour vivre avec elle à Paris, il n'en avait pas le courage; devant la perspective de difficultés incessantes, de mesquines économies, son amour défaillait.

XX

Christiane à Marguerite.

« Depuis trois semaines, je vous ai un peu négligée, ma chérie; la faute en est au second chapitre de mon roman; il vient de se terminer et il n'y en aura pas d'autre.

« Il y a vraiment d'étranges rencontres dans la vie: l'inconnu de la forêt se trouve être le fils du plus cher ami de mon père: M. d'Erlanges. Il était en visite chez notre cousine de Mérencourt; nous l'avons retrouvé à cette fête des processions dont je vous ai parlé, nous avons renoué connaissance et il a demandé à mon père la permission de nous venir voir; le lendemain il tenait sa promesse et sans doute

tout se fût passé dans le froid cérémonial des visites au salon, si la Providence n'eût mis sur sa route un char de foin renversé. Ce Parisien a le cœur compatissant, il a offert de très bonne grâce le secours de ses deux bras. Or, il se trouva, toujours par la volonté de la Providence, que le chariot était traîné par notre cheval, conduit par notre domestique, chargé de notre foin et que j'arrivais, moi aussi, sur le lieu de la catastrophe.

« Nous travaillâmes ensemble à réparer le désastre; puis il voulut aider mes faneuses à dresser les meules, car un orage s'annonçait.

« De ce travail en commun, de notre précédente rencontre dans la forêt, il résulta une camaraderie franche et simple entre lui et moi, qui est devenue une très sérieuse amitié. Ce fut une joie dans la monotonie de mes journées d'attendre sa venue, de causer avec lui; la Maison Verte était en fête, tant il y apportait de gaieté.

« Le charmant ami! et comme notre vie serait différente si des revers de fortune ne l'avaient forcé à vendre son château il y a six ans. On disait qu'il avait reconstitué sa fortune: ce sont là des bruits mensongers, il gagne sa vie dans un bureau; c'est pourquoi, son congé expiré, il est parti. Oui, parti, Marguerite, et le roman est fini: le prince Charmant a rencontré dans la forêt une bûcheronne qui n'était pas une princesse, mais une très pauvre fille.

« Ma chère petite Marguerite, il faut m'écrire, me parler de vous, des choses qui vous touchent.

« Jamais je n'ai eu plus grand besoin de votre affection, je vis si seule; parfois, des découragements me saisissent, une lassitude de tout ce qui m'entoure, découragement, lassitude que rien ne justifie ni n'explique, si ce n'est ma grande déception de n'avoir pu aller à vous.

« Que je voudrais vous revoir!

« Parlez-moi de votre prince Guido, de la belle et blonde Evelyn, ce doit être une douce chose de se sentir si éperdument aimée.

« Parlez-moi du marquis de Rocheplate, de votre ami Marbert et même de Mme Maigret; moi je vous répondrai en vous donnant des nouvelles de mon chat Gris-Gris, de mon vieux Sultan et de mes poussins; car je n'aurai désormais rien de plus intéressant à vous dire.

« CHRISTIANE. »

Marguerite à Christiane.

« Christiane, ma chère, ma bien-aimée Christiane, jamais vous ne m'avez écrit une lettre si triste et si découragée ; qu'avez-vous ?

« Laissez-moi vous poser une question, en vous suppliant de répondre en toute sincérité, comme vous le feriez à votre père s'il vous interrogeait :

« Christiane, aimez-vous M. d'Erlanges ? Et si vous l'aimez, pourquoi ne l'épousez-vous pas ? il est de ceux dont vous m'avez tracé le portrait : bons, honnêtes et braves, trop fiers pour étaler leur misère, mais si on les rencontre, avez-vous dit, il faut aller à eux, et leur tendre la main.

« Ce sont à peu près vos paroles, et ces paroles-là, que j'ai retenues, je vous les répète aujourd'hui.

« Oui, Christiane, si vous aimez Maurice d'Erlanges, il faut aller à lui la main tendue, car lui aussi doit vous aimer.

« Comment en serait-il autrement ? Comment aurait-il pu rester insensible au charme de bonté, de beauté, de simplicité, de grandeur d'âme qu'il y a en vous ? Pourquoi n'allez-vous pas à lui ? Ce n'est pas sa pauvreté qui vous arrête, c'est donc la vôtre, c'est que vous ne vous trouvez pas assez riche pour faire la démarche osée, mais généreuse, que vous me conseillez.

« Christiane, avez-vous oublié que vous êtes ma sœur d'élection et que tout ce que j'ai est à vous ? Oui, je comprends, je n'ai rien que ce que mon père me donne, et vous mettez en doute qu'il consente à doter une seconde fille. Eh bien ! vous vous trompez.

« Je l'ai sondé ce matin à ce sujet, afin de ne point vous leurrer d'un chimérique espoir. Voici sa réponse :

« — Ton amie, ma chère petite, n'accepterait pas la somme que tu voudrais lui offrir, son père bien moins encore ; je l'ai vu une fois, c'est un homme d'une fierté ombrageuse, il repousserait nos dons et même s'en montrerait offensé ; il est un moyen de concilier, et tes généreuses intentions, et la fierté de tes amis. Je vais lancer une très grosse affaire qui donnera du cent pour cent ; que M. Gérard nous

prête son nom et entre dans le conseil d'administration, je lui promets d'ici à quelques mois un résultat qui lèvera tous les obstacles s'opposant au mariage dont tu me parles. Dis-lui, pour le décider, qu'il se trouvera en noble compagnie : le prince Cavaleri, par exemple.

« J'ai remercié mon père avec effusion. Comme il est bon et comme il s'entend à surmonter toutes les difficultés. M. Gérard acceptera, n'est-ce pas ? C'est la fortune qui frappe à votre porte, car toutes les entreprises de mon père réussissent, non seulement parce qu'il est doué d'une haute intelligence, mais surtout parce qu'il est d'une honnêteté rigide, le public a confiance en lui et répond à ses appels ; il sait que le banquier Jeffenach ne lui proposerait pas de ces affaires douteuses comme il y en a malheureusement tant.

« Savez-vous que je connais M. d'Erlanges, que nous avons passé quelques jours ensemble à Trouville et que je puis, sans que la chose lui paraisse étrange, lui parler de vous ? J'y mettrai toute la prudence voulue, soyez tranquille.

« Vite un mot, ma Christiane, et ne me refusez pas. Laissez-moi la joie d'être pour quelque chose dans votre bonheur.

« Votre petite

« MARGUERITE. »

Christiane à Marguerite.

« Mais c'est une folie, Marguerite, une folie dont je ne sais si je dois rire ou me fâcher. Quoi ! parce qu'un homme nous a fait quelques visites de bon voisinage, vous en concluez que j'en suis amoureuse et que je veux l'épouser !

« Je vous en prie, ne donnez aucune suite à ce projet insensé, vous me blesseriez. J'ai pour M. d'Erlanges beaucoup d'amitié, mais aucun amour.

« Remerciez aussi votre père de ses bonnes intentions ; je ne possède point une fortune comparable à la vôtre, mais cette fortune est suffisante pour la simplicité de nos goûts, nous ne désirons pas l'augmenter.

« Je vous prie instamment de chasser de votre petite tête romanesque tous les projets que vous

avez conçus, c'est à cette condition seulement que je vous embrasse et reste votre amie.

« CHRISTIANE. »

Marguerite à Christiane.

« Pourquoi cette lettre si dure et si sévère, Christiane, et cette terrible menace de me reprendre votre amitié ; quel crime ai-je donc commis ?

« Est-ce d'avoir supposé qu'un charmant homme pouvait vous plaire ? Est-ce d'avoir cru que le devoir de mon amitié était d'écarter les obstacles vous barrant la route du bonheur ?

« Si ce sont là des crimes, je suis prête à les commettre encore. Christiane, laissez-moi revenir sur ce sujet qui a tant excité votre colère et vous faire un aveu.

« Je connais M. d'Erlanges beaucoup plus que vous ne le supposez, c'est donc pour lui tout autant que pour vous que je reviens à la charge. Vous rappelez-vous ce que je vous ai conté de ma jolie compagne Evelyn Stoby et de la préférence accordée par elle à un prince de cinquante ans sur un homme jeune qui l'aimait ?

« Cet homme, je ne vous ai pas dit son nom, ce secret n'était pas le mien, puis la chose me semblait n'avoir pour vous aucun intérêt : c'était Maurice d'Erlanges.

« Il a été, à Trouville, l'hôte assidu de ma villa dans une intimité quotidienne ; j'ai pu le juger comme on juge un acteur que l'on voit en scène quand on est dans une loge de premier rang.

« Eh bien, Maurice d'Erlanges, ce grand premier rôle, a été irréprochable dans son amour, dans sa jalousie et dans sa défaite surtout. Il a fait une retraite magistrale d'une dignité hautaine qui lui a conquis à jamais mon estime, mon admiration, ma sympathie et même quelque chose de plus. Oui, vraiment, j'en ai rêvé de votre Maurice.

« Je le voyais s'en aller dans sa tristesse silencieuse et je me disais qu'il serait doux de le consoler. Je résolus d'être dans sa vie une fée, un bon ange, une sorte de domino noir « qui n'attend pas même, hélas ! un amour qu'on ne lui doit pas ».

« Vous savez, Christiane, que les résolutions de ce genre sont chez moi suivies d'un prompt effet; malheureusement, M. d'Erlanges étant parti pour je ne savais quel pays, force me fut de remettre à plus tard l'exécution de mes bonnes intentions. En attendant, pour ne pas perdre de temps, je m'occupai du mariage de son Evelyn, estimant que ce serait un premier service à lui rendre de le débarrasser de cette fille ambitieuse qui chercherait à le reprendre si le prince lui échappait.

« Tandis que je me livrais à cette débauche de compassion, le beau ténébreux, que j'imaginai plus sombrement désespéré qu'un Werther, jouait tout au contraire le rôle de chevalier errant, puis celui de Tircis et du berger d'Arcadie. Je lisais avec surprise d'abord, avec un éclat de rire ensuite, le récit de l'omelette dans la forêt, de la voiture versée, de la fenaison, des gaies causeries.

« Or, chérie, il n'est point besoin d'être un psychologue pour conclure que si ce désespéré était un si joyeux compagnon, c'est qu'il avait rencontré sur sa route la consolation suprême.

« Christiane, je suis sûre qu'il vous aime et osez me dire que vous ne le croyez pas, vous aussi; cela étant, voulez-vous laisser passer le bonheur auprès de vous sans étendre la main pour le saisir, ou plutôt sans permettre à votre petite Marguerite de faire pour vous ce que vous feriez pour elle?

« J'ai fait prier M. d'Erlanges à l'un de mes five o'clock qui aura lieu dans quatre jours; ne soyez pas une méchante orgueilleuse, ma Christiane, écrivez-moi : « Je vous donne carte blanche » et laissez-moi agir.

« MARGUERITE. »

Quand Christiane eut achevé la lecture de cette lettre, elle ne put retenir un geste de souffrance; ainsi ce n'était point fini. Le refus formulé avec tant de peine, il fallait le répéter encore, mentir de nouveau à sa meilleure amie, repousser l'offre de sa clairvoyante affection.

Elle se raidit dans sa fierté. Puisqu'il était parti sans mettre en son adieu un mot d'espérance, c'est qu'il ne l'aimait pas, c'est qu'elle s'était méprise sur le sens de ces paroles murmurées si doucement tandis que l'*Angelus* tintait : « Je voyais tant de choses dans l'onde transparente de votre rivière,

des choses que je voudrais vous dire. » Méprise aussi à la signification du regard profond, dont il l'avait enveloppée en disant : « A demain. »

Demain!... Comme elle l'avait attendu ce lendemain, avec quelle émotion elle avait compté les heures, les minutes qui la séparaient du revoir; et quand une des voitures de Mérencourt s'arrêta devant sa porte, quand Mme d'Erlanges en descendit, elle n'avait plus douté de son bonheur.

Hélas! cette visite fut une déception cruelle. Elle se rappelait les phrases banales, l'amabilité sonnante faux, puis la réserve gênée de Maurice, cette réserve qui persista jusqu'à la dernière minute, jusqu'au dernier salut d'adieu, si compassé et si froid.

Elle s'était méprise, il ne l'aimait pas, ou du moins il ne l'aimait pas d'amour. Ces choses entrevues dans la transparence de la rivière ne la concernaient en rien; s'il avait achevé sa confidence, sans doute c'est d'une autre femme qu'il eût parlé.

Alors, à quoi bon accepter l'aide de Marguerite, offrant de faire disparaître l'obstacle de sa pauvreté. Puis, si peu experte qu'elle fût en ces sortes de choses, elle comprenait que le banquier Jeffenach ne donnait rien pour rien; en échange de la fortune, il demandait l'honneur du nom, elle se rappelait la supplication de son père : « Je ne veux pas revoir cet homme, je ne veux plus être tenté par lui. »

Pourquoi chercherait-elle à faire fléchir cette fière conscience, puisque Maurice ne l'aimait pas? Réunissant tout son courage, elle écrivit à son amie une lettre menteuse, se refusant à la douceur des confidences, tandis que de grosses larmes obscurcissaient ses yeux.

XXI

Au moment où Maurice d'Erlanges fut introduit dans le salon particulier de Marguerite Jeffenach, la jeune fille jeta un cri joyeux et, quittant le cercle qu'elle présidait, courut au nouvel arrivant, les deux mains tendues :

— Monsieur d'Erlanges, que je suis heureuse de vous voir, j'ai tant de choses à vous demander.

Ce fut à peine si elle lui laissa le temps de serrer en passant la main du baron Marbert, du marquis de Rocheplate, du petit Yügger, à peine si elle lui permit de saluer Mme Maigret, Mme Stoby, Emilia Trémeur et quelques autres femmes; elle l'entraînait vers un élégant petit boudoir attenant au salon :

— Mon *buen retiro*, dit-elle, nul n'y entre sans ma permission, c'est ici que je donne mes audiences. Nous pouvons causer, on ne nous dérangera pas. Parlez-moi d'elle, comment va-t-elle? Dans quelles dispositions d'esprit et de cœur l'avez-vous quittée?

Elle entassait les questions dans son impatience :

— Je ne vois pas bien clair, pas bien net, elle ne répond pas, se dérobe; mais à travers les lignes, moi qui l'aime tant, qui la connais si bien, je sens une telle, une si profonde tristesse.

Puis, attachant sur le jeune homme ses yeux perçants :

— Serait-il possible que vous ne l'aimassiez pas?

Il restait interdit par la brusquerie de cet interrogatoire.

Elle reprit plus doucement :

— Si vous saviez avec quelle passion je désire la voir heureuse et aussi quel intérêt profond vous m'inspirez, vous ne me refuseriez pas votre confiance.

Il s'inclina courtoisement :

— C'est moi qui vous remercie, mademoiselle, de me faire l'honneur de vous intéresser à moi.

— Alors répondez.

Elle s'interrompit, elle venait d'apercevoir le museau futé du petit Yügger qui passait à travers la portière.

— Attendez, dit-elle, on nous écoute et il faut que nous puissions causer librement.

Elle appela :

— Ici, baron Marbert.

Le beau Marbert, depuis que Marguerite n'était plus là pour secouer sa paresse, se balançait à l'écart sur un rocking-chair, distrait, ennuyé; il se leva et s'approcha avec empressement.

— Dick, je vais vous confier un poste d'honneur : vous allez apporter ici votre chaise et faire bonne garde sans dormir, il vous sera seulement permis de bâiller. J'ai à parler sérieusement avec M. d'Er-

langes, vous veillerez donc à ce que personne ne nous interrompe, à ce que personne non plus ne s'approche de trop près; quant à vous, mon brave Dick, vous pourrez écouter si bon vous semble, vous entendrez peut-être, mais vous ne comprendrez pas, parce que la langue que nous allons parler n'est pas la vôtre.

Le baron Marbert éclata de rire et, s'emparant d'une pincette, se mit au port d'armes, debout devant la porte du boudoir, tandis que le petit Yügger s'éloignait d'un air penaud.

— Maintenant, dit-elle en revenant vers Maurice, nous pouvons causer; je vous écoute.

Il ne s'était point préparé à une aussi complète confession; comme il se taisait, elle s'impatienta :

— Répondez-moi donc, monsieur Maurice.

La familiarité de ce prénom qu'elle répétait pour la seconde fois le fit sourire : à Trouville, elle l'appelait M. d'Erlanges. Il comprit que ces deux jeunes filles avaient dû parler de lui en échangeant leurs confidences et que c'était une amie qui l'interrogeait.

— Voyons, voyons, répétait-elle, en frappant le parquet du bout de son petit soulier, personne ne veut me répondre, ni elle, ni vous, et pourtant j'ai quelque intérêt à savoir la vérité.

— Que puis-je vous dire, mademoiselle? Vous me demandez si j'aime Mlle Christiane, car bien que vous n'avez pas prononcé son nom, c'est bien d'elle qu'il s'agit?

Elle l'interrompt :

— Et de qui s'agirait-il? Qui pourriez-vous aimer? Evelyn? Je ne vous fais pas l'injure de croire que votre cœur est resté attaché à cette vaniteuse poupée; non, non, je parle de Christiane, de ma chère, de ma belle, de ma bonne Christiane. Vous ne sauriez croire combien je l'aime pour le bien qu'elle m'a fait, c'est grâce à elle que je ne me suis pas laissé entamer par le monde où je vis, par cette âpre curée de l'argent et, quand une nausée me monte aux lèvres, c'est à elle que je pense pour le réconfort. Ah! oui, je l'aime!

Puis, d'une voix tout à coup assourdie, elle ajouta :

— Je l'aime à tout lui sacrifier. Maintenant, à votre tour, l'aimez-vous?

Il dit simplement :

— Oui, mademoiselle.

— Et elle ?

— Elle ! Je ne le lui ai jamais demandé.

Préstemment Marguerite répliqua :

— Pourquoi donc ?

— Parce que je ne puis l'épouser et qu'elle est de celles à qui l'on ne parle pas d'amour sans parler de mariage.

— Et pourquoi ne pouvez-vous l'épouser, je vous prie ?

— Pourquoi, dit-il amèrement, oh ! pour la plus simple, la plus vulgaire et pourtant la plus impitoyable de toutes les raisons, parce que je vis dans un monde dont les nécessités et les exigences...

Il s'arrêta. Il venait de surprendre dans les yeux clairs de Marguerite une expression de stupeur, de désenchantement. L'intelligence très vive, très affinée de la jeune fille avait compris, il était inutile qu'il s'expliquât davantage.

— Comment, murmura-t-elle, vous aussi, vous que je croyais si au-dessus des autres. Alors vous ne la trouvez pas assez riche. Oh ! monsieur d'Erlanges ! monsieur d'Erlanges !

D'Erlanges !... Elle ne l'appelait plus Maurice. Et voilà que le blâme de cette jeune fille lui devint insupportable. Il s'expliqua, se démontra, s'analysa pour s'excuser.

— Je vous remercie de la flatteuse opinion que vous aviez de moi, dit-il ; hélas ! je ne la mérite pas. De mon père, j'ai hérité les goûts simples ; mais j'ai hérité aussi une certaine nonchalance créée par trois ou quatre générations d'hommes sans profession, n'ayant d'autre règle que les principes d'honneur, d'autre occupation que leurs plaisirs : vie facile de gentilshommes campagnards, la chasse, la pêche, les courses à cheval. J'ai vécu ainsi jusqu'à vingt-six ans, parfaitement heureux, et de tout cela j'ai gardé longtemps la nostalgie, dans ma vie de Paris. Ce fut un rude changement : au lieu de l'air libre des champs, des grands arbres, des forêts, l'atmosphère étouffante d'un bureau, et le soir, un autre esclavage dans les salons où ma mère m'entraînait. Un monde qui ne me ressemblait en rien, où je me sentais dépaysé.

« Mon cœur n'avait pas quitté Erlanges, et pourtant je ne sais comment cela s'est fait, ce monde que je n'aimais pas peu à peu s'est emparé de moi ; il m'a infusé ses idées, ses désirs et quand j'ai voulu

me reprendre, je ne me suis plus retrouvé. Voilà pourquoi je n'ai pas dit à votre amie que je l'aimais.

Il continua, baissant la voix comme s'il se parlait à lui-même.

— Et pourtant ces vingt jours passés auprès d'elle ont été des jours de paradis; je sentais les forces de mon cœur renaître, j'aspirais à vivre là toujours. Il m'a fallu revenir ici et les doutes m'ont repris.

Elle écoutait, les yeux grands ouverts, dans une surprise désillusionnée: elle avait cru cet homme si courageux, si fort, si supérieur à tous les autres; elle avait eu pour lui tant d'admiration et voilà qu'il diminuait, se rappetissait, honnête toujours, mais si faible qu'elle ne le comprenait pas.

Non, elle ne pouvait le comprendre, elle qui sentait en elle tant de courage et d'énergie, elle qui tenait de son père l'esprit aventureux et conquérant; de sa mère, la femme perdue, l'entraînement passionné et fougueux; tandis que lui, ainsi qu'il l'avait dit, était d'une race dont la facile existence avait énervé les forces.

— J'espérais, dit-elle lentement, qu'il n'y avait entre vous qu'un malentendu; peut-être, de part et d'autre, une fierté trop excessive; je pensais que vous redoutiez seulement de ne point être aimé.

Elle se leva.

— L'entretien est terminé, je n'ai plus rien à vous dire, plus rien à vous demander. Vous manquez de courage, monsieur d'Erlanges, de confiance en Dieu et en vous; je ne suis pas votre confesseur et, de ce péché-là, je ne vous donne pas l'absolution. Et maintenant, allons délivrer le pauvre Dick.

Ils sortirent du boudoir; avant de se séparer, elle regarda la haute taille du jeune homme, le toisant de bas en haut, avec une imperceptible moue de dédain; elle murmura entre ses dents ces mots qui rendaient sa pensée entière :

— Je le croyais plus grand.

XXII

C'était la veille de Noël.

Au dehors la neige, le froid, plus rien de vert à la Maison Verte : les plantes grimpantes auxquelles elle devait son nom étendaient sur les murs grisâtres le lacs de leurs rameaux noirs, les grands arbres frissonnaient sous leur linceul de givre et la terre semblait une jeune morte recouverte du suaire blanc.

Tout était triste au dehors et triste au dedans ; pourtant la chaleur, le bien-être et la vie régnaient dans la maison.

Assis devant un grand feu, auprès d'une table chargée d'objets aux formes bizarres, Christiane et son père travaillaient activement. De ce travail, au premier abord, il eût été difficile de reconnaître le but ; c'étaient des bouts de planchettes, des morceaux de carton, des lambeaux d'étoffe ; peu à peu, cela prenait tournure, on distinguait des formes de navires, des toits de maisons, des robes de poupées.

Alors, M. Gérard, comme un artiste en extase devant son œuvre, s'écriait gaiement :

— Regarde donc, Christiane, je me surpasse ; admire un peu ce pantin-là. Attends, attends, je vais lui vermillonner les joues, lui faire une moustache à tourner la tête de toutes tes poupées. Combien en faut-il encore, avançons-nous ?

Elle se pencha vers une corbeille où des pantins, des poupées, des maisons, des voitures, se trouvaient déjà entassés, tout cela bien simple, bien maladroitement fait par des ouvriers novices. Elle eut un soupir.

— Ils ne sont pas difficiles, pensa-t-elle, grâce à Dieu.

Puis, tout haut, elle dit :

— Je crois, père, que le compte y est, nous en avons pour tous.

Elle se leva.

— Je vais à la cuisine pour faire cuire mes gâteaux.

Dès qu'il fut seul, une tristesse passa dans ses yeux. Il resta pensif, jouant machinalement avec le dernier pantin, tandis que son regard allait s'assombrissant. Eh oui! la neige dehors et l'isolement, la tristesse au dedans et jamais, jamais d'enfantins éclats de rire pour égayer la vieille maison.

Un craquement, le bruit sec d'une chose qui se brise; il venait d'écraser le malheureux pantin. Il en jeta les débris dans lâtre, prenant plaisir à voir flamber la pauvre marionnette, comme si elle eût été chargée des crimes d'Israël; puis, s'approchant de la fenêtre, il regarda au loin.

Devant lui, à perte de vue, la neige étendait sa blancheur glacée. Il aperçut au bout de l'avenue un petit homme qui arrivait à grands pas.

— Tiens! c'est maître Doucin, dit-il, que peut-il me vouloir?

Il se réjouit de cette visite qui l'arrachait à ses pensées et joyeusement, avec la mobilité de sa nature, il alla au-devant du notaire.

Maître Doucin, au courant des embarras d'argent de son client, apportait une proposition d'achat pour l'un des meilleurs champs. Il savait que la chose serait difficile à enlever; dix fois déjà il en avait été question, et toujours, au dernier moment, M. Gérard reculait. Cette fois il s'était muni d'une promesse de vente qu'il saurait bien lui faire signer, il y mettrait, s'il le fallait, un peu de brusquerie, comme le font les chirurgiens avec les malades récalcitrants.

Que diable! il avait fait des avances et n'était point fâché de rentrer dans ses déboursés.

Pour s'affermir dans cette résolution, il était parti par ce temps de neige, à pied, la promesse de vente roulée dans sa poche; cette petite affaire terminée, il reviendrait chez lui en passant par Mérimcourt.

M. Gérard, sans défiance, s'avançait à sa rencontre dans une bienvenue cordiale :

— Doucin! Mon brave Doucin! Quelle bonne pensée de venir nous voir par ce temps de loup; entrez, entrez vite, pour vous dégeler un peu.

Il l'entraînait vers la chambre chaude, le faisait asseoir au coin du feu, près de la corbeille où séchaient les pantins, les bateaux et les maisons.

Certes, ce n'était pas pour s'occuper de ces misérables jouets que maître Doucin avait quitté sa bonne étude; mais, soit un peu de gêne au moment d'exposer le but de sa visite, soit compassion, soit toute autre chose, il demanda distraitemment :

— Eh! monsieur Gérard, qu'est-ce que c'est que toutes ces petites horreurs-là? Allez-vous monter boutique pour le jour de l'an?

M. Gérard riait de son rire bon enfant :

— Des petites horreurs!... si Christiane vous entendait : ces petites horreurs, entendez-vous, vont descendre du paradis; c'est l'enfant Jésus qui, la nuit prochaine, les apportera.

Puis, plus sérieux :

— C'est une idée de ma chère fille, une pitié de tous ces pauvres petits sabots qui, sans elle, resteraient vides, une pitié de la tristesse des mamans. Depuis son retour de pension elle m'a demandé pour étrennes de les remplir, les petits sabots : jusqu'ici, Doucin, ce m'était un bonheur de faire venir de Paris une caisse de jouets; mais, cette année, Christiane m'a déclaré que c'était impossible : la bourse est vide, vous le savez mieux que personne, mon digne ami. Alors elle eut l'idée de confectionner elle-même ces humbles jouets. J'ai pris ma part du travail. Quelques planchettes, quelques ficelles, voilà un pantin, un peu d'étoupes dans un lambeau d'étoffe, voilà une poupée; quelques coquilles de noix, voilà un ménage; de vieilles boîtes sont devenues des arches de Noé, elles sont habitées par des marrons d'Inde, par des pommes de terre dans lesquelles nous avons sculpté quadrupèdes, reptiles et oiseaux.

Avec un plaisir de grand enfant, il étalait sur la table toutes les merveilles dont il énumérait les splendeurs, et maître Doucin se sentait touché de cette charité simple, il en oubliait le but de sa visite, s'amusant, lui aussi, des pantins grotesques, des bêtes difformes. Les deux hommes riaient.

— Mlle Christiane est la bonté même, dit le vieux notaire.

Ce mot ramena sur le visage de Frédéric Gérard l'expression de tristesse morne que l'arrivée de maître Doucin avait dissipée.

— Oui, elle est la bonté même, ma pauvre fille.

Puis, brusquement, dans ce besoin de confiance qui était le fonds de sa nature faible :

— J'espérais tant qu'un jour vous auriez à dresser

un contrat de mariage; ce jour ne viendra jamais. Ah! pauvre fille que son père n'a pas su enrichir dans un siècle où l'argent seul est roi. Non, non, Doucin, ne protestez pas; je sais très bien ce que je dis. Parbleu, on devine que je ne m'enrichis pas.

Tristement il ajouta :

— C'est vrai, pourtant, que cela m'est plus sensible aujourd'hui. Je suis un vieux fou, je m'étais bercé d'un rêve; je croyais que la Noël serait cette année si joyeuse, que nous serions trois à la célébrer; qui ne l'aurait cru comme moi, Doucin? Quand j'ai vu Flavie ramener ce jeune homme au pays et quand je l'ai vu, lui, venir ici sans cesse, j'ai cru qu'il avait un secret dessein. Je le recevais de mon mieux, je l'attirais, je l'encourageais et chaque jour je m'attendais à la démarche solennelle. J'ai cru à tout cela, mon pauvre ami, j'ai eu bien tort, car Maurice d'Erlanges est retourné à Paris; Flavie l'a laissé partir sans agir en faveur de mon enfant.

— Le lui avez-vous demandé? dit le notaire.

— Demandé, non, jamais, et pourtant vingt fois déjà je suis allé la trouver dans cette intention. Je voulais lui dire : « Fais quelque chose pour Christiane. » Cela, de loin, me paraissait si simple, mais arrivé là, je ne sais quelle timidité, quelle honte me saisissait, je revenais sans avoir parlé.

Il ajouta plus bas, d'un accent triste :

— Je suis un mauvais père, je ne sais rien sacrifier pour elle : ni mon honneur ni ma fierté.

Sa voix était si douloureuse que maître Doucin en fut ému. Il n'osait plus maintenant parler de cette promesse de vente dont il sentait le pli dur dans la poche de son paletot. C'était au fond un cœur très tendre que ce vieux notaire.

— Voyons, voyons, monsieur Gérard, dit-il affectueusement, rien n'est encore désespéré; vos affaires, hum! vos affaires... mais vous êtes du côté paternel le plus proche parent de Mme de Mérencourt, donc son héritier, et si elle mourait sans tester, ce qui après tout est possible...

— Non, interrompit M. Gérard, ce n'est pas une femme comme Flavie qui meurt sans tester; elle est trop habituée à songer à la mort. N'est-ce pas le sujet de ses longues méditations? Mourir!... Ce mot sur ses lèvres prend un accent d'allégresse; elle prononce « mourir » comme les vieux disent « vivre », comme les jeunes disent « aimer ». Et, de fait, elle

n'a guère vécu pour autre chose : mourir, bien mourir, en marquise de Mérincourt, avec un testament superbe qui fera l'émerveillement de tous, sauf des héritiers légaux qui se verront frustrés.

— Vous avez bien fait de me parler, monsieur Gérard, un ami peut, à l'occasion, intervenir. Si l'occasion se présente, comptez sur moi.

Et maintenant il s'en allait sur la neige durcie, trotinant de son pas hâtif, résolu à mener les choses à bien.

Que diable ! elle était bonne, la marquise, il le savait mieux que personne et quand il lui aurait parlé... Ce rôle de Providence ne lui déplaisait pas. Il se comparait aux braves notaires d'antan qui étaient l'arbitre de toutes les destinées, qui aidaient aux mariages, et même, parfois, dictaient et inspièrent les testaments.

« De fait, se disait-il, qu'est-ce que je risque ? De la mécontenter ? bah ! elle me pardonnera, ce n'est pas pour si peu qu'on quitte un notaire qui mérite toute notre confiance. Eh ! eh ! ils ne sont pas si nombreux, ces notaires-là, par le temps qui court. Du reste, j'ai du tact et du savoir-vivre ; je dirai seulement ce qui peut se dire et s'entendre. »

Ce fut dans ces dispositions courageuses que maître Doucin arriva à Mérincourt. Introduit aussitôt, il se félicita de la chance qui le favorisait.

La marquise, assise dans le hall, y faisait dresser et orner un colossal arbre de Noël. Dans les corbeilles, des montagnes de vêtements de toutes sortes : petites robes, capuchons, fichus de laine, jupons, et des livres de messe. Elle paraissait si pleinement satisfaite qu'il crut l'heure propice pour présenter sa requête. Il prit de loin et conta les apprêts modestes auquel il venait d'assister.

— Oh ! pas un arbre magnifique comme celui-ci, ce sont de très simples jouets qui seront placés dans les petits sabots, suivant la vieille coutume de notre province.

Le visage de Mme de Mérincourt exprima la désapprobation.

— Une vieille coutume, dit-elle, qu'il serait à propos de laisser tomber en désuétude. Pourquoi enseigner aux enfants le mensonge ? Pourquoi leur faire accroire que le divin Rédempteur descend par la cheminée ? Ne vaut-il pas mieux leur dire que le Rédempteur descend dans le cœur de ses fidèles et

y fait naître la divine vertu de charité? C'est pour-quoi je pense que l'arbre de Noël est, en tous points, préférable aux jouets inutiles.

— La position pécuniaire de M. Gérard, dit-il, n'eût pas permis une forte dépense; j'ai dans ma poche un acte de vente de la meilleure partie de sa propriété; je le lui portais pour le faire signer, et, vous le dirai-je, madame la marquise, le courage m'a manqué; il est bon, Mlle Christiane est si intéressante. Dès qu'on saura qu'ils vendent leurs terres, et tout se sait dans ce pays, adieu les épouseurs; on dit déjà beaucoup trop qu'ils sont ruinés.

Et comme elle ne répondait pas, il continua, hésitant un peu :

— J'avais fait un rêve en voyant Maurice d'Erlanges revenir au pays, et, mon Dieu, je peux bien avouer que le brave garçon m'intéresse et que je m'intéresse aussi à Mlle Christiane, j'ai vu naître ces deux enfants-là.

— Pardon, dit-elle, je crois que nous allons manquer de bougies.

Elle se leva, donna quelques ordres, fit attacher les robes, les jupons, les capelines. Elle inspectait ces menus détails avec la lenteur grave et quasi royale qu'elle apportait aux moindres de ses actions, sans hâte, sans ennui, comme sans plaisir. Maître Doucin, un peu penaud, la regardait, se tenant à l'écart, flairant sa disgrâce.

« J'aurais mieux aimé être rabroué, pensait-il, cette façon hautaine de ne pas répondre est plus humiliante cent fois. »

Les colifichets, capelines, fanchons, flottaient au hasard des branches; les livres de prières, un peu lourds, faisaient plier les rameaux, les petites robes et les jupons s'enroulaient autour du tronc d'arbre. Bien que ce bric-à-brac constituât un spectacle fort laid, la marquise l'honora d'un sourire.

— C'est très bien, dit-elle, nous sommes prêts d'avance, car nos enfants ne seront pas ici avant une heure.

Elle revint vers le notaire :

— S'il vous plaît que nous parlions de choses sérieuses, venez avec moi, j'ai du reste à vous consulter.

Elle le conduisit à sa chambre à coucher, une chambre d'un aspect monastique, sévère : au milieu du panneau principal, le Christ montrait à Margue-

rite-Marie son cœur sanglant; il y avait aussi des têtes de saints auréolées, une vierge blanche, des reliquaires et à la tête du lit, au-dessus du bénitier, cette inscription : « Dieu seul » faisait briller ses lettres d'or sur un fond de velours noir.

Elle s'était dirigée vers un secrétaire, l'ouvrit, en tira une large enveloppe, puis désignant un siège au notaire :

— Ne craignez pas de m'avoir déplu; on vous a chargé de plaider une cause sans doute; vous l'avez fait de votre mieux; mais voici ce qu'il faut répondre à ceux qui vous ont envoyé :

« Si ce qu'on réclame de moi est un secours de quelques billets de mille francs, je suis prête à les offrir; mais si, comme j'ai cru comprendre, on me demande soit pour aujourd'hui, soit pour plus tard, soit à travers ma vie, soit après ma mort, de constituer une dot de fille riche, cela, maître Doucin, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais je ne veux le faire; parce que, à l'heure présente, il y a des intérêts plus sacrés que les intérêts de la famille, parce que mon légataire universel sera mon Maître, le Seigneur Jésus.

« Ne savez-vous pas, continua-t-elle, qu'on le crucifie de nouveau? Ne savez-vous pas qu'on l'a arraché de nos écoles, lui qui avait dit : « Laissez venir à moi tous ces petits enfants. » Ne savez-vous pas qu'on veut lui enlever ses prêtres? Que bientôt on le chassera du chevet des mourants? Je voudrais avoir des milliards à donner à sa cause. Tout est à Lui, tout est pour Lui, l'éternel Persécuté, le divin Martyr, le seul Amour de mon cœur.

Il se taisait, un peu surpris d'une telle véhémence chez cette femme d'ordinaire si calme, si froide; elle continua :

— Mon testament, vous allez le voir; je vous décharge du secret professionnel envers Frédéric Gérard, vous pourrez lui dire quelles sont mes dernières volontés.

Elle lui tendit l'enveloppe.

— Lisez; donnez-moi votre avis de légiste, c'est au notaire que je m'adresse, ce n'est plus à l'ami.

Voici ce qu'il lut :

« Ceci est mon testament :

« Aujourd'hui, 15 octobre 19..., fête de sainte Thérèse, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit, afin de conformer ma conduite à la volonté

divine, sans rancune et sans haine, n'ayant pour but que la gloire de Dieu, je dispose ainsi des biens dont la bonté du Seigneur m'a faite dépositaire.

« J'institue mon exécuteur testamentaire et légataire universel mon neveu, le colonel marquis Rodolphe de Mérencourt, à charge par lui de réaliser ma fortune meubles et immeubles et de prélever tout d'abord la somme de sept millions qu'il déposera aux pieds de notre Saint-Père le pape pour être employée par lui ainsi qu'il le jugera convenable dans sa sagesse qui ne saurait faillir.

« Le surplus de ces sept millions restera la propriété du colonel marquis Rodolphe de Mérencourt. Je le prie, en souvenir de moi, de continuer la procession annuelle dans le parc du château.

« Telles sont mes dernières volontés. »

— C'est parfaitement en règle, madame la marquise, dit-il, et inattaquable, je le crois.

Il n'intercéda plus, sentant bien que toutes prières seraient inutiles.

— Merci, dit-elle; voici l'heure d'allumer l'arbre de Noël, je ne vous retiens plus.

Il s'en alla tristement, maugréant :

« Je comprends le don des sept millions au Saint-Père, c'est de la dévotion, de la foi, de l'amour; mais ce que je ne puis admettre, c'est le surplus de la fortune légué au colonel. Il doit hériter du château et des terres dont la marquise a seulement la jouissance; il est fort riche, pourquoi lui laisser cette part de fortune dont ce pauvre Gérard a si grand besoin? sur ma parole, ce qu'elle en fait, c'est pour le nom, elle se croit Mérencourt et veut oublier qu'elle a été Gérard. »

Le vieux notaire, au fait de l'origine des familles, rêvassait en se souvenant. Au commencement du siècle, cette vieille souche des Gérard, une famille d'ancienne bourgeoisie, portait deux rameaux : l'un, Gérard l'aîné, possesseur de la Maison Verte, menait une large vie de hobereau, nouait amitié avec la noblesse et commençait la ruine que son fils Frédéric continua. Pendant ce temps, Gérard le cadet, actif, ambitieux, intéressé, entra dans le commerce; envoyé en Amérique par la grande maison Dumont et Cie, il s'enrichissait, rentrait en France et épousait Mlle Dumont. Devenu vieux, il voulut revoir cette Maison Verte où il était né; sa femme était morte, mais il amenait avec lui une jolie fillette de

douze ans, nommée Flavie, qu'il faisait élever au couvent du Sacré-Cœur. Celle-ci, entourée de nobles compagnes, prit dans la pieuse maison des aspirations aristocratiques que le mariage seul pouvait satisfaire. A vingt ans, riche de plusieurs millions, elle épousa le marquis de Mérincourt.

« Et c'est ainsi, conclut le notaire en frappant du pied, que mon pauvre ami sera déshérité. »

XXIII

Marguerite à Christiane.

« Christiane, un événement aussi imprévu que surprenant vient de se produire. Je ne vous le donne pas en mille, vous ne devineriez jamais. Marguerite Jeffenach, ce produit frelaté de la civilisation, cet être rieur, sceptique, ironique, vient d'éprouver une de ces commotions qui déroutent les psychologues.

« Voici comment la chose advint : ma pauvre Maigret entra ce matin chez moi avec cet air de chien battu que vous lui connaissez. Je presentais une requête et comme rien n'est aussi amusant que la mimique de Maigret quand elle a quelque chose à me demander, je m'apprêtais à jouir du spectacle :

« — Oh, Marguerite! si vous vouliez être tout à fait bonne...

« — Tout à fait bonne, Maigret, ce serait excessif, ennuyeux et monotone, je m'y refuse; mais si un peu, un tout petit peu, comme disait ma nourrice, vous suffit, je m'y résigne. De quoi s'agit-il ?

« Et la voilà qui, sur ce faible encouragement, sort des profondeurs de sa poche deux cartes d'entrée à quelque chose et me les présente avec un geste peureux.

« — Oh! Marguerite! si vous vouliez... il parle aujourd'hui, je serais si heureuse, si heureuse d'aller l'entendre avec vous.

« Mon premier mouvement fut un cri de révolte :

« — Qu'il parle si bon lui semble, je ne veux pas l'écouter. Allez-y seule, je ne m'y oppose pas.

« Elle secouait la tête avec une infinie désolation.

« — Venez aussi, Marguerite, tout le monde va l'entendre, et cela vous ferait tant de bien.

« Je n'avais pas besoin de demander le nom de ce « Il » qui parlait. « Il », pour ma bonne Maigret, c'est le comte de Sirvan, le conférencier dont vous avez certainement entendu parler. Où l'a-t-elle vu ? Comment le connaît-elle ? Mystère profond ; mais pour Maigret, Dieu seul est grand et Sirvan est son prophète. Soit pour tenir ma promesse d'être un tout petit peu bonne, soit par curiosité, je cédaï et nous nous rendimes à la conférence.

« Je n'avais jamais vu le comte de Sirvan et, au premier abord, je crois bien que je le trouvai laid. Dieu me pardonne ce blasphème ! trop brun, trop maigre, un peu voûté et paraissant plus âgé que les quarante ans qu'il a réellement ; mais dès qu'il parla, Christiane, ce fut une transformation et alors il me parut idéalement beau.

« Quelle source de lumière il fit jaillir devant nos yeux, nous parlant, avec une pitié si tendre, de ce triste monde qui se meurt de haine et qui a besoin de vivre d'amour. Puis d'une voix ferme, sans hésitation, sans faiblesse, il dévoila les causes des misères sociales, et en même temps indiqua le remède à y apporter. Il a terminé par ces mots qui résumaient sa prédication (car c'était une prédication). *Sursum corda*.

« Alors les applaudissements frénétiques, enthousiastes, ont éclaté, tous les assistants debout, toutes les mains levées, tous les cœurs en haut.

« Et mon cœur à moi, le petit cœur défiant de Marguerite Jeffenach, venait de se donner pour toujours.

« Voilà que, dans la voiture qui nous ramenait à l'hôtel, je vois pleurer Maigret, de pauvres vieilles larmes roulant sur ses joues parcheminées.

« Elle me raconta sa triste histoire ; elle a un fils, un mauvais sujet condamné pour vol ; elle cache cette honte qui l'empêcherait de gagner son pain ; le comte de Sirvan le visite dans sa prison, s'efforce de le ramener au bien. Et elle me parle de cet homme qui emploie son temps, sa vie, sa fortune à secourir ceux qui souffrent ; à consoler ceux qui pleurent, à défendre les déshérités et à calmer les révoltés.

« Elle ajoute :

« — Marguerite ! c'est un mari comme le comte de Sirvan qu'il vous faudrait.

« C'était mon avis. Le soir, dînant par hasard en tête à tête avec mon père, je le lui dis.

« — Diable, diable, Sirvan ! Sirvan le conférencier, le plus idéologue de tous nos députés ?

« — Oui, père.

« — Et il veut t'épouser, lui, Sirvan ?

« — Cela, je n'en sais rien et, à l'heure présente, il n'y songe guère ; mais si tu veux bien l'accepter pour gendre, je le lui demanderai.

« — Toi ? Mais tu renverses les rôles ; et s'il ne veut pas ?

« — Eh bien, il refusera, voilà tout, je n'en mourrai pas ; j'en ai refusé bien d'autres et ils n'en sont pas morts.

« — Très bien, et les convenances ?

« — Oh ! père, que tu es vieux jeu pour un homme de ton intelligence, il n'y a plus de convenances.

« — C'est vrai, il n'y a que des intérêts.

« Il resta un instant sans parler, puis il reprit :

« — C'est une chose bizarre, ma petite, que tu aies eu cette idée-là. Je t'avouerai qu'elle me plaît infiniment ; Sirvan est mieux qu'un grand seigneur, mieux qu'un prince, c'est la personnalité la plus haute, la respectabilité la plus indiscutable du siècle où nous vivons. Je te confierai que, me trouvant assez riche, je songe à me retirer des affaires, il faut savoir passer la main à temps, et que, pour occuper mon activité, je rêve un rôle politique. Or, l'alliance de Sirvan me plaît, car c'est à droite que je veux siéger. Je te donne donc carte blanche.

« — Carte blanche, père, ce n'est pas assez, il me faut un peu d'aide.

« Il devint sérieux :

« — Marguerite, si je t'aide, je ferai tout échouer ; crois-tu que Sirvan soit de ceux qu'on achète ? S'il sent ma main, il se cabrera et tout sera dit. Avec toi, mon enfant, il sera sans défiance parce que tu es comme lui, généreuse, chevaleresque et désintéressée. Va donc, ma petite Margot, et bonne chance.

« — Mais, dis-je piteusement, je ne le rencontre nulle part et ce n'est pas à ses conférences que je puis lui offrir ma main.

« — C'est vrai, dit-il. Eh bien, je me charge de lever cette difficulté-là.

« Adieu, ma Christiane chérie, je n'ai pas le temps de vous en dire plus long, la suite au prochain numéro.

« MARGUERITE. »

Marguerite à Christiane.

« Le duc et la duchesse de Mortagné d'Argéris prient Monsieur et Mademoiselle Jeffenach de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux le samedi 23 février. »

« Qu'est-ce que vous dites, Christiane, de cette invitation-là ?

« Les Mortagné d'Argéris, c'est-à-dire le salon le plus austère, le plus puritain, le plus infranchissable. Je n'en pouvais croire mes yeux. Je courus chez mon père; il se mit à rire de ma surprise, et posant la main sur mes cheveux :

« — Ah! pauvrete, pauvrete! crois-tu donc qu'ils soient tous des Sirvan? Je t'ai promis de l'aide, es-tu contente?

« — Il y sera? demandai-je.

« — Parbleu, s'il y sera! et on te placera à table auprès de lui. Maintenant, ma petite, je ne peux rien de plus.

« Ce dîner, Christiane, a lieu dans huit jours, je suis à la fois effrayée et ravie. Toute mon assurance m'abandonne; je vais être embarrassée, gauche, ridicule peut-être.

« Oh! que j'ai peur! Priez pour moi.

« MARGUERITE. »

Marguerite à Christiane.

24 février.

« Le dîner a eu lieu. J'espère n'avoir pas été ridicule, mais timide, d'une timidité délicieuse que je ne croyais pas avoir en moi.

« C'était un petit dîner intime. La conversation générale roulait sur les sujets politiques et il parlait, lui, avec une telle hauteur de vues que je restais dans

une admiration absolue, oubliant tout pour l'écouter ; ils s'en aperçut.

« — Est-ce que ces graves sujets ne vous ennuiant pas, mademoiselle ?

« — Moi, dis-je avec une vérité d'accent à laquelle il ne put se méprendre, je voudrais vous entendre toujours.

« Il a souri d'un bien joli sourire et est retourné à sa discussion ; mais je m'aperçus que, par instants, son regard cherchait le mien, comme s'il disait :

« Êtes-vous contente encore ?

« La bonne, l'exquise soirée.

« MARGUERITE. »

Marguerite à Christiane.

« Décidément, Christiane, nous fréquentons beaucoup au faubourg Saint-Germain. Je ne vous dirai pas que les portes de tous les hôtels s'ouvrent devant nous à deux battants, mais le haut patronage de la duchesse d'Argéris en a entre-bâillé quelques-unes par lesquelles nous nous fauflons. Ce sont surtout les salons où s'élaborent les œuvres, où se discutent les idées généreuses et les moyens pratiques de faire le bien.

« Mon père paye largement sa bienvenue, jamais encore je n'avais si bien compris la royale puissance de l'argent. Dans ces réunions très select, je retrouve presque toujours le comte de Sirvan, et je suis chaque fois plus subjuguée par cette âme si haute, si incapable de bassesse, de vulgaires considérations.

« Hélas ! en chacun de nous, à l'or des bonnes intentions se trouve mêlé l'alliage des vanités, des jalousies, des intérêts mesquins ; chez le comte de Sirvan, rien de pareil, toutes ses actions, toutes ses paroles resplendent d'un incorruptible éclat. Eh oui, Christiane, je l'admire, je l'admire tant que c'est à peine si j'ose l'aimer. Est-ce la force de mon admiration qui l'attire et l'amène chaque soir quelques instants auprès de moi ? Il me parle de toutes ces choses, de sa belle œuvre surtout : « les Harmonies chrétiennes. » Je l'écoute avec la ferveur d'un néophyte et parfois je me permets de l'interroger ; mais de mariage ou d'amour, il n'est point question dans

ces conversations-là. L'effrontée Margot a été changée en une timide pensionnaire.

« — Eh bien, ma petite, où en sont tes amours ? m'a demandé mon père ce matin.

« — Toujours aux Harmonies chrétiennes, ai-je répondu d'un air découragé.

« — Diable, cela ne marche pas vite, j'augurais mieux de toi. Ecoute, je vais donner un bal pour fêter le couronnement de mon édifice, le demi-milliard auquel je suis parvenu et dont ma sagesse a juré de se contenter ; tu te trouveras chez toi sur un terrain solide qui te permettra de manœuvrer plus sûrement. Ecoute encore, Margot ma mie, ton adversaire n'est pas de ceux qui capitulent, mais qui, fièrement, se rendent à merci.

« — Oh père, nous n'en sommes pas là.

« Et lui, avec un demi-sourire, m'a répondu :

« — Peut-être.

« Notre bal aura lieu le mois prochain, Christiane ; n'y viendrez-vous pas ? Oh que je serais heureuse de vous avoir auprès de moi ! De quelle aide, de quel secours vous me seriez au moment d'engager la partie décisive.

« MARGUERITE. »

Christiane à Marguerite.

« C'est impossible, Marguerite, impossible, ne me tentez pas. Je ne puis quitter mon père en ce moment, sa santé est toujours mauvaise ; mais combien je pense à vous ! combien mes vœux vous accompagnent !

« Marguerite, je fais pour vous la seule chose qui soit en mon pouvoir : je prie.

CHRISTIANE. »

XXIV

Au milieu des salons de fête, du ruissellement des lumières, de la profusion des fleurs, de l'ensoleillement des lustres, du scintillement des diamants, au milieu de toutes ces élégances, Maurice se sentit pris d'une tristesse invincible et se retira à l'écart. Il était dans un petit boudoir qu'il reconnut à sa tenture de soie bleu pâle tissée de marguerites d'argent.

Paris, le Tout-Paris, s'entassait chez le banquier Jeffenach; nul n'ignorait qu'il donnait cette fête splendide pour célébrer la merveilleuse réussite de la grande affaire lancée six mois auparavant et dont les actions, à peine émises, avaient triplé de valeur. On disait: « Il a de la veine. » Et cette persistance de la veine amnistiait les fautes passées: c'était comme si le ciel se déclarait en sa faveur, le justifiant par l'impunité. Nul n'ignorait non plus, et l'on disait à voix haute et à voix basse, les uns avec admiration, les autres avec envie, que c'était la dernière pierre de l'édifice, le but où l'ambition du banquier devait s'arrêter.

Tous avaient les yeux fixés sur ce millionnaire, très fiers s'il daignait les reconnaître et leur parler; et lui passait avec sa même allure simple, un peu lourde, ses yeux ronds qui regardaient si bien en face que nul n'aurait pu mettre en doute leur sincérité, ses lèvres épaisses au large sourire, toute cette apparence de bonhomie qui avait été peut-être une des raisons de sa prodigieuse fortune.

Cet homme était la personnification du succès; le baron Marbert disait: « On peut parier pour lui à coup sûr. » Aussi, ce soir-là, ne voyait-il autour de lui que les visages épanouis de gens lui devant leur fortune, ou de gens espérant qu'il les enrichirait. Il y avait, il est vrai, quelque part, des pauvres diables dont il avait sucé l'or jusqu'au dernier écu; mais ceux-là cachaient dans une mansarde ou dans le fond d'une ville de province leur irrémédiable ruine.

On n'entendait ni leurs sanglots de détresse, ni leurs râles de mort. Qui donc songeait à eux ? Qui donc songe le lendemain de la victoire aux malheureux vaincus ? Dans cette âpre lutte où les sacs d'argent s'entre-choquent, malheur aux faibles, aux imprudents.

Eh oui, c'était une belle chose que cette apothéose de l'or.

Maurice, de plus en plus triste, regardait passer la foule se ruant vers la salle du souper.

— Qu'y a-t-il de commun entre ces gens-là et moi, disait-il, et que fais-je ici ?

Sa conscience, impitoyable, lui répondait :

« Tu fais ici ce qu'ils y font eux-mêmes, tu cherches ce luxe dont tu ne peux plus te passer. »

Devant lui, il aperçut Evelyn avec la couronne princière posée sur ses cheveux d'or. Elle donnait le bras à Guido Cavaliéri et souriait dans une intense satisfaction d'orgueil ; elle passa devant le jeune homme sans lui accorder d'autre attention qu'un signe de tête protecteur, comme une reine à un de ses sujets. Il sentit qu'il y avait entre eux une distance infinie et qu'elle ne se rappelait plus l'avoir aimé.

Derrière elle, comme de petites barques dans le sillage d'un grand navire, suivait toute la tribu des Stoby : les petites sœurs avec leur « sweet heart », Emilia avec Gustave Trémour.

Dans ce moment, une voix fredonna avec une intention quelque peu sarcastique le refrain de *Rigoletto* :

Comme la plume au vent
Femme est volage
Et bien peu sage
Qui s'y fie un instant.

C'était cette peste de petit Yügger qui s'était glissé comme une couleuvre dans le boudoir. Bien que Maurice ne l'aimât guère, il l'accueillit presque avec joie, étant dans cet état d'esprit où tout semble préférable au tête-à-tête avec soi-même. Encouragé, celui-ci reprit :

— Ah ! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait perdre un joli pari, car j'avais parié sur vous quinze bouteilles de champagne. Était-elle assez emballée, notre Margot ; après votre départ de Trouville, elle ne parlait que de vous, elle vous trouvait grand, superbe et généreux : le lion de dona Sol. Quand

vous êtes venu pour la première fois dans ce salon, quel cri joyeux ! quelle envolée ! j'ai cru que le mariage était dans le sac, dans le sac aussi mes quinze bouteilles de champagne ; c'est toujours agréable de gagner un pari. Comme je voulais avoir la primeur de la nouvelle, je me rapprochais un peu de ce rideau et voilà que Margot me dépiste et qu'elle met en sentinelle ce gros molosse de Dick ; bref, nous n'avons rien su ; mais je vois bien aujourd'hui que mon pari est flambé. Comment diable avez-vous fait pour vous laisser distancer de cette façon-là ?

— Il est bien facile, dit Maurice, d'être distancé quand'on ne court pas.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, ne couriez-vous pas ? Pardon, je vous interroge, si ça vous ennuie, ne répondez pas, du reste je puis vous le dire... Oh ! je vous ai bien étudié, je crois vous connaître.

— Dites-moi toujours pourquoi je ne courais pas, demanda Maurice.

— Vous ne vous fâchez pas ?

— Non, je vous assure.

— Eh bien, c'est parce que vous n'avez pas d'estomac. Vous avez bon pied, bon œil, bon appétit, des dents à broyer du fer et avec cela un estomac qui répugne à tout, qui a des nausées, des délicatesses, qui ne digère pas les poursuites judiciaires, mais qui aimerait bien digérer les millions. Pas en équilibre, mon très cher ; moi j'ai un estomac complaisant et solide, mais je n'ai que cela et ce n'est pas suffisant. Tenez, voici venir celui qui nous black-boulera tous : ce n'est pas qu'il ait meilleur estomac que vous, il n'a même ni bon pied, ni bon œil, ni dents à broyer du fer ; mais il a un cœur et peut-être, après tout, est-ce le rouage le plus important pour arriver bon premier ? Regardez, regardez, connaissez-vous ces yeux-là à notre Margot ?

A quelques pas d'eux, s'efforçant de fendre la foule pour arriver à son boudoir, Marguerite s'avancait et Maurice dut avouer qu'il ne lui connaissait pas ces yeux-là. L'expression du visage de la jeune fille était si changé qu'elle en paraissait transfigurée ; ses yeux avaient perdu leur raillerie et leur assurance, ils se levaient soumis, domptés, dans une admiration timide, vers l'homme à qui elle donnait le bras et qui, penché vers elle, lui parlait très bas, souriant un peu avec une douceur de tendresse.

Quand il releva la tête, Maurice retint un cri de surprise : il venait de reconnaître le comte de Sirvan.

— Eh bien, murmura le petit Yügger, êtes-vous édifié ? Ils conjuguent tous les deux, si je ne me trompe, le verbe le plus idiot de votre langue française : je t'adore, tu m'adores, nous nous adorons. Je prends Sirvan à égalité ; tenez-vous ? Ils paraissent se diriger vers ce boudoir, allons-nous-en, hein ! m'est avis que nous serions des intrus ici. Voulez-vous souper ?

— Merci, dit Maurice, je rentre ; vous avez raison, je n'ai point d'estomac.

Il s'en alla mortellement triste, maudissant ce monde plus fort que lui, plus brave que lui, plus mauvais que lui, qui le heurtait et le broyait.

XXV

Ce matin-là, Mme de Mérincourt eut une faiblesse au moment de se lever ; cette indisposition se dissipa vite, et, quand elle sonna sa femme de chambre, il n'en restait d'autre trace qu'un peu de lassitude.

Elle se fit habiller et se rendit à la chapelle pour y entendre la messe ; puis, l'office terminé, elle resta dans une prostration de tout son être, incapable de la méditation quotidienne, dans une douceur d'extase, comme à la porte du paradis.

Elle laissait couler les heures, rien ne l'obligeant à abrégier le charme de ces instants.

A regret, elle quitta la chapelle quand elle entendit sonner la cloche du déjeuner.

— Madame la marquise est bien pâle, dit la femme de chambre, pourvu qu'elle ne soit pas malade ; madame la marquise a eu bien tort de ne point partir pour Nice et de passer l'hiver ici.

Mme de Mérincourt ne répondit pas. C'est vrai qu'elle avait eu tort d'affronter les rigueurs de l'hiver dans les montagnes du Jura ; plusieurs circonstances l'avaient retenue ; un peu de malaise au moment du départ et, par-dessus tout, le désir de réaliser une

économie lui permettant de subventionner une œuvre de plus. L'hiver passa, elle s'applaudissait de sa résolution et voici que le soleil d'avril lui causait d'étranges malaises.

A peine si elle toucha aux mets qui lui furent présentés.

— Décidément, murmura-t-elle, la tête me tourne, le grand air me remettra.

Elle sortit dans le parc, se promenant d'un pas brisé; la douceur vivifiante de cette journée de printemps, loin de la ranimer, l'accablait.

Une brise passait, tout imprégnée de sève, de parfums, de senteur de violette; les branches noircies des arbres paraissaient secouées d'espérance en voyant reverdir leurs rameaux. C'était la vie, la grande vie universelle, et, dans cet hymne de vie, la marquise de Mérencourt pressentit qu'elle allait mourir.

Ce fut une impression d'une douceur exquise, sans terreur et sans révolte : cette sainte, dont la vie n'avait été qu'une préparation au terrible inconnu de l'au-delà, reçut la récompense de son ardente foi. Jamais un doute n'avait effleuré son âme, jamais une tentation n'avait fait vaciller sa vertu; le continu sentiment de la présence de son Dieu enlevait toute horreur au redoutable passage; défaillante, elle se laissa glisser à genoux en murmurant ces paroles tant de fois redites :

— Jésus, mon Maître, je remets mon âme entre vos mains.

Cet évanouissement dura seulement quelques secondes.

Le parc était désert. La marquise, en revenant à elle, se hissa sur un banc de gazon et peu à peu reprit ses sens. Elle s'aperçut alors qu'elle était au pied de ces mêmes sapins où elle faisait ériger le reposoir.

— Oh! murmura-t-elle, comme ce serait doux de mourir là.

Elle passa la main sur son front; le brouillard qui avait obscurci sa vue se dissipait et, les yeux fixés sur les sapins qui profilaient dans le ciel d'avril leurs flèches sombres, elle se mit à songer à cette procession de l'été précédent.

— Ce sera sans doute la dernière où j'aurai assisté ici-bas, je verrai les autres depuis le paradis.

Les autres!... Un sourire effleura ses lèvres; et

comme elle pensait encore à sa procession bien-aimée, elle crut revoir la robe du moine; dans une hallucination, elle entendit distinctement les paroles : « Allez et faites de même. »

Ce fut comme le son de la trompette de l'archange; cette femme si sûre de sa piété, de ses actions, de ses intentions, se sentit pour la première fois de sa vie saisie de doute.

Un effroi la mit debout :

— Oh! mon Dieu! n'aurais-je pas fait de même?

L'hallucination se dissipait. Ce qu'elle avait pris pour la robe de bure, c'était le tronc d'un vieil arbre; mais les paroles résonnaient toujours à son oreille avec une intonation redoutable :

« Faites de même. »

C'est une heure solennelle que celle où l'on voit la terre se dérober, le ciel s'ouvrir, où l'on sent que le temps est terminé et que l'éternité commence. Alors tous les mensonges cessent et la vérité apparaît.

La semence de vie, jetée par le moine, rencontrait la bonne terre et la moisson germait. Un souvenir se dressa dans la mémoire de Flavie Gérard. C'était une veille de Noël, devant un arbre chargé de petits vêtements, un vieux notaire présentait une requête que froidement elle repoussait.

Quelqu'un l'avait donc implorée en vain? Quelqu'un pour qui elle s'était montrée impitoyable, qu'elle avait éloigné, chassé de son cœur.

Dans un examen de conscience sévère, devant la mort, devant son juge, elle confessa :

— C'est vrai, c'est vrai, je n'ai pas fait de même.

Pour se chercher une excuse, elle dit :

— Frédéric ne m'avait rien demandé jamais.

Une voix intérieure lui répondit :

« Il ne demandait rien non plus, l'homme attaqué par les voleurs, couché sans vie sur le bord de la route, aussi le prêtre et le lévite passèrent, seul le Samaritain s'arrêta. »

L'hallucination la reprit : de nouveau, elle revit la robe de bure, de nouveau, elle entendit la voix du Père Jacques.

Elle se leva.

— J'irai et je ferai de même.

Elle vit venir sa femme de chambre qui, inquiète de son absence longuement prolongée, lui apportait un manteau.

— Que madame la marquise est pâle, elle a eu froid, assise à l'ombre de ces sapins.

Mme de Mérencourt posa la main sur le bras de sa servante, elle chancelait un peu.

— Est-ce que vous ne voyez pas le Père Jacques debout sur le tertre de gazon, comme il était à la procession dernière ?

— Jésus ! dit cette fille, madame la marquise ne se rappelle donc plus que le Père Jacques est mort le mois dernier en odeur de sainteté.

La marquise répéta :

— J'irai et je ferai de même.

Appuyée sur le bras de sa femme de chambre, elle regagna ses appartements.

— Priez, dit-elle, M. l'aumônier de venir auprès de moi.

La marche, le grand air l'avaient fatiguée, elle s'assoupit dans un fauteuil.

Durant son sommeil, elle eut un rêve : elle apercevait une lumière éblouissante au milieu de laquelle Jésus, debout, lui montrait son cœur ; elle se jetait à ses pieds, mais tout à coup quelque chose s'interposait entre elle et Lui, ce quelque chose n'était d'abord qu'une large enveloppe de papier sur laquelle se lisaient ces mots : « Ceci est mon testament. » Puis le papier grandissait, s'étendait comme un voile, montait comme un mur. Du Christ, elle n'apercevait plus que le triste et doux visage, triste d'une infinie douleur ; le mur s'élevait toujours, le visage disparut. Alors, jetant un cri d'angoisse, la marquise s'éveilla.

Son testament !... Qu'avait-elle donc fait qui eût déplu à son Maître ?

Elle marcha vers son secrétaire, y prit la large enveloppe, déplia le papier, le relut.

Le Seigneur voulait bien pure l'âme de sa servante, car il lui dessilla les yeux : la faute, ce n'était pas ces millions donnés au successeur de Pierre, c'était le surplus de la fortune enlevé à l'héritier naturel, à ce Frédéric Gérard qui en avait si grand besoin, pour le léguer à un Mérencourt.

Et dans la rigidité de sa conscience, elle démêla les pauvres motifs d'orgueil humain qui l'avaient fait agir : ce culte excessif, cet amour déréglé du nom, du titre qu'elle portait et aussi les puériles rancunes de sa vanité blessée par le tutoiement familier, par le rappel importun à la naissance vulgaire, fautes

vénies, peut-être, mais les fautes vénies n'entrent pas au paradis. Toute la vanité qui avait dicté son choix apparut si bien aux yeux de cette sainte, que d'un geste épouvanté, comme elle l'eût fait d'un reptile, elle jeta au feu le document.

Avec un sourire de béatitude, elle le regarda se tordre dans les flammes et se consumer : c'était le papier, le voile, le mur, qu'elle faisait ainsi disparaître. Et quand il n'en resta plus qu'une pincée de cendres noires, elle eut un soupir d'allègement : entre elle et Jésus, plus rien ne s'interposait.

— Je vais écrire un autre testament, pensa-t-elle.

Elle prit une feuille de papier et de sa longue écriture :

« Aujourd'hui, 6 avril 19.., malade de corps, mais saine d'esprit, j'institue mon cousin germain, Frédéric Gérard, mon exécuteur testamentaire, en témoignage de la grande estime que j'ai pour lui. »

Qu'était-ce donc ? Des flammes passaient devant ses yeux, une sorte de brouillard rougeâtre troublait sa vue ; néanmoins elle continuait.

Il fallait donner les sept millions au pape et le reste à Frédéric. Du marquis de Méringcourt, il ne serait plus fait mention. Elle écrivait, écrivait, dans son ferme vouloir, avec une terreur de ne pas arriver au bout. Parfois elle passait la main sur le papier pour en écarter les flammes rouges et les mouches noires qui le maculaient. Elle eût voulu arrêter cette danse des lettres qui tourbillonnaient, tantôt microscopiques, tantôt grandes démesurément.

— Je ne puis achever maintenant, murmura-t-elle, je terminerai plus tard.

Elle se leva en chancelant, plaça le testament dans le secrétaire à la place du précédent, puis, très lasse, revint s'asseoir dans la grande bergère, et voilà que l'éblouissante lumière reparut, le Christ du grand panneau descendit de son cadre et vint à elle les bras ouverts, la marquise poussa un cri de joie éperdue et, dans cet élan d'amour, son âme s'envola.

XXVI

Le long de la route qui conduit du château à l'église, le convoi funèbre se développait dans sa longueur imposante. C'était non seulement Mérincourt, mais Avrigné, Briey, Valandières, Verteilles, Fyèsoll, tout le canton enfin : hommage rendu à cette noble femme qui avait répandu autour d'elle tant de bienfaits.

Le deuil était conduit par le marquis de Mérincourt et M. Gérard. Toute la noblesse de la province suivait et aussi les familles de vieille bourgeoisie ; puis la domesticité en sévère livrée de deuil ; les enfants des écoles, amusés, curieux ; les paysans, graves, solennels, en proie à un souci : que ferait le nouveau possesseur du domaine ? ils regardaient de loin avec un peu de terreur cet officier en grand uniforme, tout chamarré de décorations. La route était longue ; on marchait deux à deux, les conversations commencèrent.

Le colonel de Mérincourt disait :

— Maître Doucin affirme qu'il y a un testament, qu'il se trouve dans le secrétaire de la marquise, dont il a enlevé les clefs lui-même le jour de la mort. Savez-vous quelque chose de son contenu, monsieur Gérard ?

— Je sais seulement, colonel, que je suis déshérité, pour le reste, peu m'importe ; elle donne la majeure partie de sa fortune au pape, je crois.

— Au pape ! Quelle folie. N'eût-elle pas mieux fait de la distribuer à ses parents ? s'il y a des legs, j'espère qu'elle ne m'a pas oublié.

— Mais vous êtes fort riche, colonel.

— Riche, hum ! on ne l'est jamais assez. Tout le monde n'a pas votre philosophie.

— Je ne suis guère philosophe, car j'ai une fille. Seulement, comme je n'ai rien espéré, je n'aurai aucune déception.

Un peu plus loin, le marquis d'Avrigné contait

les détails de l'événement à Maurice, arrivé de Paris pour l'heure des funérailles. Elle était depuis quelque temps souffrante, changée, affaiblie; néanmoins, personne ne s'inquiétait, on s'était persuadé qu'elle vivrait toujours, elle semblait faite d'un autre métal que les autres et voilà que vendredi, l'aumônier, en entrant dans sa chambre, la trouve renversée dans son fauteuil, les yeux grands ouverts; il s'approche, elle ne répond pas, n'entend pas, elle était morte. Il se pend à la sonnette et ameute toute la maison. On n'a pas le testament, on le croyait entre les mains du notaire et, pas du tout, maître Doucin déclare que la marquise l'a écrit elle-même et gardé en sa possession.

Puis, avec le bavardage inhérent au désœuvrement de la province, il ajouta :

— Si elle l'avait détruit ou si bien caché qu'il fût introuvable, eh! eh! cela s'est vu. Savez-vous qui hériterait? Ce serait ce pauvre diable de Gérard pour la ligne paternelle, et pour la ligne maternelle ces deux vieilles demoiselles Dumont qui sont entrées à Mérencourt aujourd'hui pour la première fois. J'aurais du plaisir à voir cette petite Christiane devenir une riche héritière, quand ce ne serait que pour contempler la chasse des prétendants.

Derrière eux, une petite voix de fausset se mêla à leur conversation :

— Dites donc, marquis, n'en dites point de mal, des prétendants, je m'inscris, et même je vous prie de plaider ma cause. Affirmez que je l'adorais en silence et que j'attendais pour me déclarer...

Le marquis l'interrompt :

— Qu'elle héritât. Ah! mon petit Briey, vous ne serez pas le seul dans ce cas-là. Il s'en trouvera, n'en doutez pas, de ces adorateurs du lendemain qui prétendront être des adorateurs de la veille. Au fait, d'Erlanges, est-ce que vous n'y pensez pas, vous? Hein, si l'été dernier vous aviez su...

— Mais il y a un testament, dit Maurice qui éprouva une soudaine terreur.

La pensée que Christiane pût hériter de la marquise de Mérencourt ne s'était point encore présentée à son esprit. Ce serait un obstacle infranchissable et terrible, ces millions, s'ils venaient à surgir entre elle et lui.

— Un testament, dit le marquis, oui, c'est probable; dans tous les cas, nous serons fixés dans

quelques heures, c'est à l'issue du déjeuner qu'on se livrera à cette recherche. Vous restez, je pense, d'Erlanges? Vous aussi, Briey? Mérencourt garde tous les hommes à déjeuner, restez, restez donc, le spectacle en vaudra la peine. A propos de mariage, vous qui arrivez de Paris, avez-vous entendu parler de celui de Sirvan avec la petite Jeffenach? On dit qu'elle s'est éprise de lui en l'entendant défendre à la tribune les grands intérêts chrétiens, qu'elle le demande en mariage; mais il y a le père, le terrible Jeffenach, avec toutes ses histoires, et pendant que Sirvan tergiverse, paf, il reçoit le coup de foudre en plein cœur, le voilà aussi épris de la petite qu'elle l'est de lui. Que fera-t-il? Vraiment on n'en sait rien, il est peut-être le seul homme qui puisse marcher bravement au milieu de cette fange sans se salir les pieds. On dit qu'à la mort du banquier on verrait des choses étranges, peut-être de colossales restitutions.

— Eh bien, dit le petit Briey, je trouve cela très chic, savez-vous?

Le cortège arrivait en vue de l'église, il fallait traverser le cimetière, et, devant la tombe béante, les conversations s'arrêtèrent. Des cris, des lamentations retentirent :

— Oh! mon Dieu! la bonne dame, nous ne la verrons plus!

C'étaient les paysannes qui, avec l'amour des gens du peuple pour les démonstrations bruyantes, sans aucune douleur, éclataient en sanglots. Ce furent les seules larmes versées aux funérailles de la marquise de Mérencourt.

Le déjeuner qui suivit l'enterrement parut long à tous les convives; les parents les plus éloignés, même ceux qui disaient bien haut n'avoir rien à attendre, ne pouvaient se défendre d'un involontaire espoir; Mme de Mérencourt avait toujours été si également, si froidement affectueuse à tous, qu'aucune compétition ne pouvait être taxée de folie. Tous lui avaient conté les difficultés de leur vie : les uns faisant des appels à sa bourse, les autres sollicitant des conseils. Tous estimaient avoir agi avec autant de sagesse que d'habileté, seul, M. Gérard ne se rendait pas ce témoignage; depuis que Flavie de Mérencourt n'était plus, les légers griefs qu'il avait eus contre elle se trouvaient évanouis dans ce grand pardon de la mort; il se reprochait ses innocentes taquineries, ses persi-

flages qui l'avaient heurtée, froissée, éloignée de lui.

Le déjeuner terminé, les hommes passèrent au salon, où maître Doucin, escorté de ses clercs, attendait. Le marquis prit la parole; en quelques mots, il exposa que, étant obligé de repartir le soir même pour reprendre son service, il ne pouvait surseoir à la recherche du testament :

— Ce testament, d'après les déclarations de maître Doucin, doit être dans la chambre de la marquise, nous allons nous y rendre, messieurs.

Il sortit du salon, tous les hommes le suivirent; Frédéric Gérard marchait le dernier, un peu indécis.

— Pourquoi irais-je, pensait-il, ne ferais-je pas mieux de retourner immédiatement auprès de ma pauvre enfant ?

Une sorte de respect humain le retint.

— Bah! il faut qu'un homme sache recevoir le coup en pleine poitrine, sans prendre la fuite.

Mais l'effort qu'il faisait était si clairement écrit sur son visage, que maître Doucin lui serra la main.

Sur le seuil de l'appartement de la marquise, tous s'arrêtèrent, impressionnés par la gravité silencieuse de cette chambre mortuaire, par cette odeur d'encens et de fleurs, par la rigidité de ce grand lit funèbre où elle venait de dormir son dernier sommeil. Le colonel de Mérencourt traversa la chambre d'un pas rapide qui sonnait dans ce grand silence; il tira les rideaux, ouvrit toutes grandes les fenêtres au joyeux soleil d'avril qui chantait au dehors, alors ce fut une allégresse de vie, une sensation de renouveau, les lugubres tentures frémirent, comme secouées d'espérance, et les hommes entrèrent, pressés maintenant de savoir, désireux d'aller ensuite porter au dehors l'importante nouvelle; sur quelques visages une expression de convoitise fit dire à ce vieux sceptique de marquis d'Avrigné :

— Quelle troupe de loups, de vautours. Corbleu! il fallait attendre, c'est à peine si elle est inhumée et nous voilà tous flairant sa dépouille.

Il s'exprimait avec la brusquerie de son franc-parler, près de lui, une voix grave répondit :

— Vous avez raison, marquis, mais je n'ai aucun avis à donner, on sait qu'il y a un testament qui me déshérite.

Le marquis eut un haussement d'épaules.

— C'est vrai, mon pauvre Gérard; alors, que

faites-vous ici ? Et, au fait, qu'y fais-je moi-même ? Tenez, allons-nous-en.

Mais ils ne s'en allèrent pas, dominés malgré eux par l'invincible attrait de ces volontés dernières, par cette force qui survit à la mort et la brave.

Le marquis s'installa dans un grand fauteuil, commodément, pour ne rien perdre du spectacle et, un peu gouailleur, il ajouta :

— Asseyez-vous donc, mon pauvre ami, le coup sera rude et, si préparé qu'on soit...

M. Gérard répondit :

— Non, je suis de ceux qui préfèrent être frappés debout.

Maître Doucin introduisit la clef dans la serrure du secrétaire et, avec la gravité d'un homme qui a conscience de l'importance de ses fonctions, il ouvrit le premier tiroir et commença l'inventaire. Il déplaçait un à un chaque papier, même les notes les plus insignifiantes, s'obstinant à en donner lecture à ses auditeurs impatients. Le colonel, très nerveux, mordait sa moustache, tandis que, de l'autre côté du notaire, les petits visages ridés de Milles Dumont se crispaient d'attente et d'espérance ; elles étendaient par un geste involontaire leurs griffes de chattes comme pour saisir et lacérer tout document suspect.

Dans le fond de la chambre, M. Gérard gardait son apparence d'impassibilité, et le marquis d'Avrigné, qui le guignait du coin de l'œil, murmura :

— Sur ma parole, en fait de dignité ce bourgeois nous rendrait des points à tous.

En ce moment, maître Doucin faisait une pause, se mouchait, frottait les verres de ses lunettes et disait de sa voix nasillarde :

— Messieurs, il nous reste un tiroir encore, puis nous prierons ce joli meuble de nous dire ses secrets. C'est une chose bizarre, que presque tous les testateurs s'amuse à dissimuler le pli qui contient leurs volontés dernières ; mettre son testament en sûreté, c'est très bien, mais le mettre si bien en sûreté que nul ne le découvre...

Il laissa glisser un regard du côté de M. Gérard.

Dès qu'il eut entr'ouvert le sixième tiroir, il jeta une exclamation. La large enveloppe portant en gros caractères : « Ceci est mon testament » venait de lui apparaître ; avant qu'il l'eût saisie, le colonel s'en empara, la brandit au-dessus de sa tête comme un

trophée, tandis que les petites demoiselles Dumont trépignaient de colère et agitaient leurs griffes impuissantes.

Le marquis d'Avrigné ricana :

— Regardez-les donc, Gérard, elles vont sauter au visage de cet imprudent soldat.

Le colonel comprit vite combien son action était incorrecte, il remit le testament au notaire en disant de sa voix brève :

— Finissons-en, je vous prie, lisez cela sans tarder.

Maître Doucin ouvrit l'enveloppe et aussitôt on le vit sursauter; il écarquillait les yeux, regardait le papier, repoussait du geste ceux qui voulaient s'approcher. Enfin il dit :

— Ecoutez.

« Aujourd'hui, 6 avril 19.. »

Il s'interrompt :

— C'est le jour même du décès, messieurs.

« Aujourd'hui, 6 avril 19.., malade de corps mais saine d'esprit, j'institue mon cousin germain, Frédéric Gérard, mon exécuteur testamentaire, en témoignage de la grande estime que j'ai pour lui. »

Il se tut un instant et, au milieu du silence, on entendit la voix de M. Gérard qui disait avec émotion :

— Je vous remercie, Flavie, de l'honneur que vous me faites.

Il ne la tutoyait plus, la majesté de la mort avait élevé entre eux sa solennelle barrière.

Maître Doucin reprit :

« Je donne et lègue... »

Il s'arrêta net, bien qu'on lui criât de toutes parts de continuer.

Avec un imperceptible sourire, il dit :

— Il n'y a plus rien.

— Rien! exclama le colonel, plaisantez-vous?

— Rien que je puisse lire, du moins. Peut-être monsieur le marquis sera-t-il plus habile.

Et il lui tendit le papier. C'était un enchevêtrement de lignes croisées, de barres, de ronds, de dessins incohérents au milieu desquels la forme indécise d'une lettre, soit colossale, soit minuscule, se distinguait à peine, une sorte de grimoire cabalistique, mystérieux et indéchiffrable.

— Messieurs, dit le notaire après un moment de réflexion, il est à présumer que le testament qui

n'a été communiqué par la marquise a été détruit par elle; sans doute elle voulait le refaire sur des bases nouvelles, cet informe griffonnage en est la preuve; sans doute aussi, ses forces l'ont trahie, elle a cru écrire ce qu'elle n'écrivait pas et maintenant nul ne saura jamais quelles étaient les volontés dernières de feu Mme la marquise Flavie de Mérencourt.

— Mais il faut continuer les recherches, s'écria le colonel, rien ne prouve qu'il n'existe pas un autre testament.

Les recherches furent reprises, molles de la part du notaire dont la conviction était faite, impatientes de la part du colonel qui s'obstinait. Il enleva les doubles fonds; des liasses de lettres jaunies par le temps apparurent, un règlement de vie, un carnet sur lequel de pieuses méditations avaient été écrites; il arracha les tiroirs de la commode, le linge de corps tomba sur le tapis; un sentiment de respect écarta les hommes, tandis que les petites demoiselles Dumont contemplaient avec une infinie surprise des chemises de toile grossière et de dures ceintures de crin. On explora aussi la table à ouvrage et le pupitre du prie-Dieu. On interrogea l'aumônier et la femme de chambre.

Des recherches et de l'enquête, la même conviction ressortit. Alors on entourra Frédéric Gérard; plus faible devant la joie que devant la peine, il recevait avec des larmes dans les yeux les félicitations et les poignées de main.

Tout à coup, il s'étonna : où donc était Maurice d'Erlanges, et pourquoi ne venait-il pas à lui comme les autres ?

Les domestiques répondirent que M. d'Erlanges avait quitté le château.

C'était vrai : il s'en allait à pied, le pauvre Maurice, marchant d'un pas saccadé et rapide, à la façon d'un voleur qui se sauve ou d'un poltron qui fuit le danger.

Le danger, pour lui, c'était l'effusion des premiers moments, c'était la disposition généreuse de M. Gérard à ouvrir ses bras, à ouvrir son cœur, à partager sa bourse. Qui sait s'il ne lui eût pas offert la main de sa fille, qui sait si Christiane elle-même, dans ces premiers moments d'émotion, n'eût pas voulu l'associer à leur joie ? Mais qui sait si le lendemain le père et la fille ne se fussent pas repentis de

leur imprudent élan? Non, il valait mieux partir, mettre entre eux la distance et les heures de réflexion. Peut-être n'en eût-il pas eu le courage sans les paroles railleuses du marquis d'Avrigné : « Il s'en trouvera de ces adorateurs du lendemain qui prétendront être des adorateurs de la veille. » Qu'avait-il fait? Qu'avait-il dit pour n'être point confondu avec eux, avec ce petit Briey qui étalait si naïvement ses convoitises. Rien, il n'avait rien dit à la pauvre fille qui ne demandait qu'à l'aimer. Lâchement, il était parti, l'abandonnant et maintenant qu'une incroyable fortune était venue comment oserait-il parler d'amour? plus il réfléchissait, plus il ressentait la conviction que Christiane était à jamais perdue pour lui, que la dignité et l'honneur lui interdisaient de songer à elle.

Elle ne sait pas que je l'ai aimée, et nul ne le lui dira.

Quand il rentra chez lui, bien que l'heure fût tardive, sa mère ne dormait pas; elle avait prolongé sa veille jusqu'au matin, dans une de ces insomnies dont elle souffrait parfois. En entendant les pas de son fils, elle courut à lui avec la curiosité que font toujours naltre les dernières volontés des mourants, avec un vague espoir aussi.

— Eh bien! eh bien, le testament, que sait-on?

D'une voix brève, d'une voix qui frappait comme des coups de marteau, il répondit :

— Il n'y a pas de testament, M. Gérard hérite de la moitié de la fortune.

Elle chancela sous la force du coup et balbutia :

— Mais alors, Maurice, puisque tu aimes sa fille...

Durement, il l'interrompit.

— Je l'aimais, il ne m'est plus permis de l'aimer. Ce serait une honte d'aller à elle aujourd'hui. Vous m'avez défendu de parler quand je pouvais le faire; maintenant, moi, je vous défends de parler.

Il rentra dans sa chambre où elle n'osa pas le suivre; elle haussa les épaules en murmurant :

— Quel imbécile que ce garçon-là!

XXVII

Depuis la mort de la marquise, tout était bien changé à la Maison Verte. Les félicitations pleuvaient de toutes parts.

Chaque jour, d'élégants équipages stationnaient devant la porte; le marquis d'Avrigné, la comtesse de Verteilles, suivie de ses six filles, la petite baronne de Briey s'étaient empressés des premiers. Et même la baronne de Briey, avec son habile étourderie, avait insinué que Maxime, l'aîné de ses fils, son cher Maxime, le meilleur garçon du monde, était si heureux du grand événement...

Elle n'en dit pas plus et se mordit les lèvres; ses interlocuteurs avaient compris. La demande pouvait se produire, elle trouverait le terrain préparé.

Avec plus de rondeur et moins de diplomatie, le marquis d'Avrigné parla d'un sien neveu qui désirait se fixer dans le pays, et la comtesse de Verteilles, dans un discours d'une impeccable dignité, daigna apprendre à M. Gérard qu'elle avait un frère, et que ce frère étant célibataire ferait à Mlle Gérard l'honneur de solliciter sa main.

Presque chaque jour des compétitions nouvelles surgissaient, presque chaque jour on voyait arriver maître Doucin, porteur de quelque message.

— Eh! mademoiselle Christiane, quand allons-nous dresser le contrat? Ah! vous pouvez dire que vous n'avez que l'embarras du choix.

Elle répondait par un faible sourire :

— Attendons. Si on allait déchiffrer le testament...

Il riait ironiquement.

— Ils peuvent bien braquer leurs microscopes et leurs lunettes, pour ce qu'ils déchiffreront... Et quand ils en liraient quelques mots, est-ce qu'il ne faut pas qu'un testament olographe soit signé lisiblement? est-ce que c'est une signature, ces barres, ces pâtés d'encre? Je suis bien tranquille, vous pouvez en toute sécurité choisir votre mari.

Elle ne répondait pas, s'approchait de la fenêtre,

laissait errer son regard au dehors où le soleil pou-
droyait, où l'herbe verdoyait, et dans son cœur une
voix murmurait les mots de toutes les attentes vaines :
Je ne vois rien venir.

Christiane à Marguerite.

« Ma chérie, je serai près de vous demain ; mon
père part pour Paris où une affaire l'appelle ; je
l'accompagne parce que je veux vous voir.

« CHRISTIANE. »

Dans le petit salon de l'hôtel Jeffenach, les deux
jeunes filles, assises l'une près de l'autre, causaient
depuis longtemps. Parfois Marguerite s'interrompait,
prenait les mains de son amie et s'écriait :

— Vous, ma Christiane, vous chez moi ; je ne puis
croire à tant de bonheur.

Elle regardait tout au fond des yeux glauques et
ajoutait pensivement :

— C'est étrange, c'est vous, je vous retrouve aussi
affectueuse, aussi tendre, et je ne vous reconnais plus.
Il y a certainement dans vos yeux quelque chose qui
n'y était pas, quelque chose aussi dans le timbre de
votre voix. Est-ce de l'ironie, de l'amertume ? je ne
distingue pas bien. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie peut-être, dit Christiane, que la
fortune ne fait pas le bonheur.

Marguerite reprit vivement :

— Non, la fortune ne fait pas le bonheur, mais elle ne
saurait l'empêcher ; savez-vous ce qui fait le bonheur ?

Sa voix devint si vibrante, elle eut dans les yeux
un tel rayonnement, que Christiane murmura :

— Moi aussi, ma chérie, je vous retrouve et je ne
vous reconnais pas ; dites-moi ce qui, selon vous,
doit faire le bonheur.

Marguerite répondit :

— Aimer. Oui, aimer avec toutes les forces de
son âme, avec tout le dévouement de son cœur, se
donner sans réserve, sans exiger de retour. C'est là
le bonheur, Christiane, être aimée ne vient que bien
loin derrière. Qu'importe que l'affection du comte
de Sirvan n'égale pas la mienne ? Qu'importe qu'il
objecte les millions que j'ai de trop, les années que
je n'ai pas assez ? les années viendront et, si les

millions sont un trop grand obstacle, je saurai bien m'en délivrer. Qu'importe qu'il ne croie pas à la durée de ma résolution ? il y croira plus tard. L'avenir est devant moi, l'avenir est à moi, le présent est à moi aussi. J'aime. Vous m'avez dit : « Il y en a qui sont bons, fiers et braves, allez à eux. » Je suis allée à lui et il y a entre nos âmes un lien si fort que rien ne le brisera. Pourquoi hésite-t-il à m'épouser ? Est-ce par un scrupule de délicatesse ? Est-ce par quelque raison mystérieuse, qu'il ne lui convient pas de me dire ? quelle que soit cette raison, elle est fière et haute, je me soumetts, j'attends son bon plaisir comme une humble esclave, car il est la sagesse, l'honneur et, surtout, surtout, parce que je l'aime. Oui, ma Christiane, il faut aimer, c'est le bonheur.

— Mais pour aimer, dit Christiane avec tristesse, il faut croire, et à qui pourrais-je croire ? J'étais pauvre, personne ne songeait à m'épouser ni à m'aimer et, depuis cet héritage, les demandes en mariage pleuvent et les protestations aussi. Puis-je être dupe ?

Marguerite attira son amie dans ses bras et lui dit tout bas :

— Autrefois, ma Christiane, c'était moi qui doutais, c'était vous qui me prêchiez la confiance. A mon tour, maintenant. Maurice d'Erlanges a-t-il été du nombre des prétendants à votre main ?

— Non, dit-elle ; il a écrit à mon père quelques mots de félicitations et rien de plus.

— Pourquoi donc ne vous demande-t-il pas en mariage ?

— Apparemment parce que M. d'Erlanges ne m'aime pas.

— Vous vous trompez, chérie, il vous aime, il me l'a dit ; si je ne vous l'ai pas répété alors, c'est que vous m'aviez interdit de vous parler de lui ; puis, moi aussi, j'ai été pour le pauvre garçon trop sévère, je n'ai pas mis dans la balance le lourd poids de l'influence qu'il subissait, une influence que ni vous ni moi n'avons le bonheur de connaître : l'influence d'une mère. Je lui en ai voulu de manquer de fermeté, de courage, et je l'ai abandonné à son destin...

Tout en parlant, elle se dirigea vers un petit bureau, traça quelques mots sur une carte et sonna.

— Portez ceci immédiatement à son adresse, dit-elle au valet de chambre qui parut.

Puis elle revint auprès de son amie et, comme si Maurice eût cessé d'exister, se mit à parler de

choses indifférentes; par instants seulement, elle interrogeait du regard la pendule, enfin elle se leva.

— Ecoutez, Christiane, il faut m'obéir sans résistance : personne ne vous sait à Paris, donc Maurice ne peut soupçonner votre présence chez moi; dans quelques minutes, il sera ici, je viens de le faire chercher; je le recevrai seule dans ce salon, vous serez cachée dans mon boudoir; à travers la fente de la portière, vous ne perdrez ni une de ses paroles ni les expressions de son visage. Si le plus léger doute vous reste sur la sincérité, la loyauté de son amour, vous le laisserez repartir sans paraître, et jamais il ne saura que vous l'avez entendu; mais si vous croyez en lui, rappelez-vous que le plus beau, le meilleur privilège de l'amour est de pardonner.

Elle prêta l'oreille :

— Chut! le voici.

Et sans laisser à Christiane le temps de protester, elle la fit entrer dans le boudoir.

Elle avait repris sa place et semblait feuilleter une revue quand Maurice fut annoncé. Elle lui tendit la main, et, sans préambule, marcha au but.

— Une fois déjà, monsieur d'Erlanges, vous m'avez honorée de votre confiance; je viens la solliciter de nouveau pour ce que je considère comme votre bonheur et le bonheur de l'amie qui m'est si chère. Vous m'avez dit que vous l'aimiez, mais que vous fléchissiez devant les difficultés de votre vie, devant les exigences du monde, devant le redoutable obstacle de votre mutuelle pauvreté.

Il s'inclina avec quelque raideur.

— Eh bien, ne savez-vous pas le changement survenu dans la fortune de Christiane? ne savez-vous pas qu'elle est riche aujourd'hui?

Il répondit :

— Comment ne le saurais-je pas, j'assistais à l'ouverture du testament.

— Alors pourquoi ne la demandez-vous pas en mariage? Voulez-vous attendre qu'elle se soit engagée à un autre? Ne comprenez-vous pas que, lorsque vos rivaux s'agitent, il est imprudent de rester dans l'inaction?

D'une voix ferme, il répliqua :

— Tous ont le droit de prétendre à la main de Mlle Gérard, moi seul je ne l'ai plus.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Vous le savez. C'est parce que je ne l'ai pas

sollicitée quand je devais le faire et qu'il est trop tard maintenant, parce qu'il serait trop cruel d'être mis au rang des coureurs de dot, parce que, à défaut de l'amour auquel je ne peux plus prétendre, je veux garder son estime.

Sourdement, il continua :

— Parce que j'ai été faible et lâche, parce que je me condamne...

Il y avait, dans sa voix, une tristesse si profonde que Marguerite ne put se défendre de jeter vers le boudoir un regard suppliant. Il n'y prit point garde, absorbé dans son regret.

— Mademoiselle Marguerite, je vous ai comprise et je vous rends grâce : vous m'offrez de plaider ma cause auprès de Mlle Gérard, de me donner le secours de votre puissante intercession ; mais, de même que j'ai interdit à ma mère toute démarche, je vous prie de ne point agir pour moi.

— Et si Christiane venait à vous la main tendue, que feriez-vous, monsieur l'orgueilleux ?

— Que Dieu m'épargne cette épreuve, dit-il d'une voix grave, je refuserais.

— Vous l'aimez toujours, pourtant ?

— Oui, je l'aime, sa pensée me suis partout. Quand j'ai quitté Mérencourt, j'étais si heureux ; j'avais dit mon rêve à ma mère, car, pour la réalisation de ce rêve, il fallait non seulement son consentement à mon mariage, mais son concours. Je voulais qu'elle me remit les débris de notre fortune, quitter Paris, apporter à la Maison Verte l'aisance en même temps que le bonheur. Elle y consentit à la condition que mon projet serait approuvé par un mien cousin, homme de bon sens et d'expérience. Je me croyais certain de son approbation, mais il s'est déclaré contre moi ; ma mère, dans sa prudence craintive, a retiré son bon vouloir. Depuis, vous ne sauriez croire par combien de tristesses j'ai passé, néanmoins toujours restait en moi une indestructible espérance que maintenant je n'ai plus le droit de garder.

Il se tut, et, comme elle ne répondait pas, il demeura la tête baissée, les yeux fixés sur une rosace du tapis ; il ne vit pas que tout au fond du salon une portière venait de se soulever, qu'une femme s'avancait. Il tressaillit et se mit debout, dans un subit élan d'émotion, quand il entendit une voix bien connue qui lui disait :

— Et moi, quel crime ai-je commis pour mériter d'être punie ?

Christiane était devant lui, souriante, la main tendue : c'était l'épreuve qu'il avait prié Dieu de lui épargner. Il se raidit dans sa fierté et dans sa douleur.

— Puisque vous m'avez fait l'honneur de m'entendre, puisque vous savez tout, je prie mademoiselle Jeifenach de me permettre de prendre congé et de ne pas prolonger un entretien trop pénible pour moi ; rien ne peut ébranler ma détermination.

Il s'inclinait et faisait un mouvement pour se retirer, Christiane l'arrêta du geste :

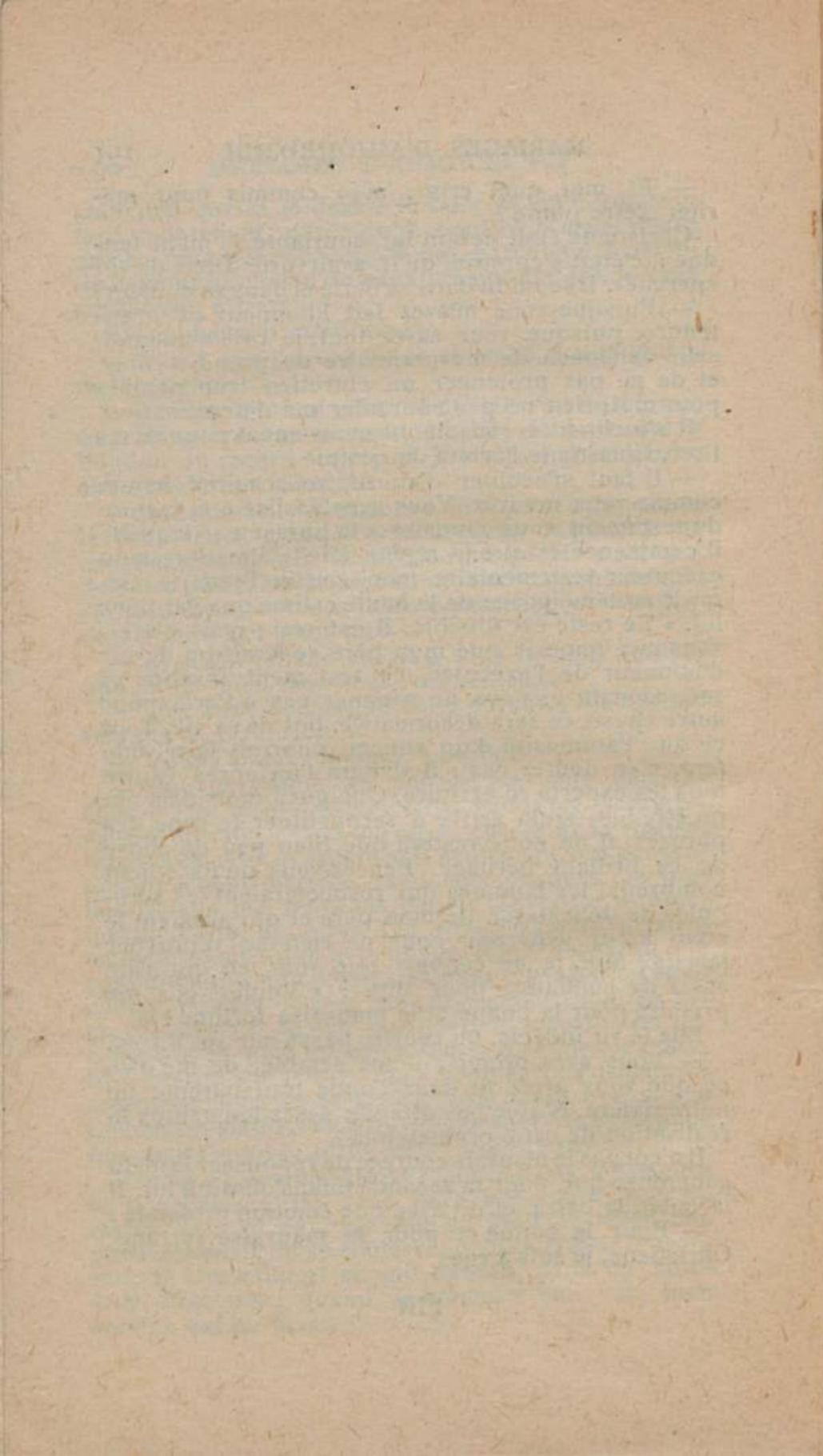
— Il faut m'écouter d'abord, vous agirez ensuite comme vous voudrez. Vous avez assisté à la lecture du testament, vous connaissez la phrase par laquelle il commence et que je répète ici : « J'institue mon exécuteur testamentaire mon cousin Frédéric Gérard ; en témoignage de la haute estime que j'ai pour lui. » Le reste est illisible, il est vrai ; mais n'avez-vous pas compris que mon père se ferait un devoir d'honneur de l'exécuter, ce testament invalidé et sans signature ; nous ne sommes pas à Paris pour autre chose, ce sera désormais le but de sa vie. Tout ce que l'animosité d'un ennemi pourrait faire, il le fera, n'en doutez pas ; il visitera l'un après l'autre tous les experts en écriture. Quelques mots déjà ont pu être lus ; si on arrive à reconstituer le sens des phrases, il ne nous restera que bien peu de chose de ce brillant héritage. Pensez-vous qu'ils soient nombreux, les hommes qui respecteraient les scrupules de délicatesse de mon père et qui auraient le cœur assez généreux pour ne rien se reprocher jamais ? Moi, je ne connais que vous en qui j'aie assez de confiance pour dire : « Voulez-vous me prendre pour la bonne et la mauvaise fortune ? »

Elle le vit indécis, un sourire passa sur ses lèvres.

— Vous avez promis, il me semble, de me dire ce que vous aviez vu dans l'onde transparente de notre rivière. N'ai-je pas attendu assez longtemps la réalisation de cette promesse-là ?

Il n'eut pas le mauvais courage de repousser la main généreuse qui, pour la seconde fois, s'offrait à lui. Il la saisit, la baisa, et dit avec une émotion profonde :

— Pour la bonne et pour la mauvaise fortune, Christiane, je suis à vous.



L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux*
:: :: :: :: de dames :: :: :: ::
MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODE

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F^{co} poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison,
56 doubles pages. Format 37 x 57 1/2.

Prix de l'Album : 6 fr. F^{co} poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les six Albums d'Ouvrages de Dames (n^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6) sont envoyés franco contre mandat-poste de 30 fr. Etranger, 36 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte) à M. le Directeur du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Guizot, PARIS (XIV)

PAR SES COURRIERS.. SES CONSEILS
SES PATRONS

Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis
EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME

18 à 24 pages par numéro

*Deux romans paraissant en même temps.
Articles de mode, Chroniques variées. Contes
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

Abonnements, France, un an : 12 francs ; six mois : 7 francs.

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV). — R. C. Paris 53.879.